

LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ CANARIENNE

JOSÉ GENTIL DA SILVA

INTRODUCTION

Commençons par expliquer ma présence ici. Ce n'est ni une provocation ni même une gageure de venir à Las Palmas vous parler de la formation de la société canarienne et ceci parce que je ne viens pas vous donner une leçon d'Histoire de l'archipel. Je ne prétends pas juger vos études, même pas les connaître toutes, pas question donc de vouloir les corriger ou discuter. J'attends plutôt de vous et ces corrections et ces questions. En effet ce que je prétends vous exposer est une vision très personnelle de la formation d'une société européenne ou africaine, vous choisirez et c'est selon le regard de chacun, société qui se trouve être celle des îles Fortunées. Ce n'est pas par souci de facilité que je le fais. Au contraire, je savais que ce sujet est difficile et la matière très riche. Il s'agit de le comprendre au mieux.

Comment donc, voici un pays, une nation plutôt qu'un peuple qui faute d'un Etat propre, attire rarement les regards. Il commande toute une série de développements antillais et américains après la découverte du Nouveau Monde. Avec les Rois Catholiques et leurs successeurs il partage le commerce atlantique, la participation portugaise et génoise, maltaise, branançonne et flamande, française et anglaise lui valant des atouts contestables. Il me semble qu'il soit, ce pays, un rival du Portugal, un concurrent atlantique s'entend. Sur ces eaux qui portent tout de même l'avenir, les Portugais profitent sans dominer (certes c'est leur style).¹

1. Le recul de la couronne portugaise et de l'*Infante* aux Canaries demeure

Parce qu'important, difficile, le sujet pose des questions importantes de l'Histoire occidentale entre le XVe et le XIXe siècles, celles enfin de ce moment d'égarements aussi naïfs qu'obstinés.² Comment ne pas être séduit par l'opportunité de joindre à celles que le Portugal et les îles méditerranéennes nous posent, ces questions sur les Canaries? A leur propos je distinguerai trois moments majeurs, en trois sortes de chapitres ou de perspectives de recherche elles mêmes divisées en plusieurs sous-chapitres.

D'abord nous verrons comment la conquête, la colonisation et la mise en valeur de la terre ouvrirent sur le grand large une population qui associe européens et insulaires dans une symbiose féconde parce que lente et parfois douloureuse. Ensuite l'affirmation d'un individualisme qui n'est peut-être pas que hispanique, fit que l'erradiation canarienne affirme le groupe familial. Enfin, une population insulaire très contrastée ignore, comme tous les mondes méridionaux, l'industrialisation mais approcha la transition démographique sans cependant en venir à diminuer la reproduction. Un moment même, sous l'influence européenne, la famille nombreuse apparut comme une simple fabrique à reproduire, la reproduction sous toutes ses formes étant tâche essentielle, presque obsession, sous des conditions qui pervertissent l'individualisme³ et créent des névroses.⁴

Des aspects de la démographie n'ont pas été suivis autant que cela nous intéresse, notre propos devant surtout souligner le triomphe insulaire de la vie de relation. Le pari qui a été gagné n'est

inexpliqué. Sans doute, Henrique avait à s'occuper des navigations vers le Sud et l'Orient, et de Madeira qui n'était pas à conquérir. Aux Canaries pourtant la conquête facilita la colonisation des îles centrales de l'archipel par les combattants. C'est autre chose de vérifier par la suite que les Portugais s'accommodent et de cette colonisation et de l'utilisation des îles comme base opérationnelle assez autonome.

2. Nous avons cru devoir présenter des appréciations du XIXe siècle, surtout dans la bibliographie; c'est en les mettant sous pleine lumière que nous montrons leur caractère historique, représentatif de l'époque et de ses intérêts dominants. Il est en effet difficile de se débarrasser de ses explications et de ses curiosités tendancieuses.

3. Pour un traitement historique de l'origine de l'individualisme britannique, cf. Alan MACFARLANE, *The origin of English Individualism: The Family, Property and Social Transition*. Oxford, 1978. Rééd.

4. A propos de l'Espagne, une large place leur est faite par Jacques BEYRIE, *Galdos et son mythe*. Thèse, Paris, 1980, 3 tomes.

pas le mien et il a effectivement été gagné ici. Parlons-en avant d'en venir au détail, à l'agencement d'avancées, de reculs, de changements apparents de cap en quoi consiste notre discours sur l'Histoire. A des populations différentes ou ayant vécu diversement le passé récent et eu à l'égard de l'extérieur des réactions contradictoires s'ajoutent des conquérants venant de l'ensemble des régions péninsulaires et d'autres pays encore. Dès le départ les habitants de chaque île se trouvent confrontés à des situations opposées. En fin de compte des comportements semblent les réunir et parmi ces comportements il y a cette recherche d'une vie de relation par la famille nombreuse qui n'a pas que des avantages.

Vous le verrez, il arrive que je force la note en tâchant de m'expliquer les cas canariens à la lumière d'autres expériences. Et puis que de tel ou tel de vos travaux j'essaie d'extraire des éléments d'une démonstration aidant à la vue d'ensemble, soutenant un corps dont les formes n'ont rien d'arbitraire. Sans doute aurions-nous aimé rappeler encore d'autres dossiers ou plutôt y prendre un confort pour l'ensemble de ces démonstrations. Sous cet aspect, j'ai souvent rêvé durant la rédaction de ce rapport aux chantiers, aux travaux d'équipe⁵ qui permettraient qu'à propos d'une tentative aussi imprudente que celle-ci on ne soit poussé à jurer que rien n'y est provocateur, ni aventureux ni gratuit.

Disons encore que pour ne pas avoir à joindre une note à chacune des affirmations ou même des suggestions que la bibliographie insinue, il n'en a été ajouté qu'aux passages ne se référant pas aux publications canariennes. Vous saurez reconnaître ici et là dans le texte l'apport essentiel des recherches mises à contribution et ajouter celles qui manquent. La bibliographie réunit des titres essentiels parmi beaucoup d'autres non négligés, probablement ignorés tout simplement. *Mea culpa*. Nous avons voulu insister cependant sur certains aspects de détail qui ne sont nullement négligeables.

Cette bibliographie, à compléter donc, a été divisée en quatre groupes. Le premier réunit des ouvrages généraux, sur l'Espagne ou

5. Les équipements existent désormais qui font songer à ce rassemblement des informations individus, appropriation des terrains, transactions, familles, émigrants, et j'en passe. Une base de données consacrera l'intérêt de vos travaux.

l'archipel. Ensuite viennent trois autres ensembles, un pour chaque chapitre.⁶

1. CONQUETE, COLONISATION ET MISE EN VALEUR DE LA TERRE:

UNE SYMBOISE OUVERTE SUR LE GRAND LARGE

- a. *Au tréfonds de l'organisation sociale*
- b. *Sept îles perdues et retrouvées*
- c. *Que deviennent les «Guanches»?*
- d. *Quels héritiers?*
- e. *Quel héritage? L'île Utopie?*

Au tréfonds de l'organisation sociale

La formation d'une société nous confronte à des problèmes variés, à trop de problèmes qui au départ, à l'observation, nous surgissent en vrac et que nous avons à sérier. Le XIXe siècle qui tant et si fortement a fixé les formes de notre réflexion, fit largement appel à la chimie et à la biologie pour le vocabulaire et la propre compréhension des sociétés. Puisqu'il coûte de s'en débarrasser, servons-nous en. Il est certain que chaque jour apporte aux sociétés comme aux individus leur nourriture nécessaire ou du moins indispensable. Les mêmes gestes, d'égaux alimentations, des réactions connues déjà, s'ajoutent aux longues répétitions, réaffirment, consolident des habitudes, perfectionnent éventuellement des satisfactions. Il arrive que d'un cas fortuit naissent des satisfactions nouvelles. Le risque est dès lors grand que des expériences soient tentées. Le cas fortuit peut

6. Faut-il vous demander de me pardonner les lacunes béantes, les fautes? Ce rapport essaie de réunir un immense travail qui s'enrichit chaque jour. Nous avons voulu insister sur l'importance d'études ponctuelles d'une grande valeur pour la compréhension générale des sociétés insulaires.

aussi bien provenir de l'action d'un individu. D'entrée de jeu soutenons que l'Histoire est cette présence de l'homme parmi les hommes, l'événement qu'il fabrique, objet ou geste. Résultat éventuel d'interventions extérieures à la société elle-même, la communication produit des chocs, agresse, transforme et altère.

Ce langage peut sembler métaphorique, quoiqu'il ne le soit pas en ce qui concerne le corps social, du moins pas autant qu'à propos des individus dont les ripailles plus que personnelles sont l'expression de leur société. C'est ainsi que doit se comprendre ce que Fernand Braudel appelé la «longue durée»⁷ mot alléchant et qui prête à la confusion. En effet la durée ce n'est pas la suite des temps, mais la répétition, la fréquence des actes, des réactions, des satisfactions, des expressions en somme.⁸ Répétées et réaffirmées, ces actions, les prises de position qu'elles admettent ou exigent deviennent liturgie, énoncent des normes. Le processus est extrêmement long qui affermit une civilisation et forme une société, et dans ses lenteurs, il peut y avoir des motifs de dégradations, des façons non satisfaisantes. Des groupes y poussent autour d'individus en y voyant leur intérêt, ou pris par l'occasionnel alliage d'éléments qui dérogent. Quand pour l'observateur extérieur l'équilibre d'une société semble atteint dans son grand oeuvre, certaines de ces dégradations ont été assimilées au terme d'efforts de résistance eux-mêmes menaçant l'équilibre. Celui-ci ne se doit pas qu'à des adaptations sereines, fortunées mais qui, en somme, comportent des sacrifices de la part de certains sinon de l'ensemble.

On nous dit, par exemple, que lorsque les Européens arrivèrent en Australie,⁹ ses habitants vivaient selon un système parfait ou quasi-parfait d'équilibre, entre les gens (des deux sexes et quel que fût leur âge), entre eux et l'environnement. Nous nous demandons au prix de quelles transactions, de quels abandons aussi et, c'est l'essentiel de notre propos, en exigeant quelle somme de répétitions à

7. Cf. Fernand BRAUDEL, «Histoire et sciences sociales. La longue durée», *Annales, Économies, sociétés, civilisations*, 1958, n.º 4, p. 725-753, et dans *Écrits sur l'Histoire*, Paris, 1969, p. 41-83.

8. Cf. Gaston BACHELARD, *La dialectique de la durée*. Paris, 1936, Rééd. Ajouter, «L'Histoire: une biologie de l'événement politique», *Annales, E.S.C.*, 1971, n.º 3-4, p. 854-872, présentation de *Lexique, temps, histoire* (à paraître).

9.

l'intérieur de quel univers fini. La stabilité accomplie interdit probablement plus d'adaptations nouvelles qu'elle ne permet de communications. Cela aura empêché la réception d'une communication proposée, d'où le sacrifice de l'entier système. A ce point de son exigence ou de sa curiosité, l'historien dépend du psychologue, du biologiste, du physiologiste, que sais-je. Il peut cependant parier avec quelque chance, que ces gens aient reçu ou assimilé des apports extérieurs dont la force ou l'action varie selon leur répétition, leur distribution, leur réaffirmation.¹⁰ Cependant la résistance ou l'adhésion d'ensemble ou partielle, à combien de variables se rattache-t-elle? L'équilibre adapte certaines, ignore, refuse d'autres, du moins jusqu'à un seuil qu'il convient à l'historien d'essayer de mesurer, de situer.¹¹ Enfin, le système en tient compte ou se soumet à ces variables, et peut prendre ou solliciter d'autres encore. C'est la force d'une civilisation d'offrir des paramètres à travers ses produits qui créent des nécessités facilement adaptées, soient elles idéologiques ou matérielles.¹²

L'historien, l'archéologue, l'éthnologue pondèrent ces communications et leur filtrage par un isolement relatif. Nous avons parlé de l'Australie ce grand continent insulaire dont on imagine sans peine le plus crédible isolement, compatible d'ailleurs avec celui des populations entre elles. Le cas des archipels est-il lui aussi producteur d'isolements, créateur de sortes de continents séparés autrement que par des territoires, vallées ou montagnes innocupés? En Europe et pas plus loin que les Alpes, nous trouvons des vallées qui sont par leur isolement de véritables îles, dont la population a un

10. Ceci ne doit pas être interprété dans un sens restrictif, le langage sifflé des *Gomeros* en donne sur l'archipel un magnifique exemple d'expression. Cf., dans la bibliographie (1), A. CLASSE, J. A. HASLER, K. QUEDEMEELDT.

11. Rappelons de la première résistance des Chinois aux Européens, au XVII^e siècle, leur langue écrite qui coloisonne la société, face à des Portugais en grande partie analphabètes mais servis par une langue administrative simple et généralisée. De ce point de vue, il faut considérer également la situation établie par l'inka.

12. Sur de successifs degrés de stabilisation, cf. par exemple, S. Bascheer AHMED et Alice A. AHMED, éd. *Technology. International Stability and Growth*. New York, 1984. Sur la différenciation, les degrés de complexité institutionnelle et l'éventuelle stabilité des sociétés indigènes, cf., bibliographie (2), Celso MARTÍN DE GUZMÁN par exemple.

comportement insulaire, par exemple l'Ubaye.¹³ Puis d'autres îles par la diversité de leur occupation semblent de véritables continents quoique leurs dimensions demeurent restreintes. La Corse donne l'exemple d'une de ces îles,¹⁴ la Sicile étant déjà beaucoup plus vaste.¹⁵

Aux dimensions s'ajoute grande prêtresse l'Histoire, avec la communication, les migrations, les invasions, les guerres civiles et étrangères. C'est à la rigueur l'écrit qui favorise les uns et les rend accessibles à notre compréhension et notre jugement, isole encore par son absence les autres, nous faisant accepter, mais faut-il l'agréer?, u équilibre tardivement construit. Quoi qu'il en soit, les populations insulaires offrent des observatoires de choix pour l'étude de ces questions complexes et délicates. Quel cas présente autant de motifs de réflexion que l'archipel des Îles Fortunées?¹⁷ Habité depuis longtemps, il est insuffisamment isolé des côtes africaines et trop près du bout des voyages méditerranéens pour ne pas avoir senti de ces provocations. Il se trouva inséré dans le jeu des apports extérieurs, des agressions probablement dues à ces gens inquiets déferlant de la Méditerranée orientale vers le «bas», cette fin du monde durement dominée, aux vagues d'expansions successives émergentes

13. D'après des travaux en cours de Christophe BAJARD, à l'université de Nice, sur la vallé de l'Ubaye.

14. Les études de Jean -baptiste MARCHINI et font la démonstrations, cf. notamment, du second, «Evolution agraire et croissance démographique en France: le cas de la Corse, expériences locales et comparaisons régionales, XVIIIe-XIXe siècles», Commission internationale de Démographie historique, XVIIe Congrès international des Sciences historiques, Stuttgart, 1985, (à paître) et «La Famille méditerranéenne, certitudes et problèmes: à propos de l'exemple corse, XVIIIe-XIXe siècles», Athènes 1985 (à paraître).

15. Une vue d'ensemble dans «A Família: modelo, necessidade e indivivualismo», *Homenagem ao Prof. José Sebastião da Silva Dias* (Lisboa, à paraître).

16. L'écrit finit par fixer les alliances, les pratiques, les adoptions et adaptations; cf. dans la bibliographie (1), M. ALVAREZ NAZARIO, Ch. E KANY, L. MILLARES CUBAS, J. PÉREZ VIDAL, J. RÉGULO PÉREZ, J. REYES MARTIN. Ceci s'entend aussi à propos de autres pratiques servies par l'écrit qui changent de caractère et conservent «le nom».

17. Rappelons que Elias Antonio de Nebrija (1444-1529) travaille à sa «*gramática castellana*» au moment où les Canaries sont conquises. A propos des exclusions, cf. Angel LÓPEZ GARCÍA, *El rumor de los desarraigados. Conflictos de lengua en la Peninsula Ibérica*. Barcelona, 1985.

en Atlantique. Vers le début de l'ère chrétienne, Juba II qui gouvernait la Mauritanie pour le compte d'Auguste s'intéressa à ces mers et à ces îles.

La question par excellence en Histoire est de savoir quel espace dominant les humains: espace physique certes, mais aussi d'information, de mémoire, de relations, pour leurs activités, leur communication, leur sensibilité leur réflexion, leur créativité. C'est du moins la question à laquelle doit répondre l'étude de la formation de la société canarienne.

Sept îles perdues et retrouvées

Au risque de ralentir notre progression, ne négligeons aucune information, aucun aspect de la société et de la sociologie politique.¹⁸ Nos perplexités à propos des apports que l'archipel a pu digérer avant l'époque historique appuient elles-mêmes cette manière de voir et invitent à insister sur l'ampleur de l'information recueillie par les populations et donc concernant chaque individu soit-il le plus démuné, dans les spécificités de ses ossements et son sang, la pigmentation de sa peau autant que ses sentiments profonds, ses motivations que nous interprétons difficilement.¹⁹ Ceci ne revient pas à dire que leur histoire soit leur mémoire, loin de là, et c'est pourquoi nous travaillons en allant de révision en reconsidération, toujours à l'affût d'autres détails et de nouvelles formes de cohérence. Ceci ne justifie pas non plus le risque de parler trop vite, de situer son mairement, d'entrer dans le jeu de l'analogie apparente ou, pire encore, de la mode. Chaque événement a sa place dans la synthèse ou celle-ci n'en est pas une. En somme, chaque homme a un «cœur ancien»,

18. Nous tenons présents à l'esprit certains travaux de sociologie politique, par exemple, Jean-Yves GUIOMAR, *L'idéologie nationale. Nation. Représentation. Propriété*. Paris, 1974, Klaus von BEYME, «The Role of the State and the Growth of Government», *Revue internationale de Science politique*, 1985, vol. 6, n.º 1, p. 11-34, qui en étudiant des situations actuelles suggèrent de fécondes directions de recherche sur les mondes hispaniques, en particulier sur la bureaucratie, la couverture aussi du territoire national, par l'armée par l'église.

19. Le Dr. René Verneau qui est resté cinq ans aux Canaries, a vu ce que l'on cherchait à l'époque, par exemple des sémites, mais pas uniquement cela, soyons justes.

l'esprit de tous, quelle que soit leur «programmation» pour parler un jargon en fin de compte utile autant que logique. Il dispose d'informations vastes, variées, prêtes à revenir en surface, et ceci quoique la société détermine les quelles prédominent dans les représentations, picturales, les outils, de céramique ou autres, l'habitation et la convivialité, les cultures et les techniques y compris dans leur élémentarité souvent décidée, selon leur situation géographique et l'époque. Certes il nous arrive d'être surpris, parce que le paradoxe n'existe pas en Histoire, nous manquons alors d'information. La répétition en est le maître mot comme en toute expression, avec les ruptures qui l'émaillent, et distinguent les moments ou les chapitres du discours.

C'est autre chose, que dans le cas précis de l'archipel canarien, l'accommodement entre sa mémoire extérieure et les sociétés des différentes îles n'aille pas sans heurts. Il y en a que le temps n'a pas effacés, par exemple la sépulture qui pose des questions encore aujourd'hui et pendant longtemps, sur place, a été matière à des dénonciations précises autant que malveillantes. La nourriture aussi semble parfois jugée selon des perspectives qui datent. Que l'on connaisse par exemple le contenu des viscères d'un enfant, cela nous fait demander quelle variété trouverions-nous aujourd'hui dans l'estomac cosmopolite d'un petit de notre temps. Ceci sans vouloir affirmer que les *isleños* s'empiffraient tous et toujours de bonnes choses, montrerait le contraire d'une monotonie alimentaire si souvent regrettée chez la paysannerie. Ces questions demeurent particulièrement ingrates, il est vrai.

Quoiqu'il en soit, et si la différence devant la mort a pu continuer celles de la vie et des origines diverses, la longévité semble caractériser au moins certaines populations, notamment guanches, même si inégalement selon les régions. Que les structures sociales soient complexes, cela plaide pour l'idée d'équilibres lentement acquis, avec des castes, mais, par le matriarcat, un rôle important attribué aux femmes *canarias* et *gomeras*. Cela n'a pu qu'aider par la suite le culte marial ailleurs tardif. Ce même respect des êtres (et des enfants qui eux aussi faciliteront la conversion) se voit également dans la lutte corps à corps, désarmée, ce qui signifie leur par-fait d'ailleurs venus de Galice et du Portugal, d'Andalousie et ailleurs armés et casqués se tailler un bout de terre.

Que ces populations relativement isolées ne se portaient pas trop mal et au contraire connaissaient des systèmes d'équilibre pro-

pres, complexes, dûment mis à l'épreuve, cela explique que dès l'aube des temps historiques les sept îles provoquent les curiosités et avec le XIV^e siècle elles suscitent les convoitises. En vivant dans la mémoire des autres, de l'extérieur, leur propre destin se trouvera concerné et davantage déchiré, en fera des voisins braves qui cohabitent, des ennemis, puis graduellement le rend uniformes, moins toutefois dans les faits que dans les représentations.

En somme, pourquoi l'on refuse d'accepter l'autre tel qu'il est? Rappelons qu'à l'époque l'altérité devient en Europe occidentale raison d'animosité.²⁰ Un monde qui avait interdit l'enseignement de la logique (à la Sorbonne comme à Bagdad) et liquidé les hérésies que nous appellerions aujourd'hui «courants de pensée» ou «tendances», invente l'infidèle. Ainsi, les cadres politiques exigent désormais de concentrer le pouvoir, ce qui ne tardera pas, bien que soient diverses les formes adoptées par les dynasties princières et les nations concernées. Par exemple, à la fin du XIV^e siècle, la nouvelle dynastie qui gouverne le Portugal se prépare à dénier le droit à la confession différente à l'intérieur du royaume, puis se lance contre les Musulmans que les Génois épaulent. Le commerce motive l'infant D. Henrique plutôt que le salut des âmes.

Les nations sont désormais gouvernées d'en haut, se voient imposer une langue administrative, instrument niveleur considéré national, avec sa grammaire, plus tard son orthographe, sans compter l'accent qui distingue aux yeux même d'un Montaigne. D'autres différenciations, en particulier vestimentaires, soumettent les hommes, surtout les ruraux et, naturellement les indigènes des Canaries, et à eux, les femmes, avant même les enfant encore pris simplement pour des travailleurs. La lutte pour la survie se poursuit en Europe occidentale para la création de patrimoines et le renfort de ligages à l'ombre du pouvoir politique qui exige la puissance économique. Si ce n'est que tardivement que celle-ci fait fabriquer des consommateurs, la production s'engage dès le XIII^e siècle au service des trafics

20. Cf. *L'Histoire à Nice. Actes du colloque international Franco-Polonais. 1980*, Nice, 1983, II: «Relacions marchandes et cadre culturel du VII^e siècle au XV^e. Nouvelles relations et nouveaux antagonismes. L'Occident héritier de l'Orient et son agresseur: de l'antagonisme politique à l'antagonisme doctrinal», et en particulier, à propos du monde hispanique, Denis MENJOT, «Chrétiens et musulmans à Murcie sous la domination castillane: un exemple de confrontation islam-chrétienté au bas Moyen Age», p. 111-135.

y compris monétaires, affamés précisément de «métaux précieux», et en appelle à des denrées dont la commercialisation paie assez facilement. Tout ceci est encore mal perçu au XIVE siècle, devant la débandade des ruraux que l'argent exactement fait se déraciner. Mais, crise ou pas, confusément, les dés sont jetés. C'est la course aux moyens de production qui domine ce XIVE siècle. Toutefois il faudra que l'Etat vienne à la rescousse. Pour prometteuses qu'elles soient les premières images de l'archipel mènent à l'échec ceux qui ne l'ont pas compris. La terre et le travail de la terre font le succès de certains, les *conquistadores*.

En fin de compte, quoique l'intérêt de la chrétienté pour l'archipel se prétende plutôt si rituel, il s'oriente manifestement par le désir de gouverner qui justifie des redevances nullement négligeables, avant le milieu du XIVE siècle, et exigeant, cela va de soi, la pacification des îles. Puisqu'il y avait des esclaves *isleños* en Méditerranée, cette nécessité de la pacification témoigne déjà de la réaction locale face au changement proposé et qui passe par la servitude.

Certes l'Eglise entend protéger les hommes et femmes qui se convertissent; il faut qu'ils le fassent, en reniant leur vécu. A la place des sociétés insulaires doit être créée une autre société, calquée sur les européennes. Pourquoi?²¹ Ultérieurement, les clichés, en particulier ceux du XIXe siècle, retiennent la dignité des Canariens et leur puérité; le souvenir du titre d'évêque de Telde s'est oblitéré, persiste celui des martyrs et la réalité d'échanges que Portugais, Français, Castellans et autres, pratiquaient. Ainsi que les anglais le feront sentir quelques siècles plus tard, c'est la manière qui ne convient pas. Ces sept îles perdues doivent retrouver un commun dénominateur.

21. Ce n'est que tardivement et loin de l'action que l'on discute s'il faut laisser ces gens comme ils sont ou bien en faire des Espagnols: c'est leur faire quitter le Paradis mais n'est-ce pas inévitable? A propos des Canaries et de l'Amérique, il est question des *Batuecas* qui n'ont aucune idée de qui existe en dehors de leur monde fermé. Si une telle situation peut se trouver elle n'est pas celle de tous les habitants des îles. En revanche, «la découverte et la prise de connaissance sont mutuelles». Cf. Jack WEINER bibliographie (2).

Que deviennent les «Guanches»?

De même que les conquérants ont dans le Caraïbe et en Terre-Ferme de la peine à distinguer Caribes et Arawaks, les historiens voient partout des «Guanches», sur l'archipel. Ce n'est en effet qu'à un registre très fin de l'histoire locale que la distinction peut probablement être tentée, compte-tenu des déplacements successifs et dus à des raisons très diverses. Pourtant ils n'ont même pas, les aborigènes, réagi de la même manière à l'acculturation. Le refus de l'autre se comprend du côté insulaire par la rupture avec le système social et politique propre, et chacun des systèmes, *sinon des chefs des sept îles* ou des meneurs populaires a réagi à sa manière. Le sort des groupes humains, des *bandos*, n'a pas uniquement varié selon ces réactions, le nombre des probabilités étant immense, car l'intervention européenne s'y ajoute de façon aléatoire. Le fait est que ces sociétés disparurent pratiquement toutes.

Pour les continentaux, il s'agit tout simplement d'occuper, de posséder et pour cela, d'imposer sa volonté enrobée dans les schémas propres, chrétiens, mais galiciens, portugais et pourquoi pas juifs, andalous, basques, catalans, en attendant d'autres et sans oublier les «italiens». Quels schémas donc? Les Normands, c'est-à-dire, les Français, les Portugais de l'*Infante*, les autres hispaniques n'en ont pas une égale perception, cela on le sait. Toujours est-il que seulement au milieu du XVe siècle ils s'accordent sur le destin de ces sociétés canariennes, queique les différences entre les îles font traîner les choses, A Lanzarote et Fuerteventura, tel chef *gomero* embrasse le christianisme alors que l'Église se fixe à Gran Canaria. Les Peraza ont le mauvais rôle, contre les indigènes de La Palma et les *gomer* qui leur reviennent. Les Herrera semblent s'entendre enfin avec les rois de Tenerife non sans surprises encore. Au vrai les retours demeurent maigres: de l'orseille de la Gran Canaria, en plus des hommes, des femmes, du bétail volés.

Au fait, à la supposée candeur des aborigènes se joignent l'innocence borgne des Normands car le royaume de France en formation, n'aura pas l'humeur coloniale, et la brutale inefficacité des seigneurs conquérants,²² les Rois Catholiques les remplaçant sur les trois îles

22. Peut-être ne faut-il pas parler d'inefficacité puisque des richesses et du pouvoir en résultèrent. Mais là est précisément l'inefficacité. L'absentéisme a permis d'autres fortunes, celle de l'église notamment, sans aucun retour pour le pays, au contraire.

les plus importantes. C'est comme si un demi-siècle d'intervention seigneuriale devait s'effacer en même temps que les sociétés aborigènes, non sans avoir laissé son empreinte et s'être alliée aux chefs, entre autres, par les femmes. A la longue, tous ont travaillé, les Rois Catholiques y compris, pour établir sur les sept îles les engagés des armées de Juan Rejón, Pedro de Vera et Alonso Fernández de Lugo le Galicien d'Andalousie qui répartit les terres de Tenerife, fit construire son *ingenio* et engloutit le tout dans de nouvelles campagnes avant de reprendre du service, en Afrique cette fois. Certes des propriétés demeurent aux «seigneurs des îles», et même à Tenerife où Doña Beatriz de Bobadilla, maîtresse de La Gomera et Hierro établit un ou des cultivateurs. Mais ce n'est pas le moment de reprendre l'histoire de ces seigneurs, incidemment rappelés par la suite.

La course aux terres canariennes n'arrêtera pas, avec des conséquences dont nous aurons aussi à tenir compte. Pour le moment référons-nous à ce que nous savons ou voudrions savoir de la symbiose qui se poursuit et s'accélère du XVe au XVIe siècle. Le processus est lent. Il n'y a rien d'étonnant à cette lenteur dans les transformations sociales canariennes, par ailleurs mal connues de nous. Que se passent-elles ailleurs? La France même, l'Etat qui mène le plus loin la concentration du pouvoir, malgré l'aide du gallicanisme uniformise difficilement la vie familiale et sociale.²³ La violence dont usa au Portugal la dynastie d'Avis, ne vint jamais à bout de mœurs que les déterminations du concile de Trente même n'arrachèrent au milieu du XVIe siècle et ont dû être reconnues au milieu du XVIIIe. Le saint office n'y fit rien.²⁴

Certes il est osé de parler de société canarienne à ces époques. Toutefois il peut sembler que malgré la longue incertitude qui accompagne nécessairement les guerres de conquête jusqu'à la fin

23. L'historien est pudique et c'est en note que l'on trouve la référence aux interventions de l'église pour éviter que des frères et des sœurs couchent au même lit à Fréjus encore au XVIIIe s., dès les 7 ans. Sur cette promiscuité, cf. Jeanne VIELLELLARD, éd. *Le guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle* (XIIe siècle), Nâcon, 1950.

24. Au Portugal, le concubinage est fréquent au XVIe siècle, mollement poursuivi et dès 1760, toléré, en 1769 légitimé. Cf. «Le Moyen âge et les modernes: à propos des femmes et du mariage dans le Sud-ouest européen», *Mélanges Jean Larmat*, lice, 1982, p. 473-488.

du XVe siècle, les *bandos*, les chefs et les *valientes* saient maintenu des cadres de vie. L'archipel s'éloigne rapidement du modèle castillan, avec sa milice, son intervention exceptionnellement importante à la formation de l'Amérique hispanique et portugaise.²⁵ Ne pouvons-nous en effet pas croire à une très douce transition que les analyses au niveau local pourront seules confirmer dans certains cas, infirmer dans d'autres? Nous reviendrons sur cette question de la transition. Disons sans anticiper trop, qu'au XVIe siècle, des témoignages existent d'un sursaut de l'individualisme, en Méditerranée et en Péninsule Ibérique, de conditions de vie très précaires dans des cadres relationnels étriés.²⁶ Cela nous étonnerait qu'il en soit ainsi pour les Canariens. La réaction aux difficultés et à la pressurisation seigneuriale semble passer, comme dans certaines régions de la Péninsule «italienne» par la formation de familles nombreuses, peut-être élargies en des structures complexes.²⁷ Mais ceci ne dépend-il pas des contrats d'exploitation, des rapports de production? Quelles variations pourrions-nous trouver selon les îles, les régions, les époques et les cultures, les exigences de la rente ou les aléas de l'autoconsommation? Pensons à un cas extrême: que se passe-t-il à Fuerteventura?

En faisant confiance aux manifestations visibles des réactions individuelles et familiales, nous nous demandons à quel point l'organisation sociale insulaire a pu démontrer sa souplesse en s'alliant au schéma chrétien qui en principe domine et s'impose particulièrement aux colonies. Nous refusons de considérer comme colonial ce pays colonisé de fraîche date. Certes, des habitants demeurent exclus, sur les crêtes d'eux seuls connus, sans terre. En avant-ils auparavant? Était-il dans leur vocation de s'en occuper? Et puis le schéma chrétien n'est pas trop exigeant ici (comme par exemple, encore, au Portugal). Compte-tenu du l'intermède seigneurial, la conquête a pris relativement plus de temps que dans la plupart des régions américai-

25. Par exemple, le «*rol del tercer viaje colombino*» comprend quatre *Canarios* dot un Juan Portugés qui travaillent pour leur maître. Cf. Juan GIL, «El rol del Tercer Viaje Colombino», *Historiografía y bibliografía americanistas*, 1985, vol. XXIX, 1, p. 100-101.

26. Une vue d'ensemble dans «A Família: modelo, necessidade e individualismo», cit., note 15.

27. C'est ainsi en Emilia, autour de Bologna. *Ibid.*

nes. Est-ce faute de l'action des érudits, que l'on ne peut parler comme au Présil de populations «atteintes par la maladie du péché»?²⁸ En fin de compte, les Canariens ne se sont pas laissés totalement déraciner, isoler, comme les peuples, les civilisations anciennes, soumis à la férule de l'Inca, ou vivant avant la conquête hispanique dans la haine de l'Aztèque. Mais qu'en savons-nous.

La vérité est que des réactions très diverses se sont manifestées. Certains ont choisi le ralliement, la collaboration, l'adhésion et se sont vite déclarés espagnols. Les bandits et les esclaves vendus éventuellement à l'étranger, qui étaient-ils, quelle part des populations autochtones? Dans l'esprit du temps et dans l'histoire du XIX^e siècle les indigènes, les «Guanches» ont bel et bien disparu. Certes il est excessif après ces affirmations, de supposer ce ralliement aidé par exemple par Illescas, tout en le supposant aidé par la servitude des hommes et par la pénurie de femmes, accompagné par une demande de *vaqueros* et toute sorte de *gauchos* avant la lettre. Cela fait beaucoup de questions, mais il faut les poser.

Quels héritiers?

Les *datas de terra* font table rase de la situation précédente. Dans la ligne des explications postérieures des économistes anglo-saxons, c'est parce que ces hommes décident de les mettre en valeur que ces terrains leur appartiennent.²⁹ Un point, c'est tout. Or les autochtones cultivaient, quoique sans succès et de loin, la demande européenne excitée par la luxuriante reprise du XV^e siècle.³⁰ Le fait est que les conquérants et ceux qui les suivent sont des héritiers, mais de qui: des *bandos*, des chefs, des femmes qui travaillaient probablement la terre? Héritiers, qui sont-ils? Et d'abord, quelle part y

28. Appréciation de réformés français vers 1584; cf. Georges LE GENTIL, «La France Equinoxiale», *Biblos* (Coimbra), 1933, 20 (de l'extrait).

29. Ceci est vu comme la première colonisation; à la rigueur, des pratiques semblables ont eu lieu en Péninsule Ibérique, les territoires portugais, par exemple, ont été redistribués après la conquête.

30. Une période de transition mène de la surproduction, les tensions, les migrations volontaires ou forcées, du XIV^e siècle, à la reprise du XV^e, après l'appropriation des moyens de production, et multiplie les candidats à la terre parmi les paysans exilés dans les villes péninsulaires.

a-t-il chez ces héritiers pour la haine de l'autre, pas entièrement éliminée de sitôt? Quels souvenirs demeurent des «traîtrises», des vols de femmes, enfants, hommes, avec le bétail, tous ensemble? A Gran Canaria, à Gomera, à Tenerife cela ne fut pas toujours beau. Quelles blessures a laissé l'inégalité des traitements: dureté avec les *Guanches* de la part du capitaine des hispaniques, mansuétude dont usa tel *mencey* à l'égard de ces derniers? Comment s'explicitent les méfiances anciennes et les querelles nouvelles, entre une population qui s'installe et des groupes vivant une sorte de nomadisme malvenu dans des îles assez petites quoique montagneuses, pierreuses, verrouillées.

Que ces sociétés demeurent extrêmement divisées, c'est certain; les griefs nous parviennent par les colons, les indigènes ne demandant qu'à disparaître en tant qu'identité, se faire oublier.³¹ Ne donnons pas prise à un manichéisme quelconque. Les sociétés insulaires existaient, ayant leurs systèmes propres de relations qui sous différents aspects les affaiblissent devant les européens. Certains avaient mordu au fruit des «industries» européennes; comme sur les rives africaines à l'arrivée des Portugais de l'*Infante*, nous pouvons les imaginer voulant des clous, dérobant de petits outils à bord des embarcations, altières comparées à tout autres dont peut demeurer un souvenir vague. Les femmes se drapent et rêvent de mode déjà, tendent la main, l'oreille ou le cou aux colifichets, boucles, colliers de facture étrange. La même inconscience ou un égal égoïsme avait poussé les uns à dénoncer les autres ici comme là. Si l'on y ajoute l'agressivité des sociétés européennes, tous les ingrédients humains sont rassemblés. Certes nous avons affaire à cette faim d'étrange si générale, alors que la répétition a été énoncée comme le matériel essentiel de toute relation et de toute communication. Oui, l'on passe d'un système de répétition à un autre, le langage change. Il faut donc adopter le nouveau. Il reste, pour connaître ces héritiers en rupture d'héritage, la nécessité d'expliquer l'agressivité particulière des uns, la passivité ou la finale résignation des autres.

31. De l'identité, faut-il dire ce fléau? L'attribution d'un nom à l'individu fut réglementée tardivement, en Péninsule Ibérique, sous la pression étrangère. Mais en France, quand la Commune inventa l'identification par l'Etat, ce fut un tollé. Cf. Victor DESPLATS, *Lettres d'un home à la femme qu'il aime pendant le siège de Paris et la Commune* correspondance présentée par Pierre Lary, Paris, 1980, p. 10: «Ansi, nous voilà en cartes, comme les filles perdues».

Ceci ne concerne pas que les sociétés canariennes détruites ou en formation, au contraire, d'importants problèmes se cachent sous ces descriptions et ces images: sont en cause les relations humaines en général, les liens parentaux, l'ensemble des échanges, surtout des échanges affectifs, les sensibilités, la forme de construction de l'identité et la part de liberté laissée à l'individu. Là, sur le continent européen, prédominent des relations parentales assez lâches, les petits s'engagent tôt dans la vie active, les *criados* des seigneurs étant des privilégiés encore entourés de femmes. Beaucoup courent faute de mieux, rejoindre les recruteurs qui sillonnent les Espagnes. La relative liberté des êtres et en particulier de la femme hispanique,³² quoique la mère soit vénérée davantage qu'ailleurs, vaut-elle à ses enfants la dose nécessaire d'affection qui manque souvent? Visions au passage que la relative précocité du culte marial hispanique (au contraire de ce qui se passe par exemple au Portugal) peut avoir une origine orientale, peut-être musulmane.³³ Pourquoi alors cet empressement guerrier, cette agressivité? En Amérique les Hispaniques (comme partout les Portugais), de paysans deviennent chefs d'entreprise; n'est-ce pas le souvenir de lointaines pratiques monétaires? Ceci fait que les mères se battent pour leur progéniture, mais plutôt à propos du patrimoine qui leur peut-être pris, Doña Beatriz de Bobadilla en donnant encore l'exemple.

Certes il n'y a pas que cela. En 1501, à propos d'une *data de terra*, il est question d'Ana Rodrigues, déjà propriétaire dans la vallée de *las Cañas*. Deux ans plus tard elle est à nouveau inscrite pour l'attribution d'une autre *suerte* de terre, pour «les grands services ren-

32. Nous étudions la question; cf. note 24 et notamment, «La Mujer en España en el s. XVI», *II Jornadas de investigación interdisciplinaria sobre la mujer* (Madrid, 1982).

33. Le culte marial a été précédé par celui de la femme répandu dans la *koinè* italo-étrusque, être protecteur et gardien. Le culte marial vient de la Méditerranée orientale (Ve-VIe siècles), de la liturgie byzantine et parvient en Occident vers le Xe siècle, se répand surtout au XIIIe mais n'est confirmé qu'au XIXe. Cf. entre autres, Jean LAURENCEAU, «Aperçus sur l'histoire de la consécration à Marie», *Cahiers marials*, 1983, n.º 2; J.-B. MARQUETTE, «Paroisses dédiées à Notre-Dame et occupation du sol en Bordelais et Bazadais du Moyen Age (Ve-Xe siècles), *Annales du Midi*, 1978, fasc. 1, p. 3-23; Mgr. Joseph MASRALLAH, *Marie dans la Sanete et Divine Liturgie byzantine du VIe au Xe siècle. Etude et documents*. A. WENGER *L'assomption de la très sainte Vierge dans la tradition byzantine du VIe au Xe siècle. Etudes et documents*. Paris, 1955.

« dus au temps de la conquête en soignant les malades et les blessés ». Il nous plait de parler de cette femme qui a précédé de près de quatre siècles Florence Nightingale (1821-1910), décorée en 1904 pour son action dans les hôpitaux militaires de Scutar puis en Angleterre. Faut-il y ajouter Inés Sarmiento ou Maryna Anryquez, par exemple, qui reçoivent des *datas* en 1503? Retenons le cas de la femme déveuée. Ici dans les îles, la probable pénurie féminine contribue certes à en faire un bien recherché, mais aussi à leur donner de premiers rôles, comme « la belle Iballa ». Ceci incline à penser que les tractations fréquentes et souvent suivies de revirements soient d'influence féminine. L'action de Francisca Palmera est bien connue. Combien d'héritiers de noms connus sont les enfants de ces femmes? Mais les autres?

Parmi les autres on trouve toujours des indigènes des îles. Le rappel des populations caraïbes et de la difficulté de distinguer sur le terrain les bons et les méchants, se justifie parfaitement à propos des Canaries. Par exemple à Tenerife, les *Guanches* pacifiques occupent le sud, le pays pauvre. Il y en a à Guïmar mais tous ne sont pas épargnés ici. Les guerriers qui, comme par hasard, se trouvent au nord, tombent en servitude. Plus que d'héritiers il s'agit dans ces cas d'héritage ou mieux, d'occupation des vastes zones dont il a déjà été reconnu que les terrains conviennent à la plantation de la canne à sucre et pour le vignoble. Beaucoup de *Guanches* fuient vers la Gran Canaria où les *Gomeros* sont déjà mal vus. Des *Gomeros*, Tenerife se débarrasse en 1504, et leur petite délinquance telle qu'elle est dénoncée, peut faire penser à leur nomadisme. Les *Gomeros* rejetés de Gran Canaria (entre autres, parce qu'ils ne sont pas de vrais *Canarios*), ceux que l'on expulse de Tenerife, les *Guanches* en fuite, ce sont autant de déshérités auxquels il y a lieu de joindre les gens de La Palma.

Ce n'est, espérons-le, le sort des *Canarios* qui revenus de la Péninsule ont été engagés par Alonso Fernández pour aller à la conquête de La Palma et Tenerife en 1492. Ont-ils trouvé sur une de ces îles le gîte qui leur était refusé chez eux par le *cabildo* 1? Aux autres qui n'avaient pas été présentés aux Rois, ceux-ci interdisent sous peine de mort de s'établir dans leur île. Et qu'est-ce donc que les chasseurs des gens de La Palma venant de Lanzarote ont pu gagner par leur acharnement?

En fin de compte, le sort différent de certains résistants, d'une part les « rois » en quelque sorte « adoptés » et tel chef populaire mort

au combat, dessine probablement la chance de devenir son propre héritier ou pas et suggère en même temps, les clivages de ces (pas innocentes) sociétés pré-hispaniques, dus à l'âge ou justifiés, mais comment?

En plus des conquérants, hispaniques ou natifs, puisqu'il en a eu, n'oublions pas les étrangers, en grand nombre des Portugais qui reçoivent parfois parce qu'ils la demandent, une *data* de terrain, avec de l'eau et dans des conditions assez clairement spécifiées. Arrivées peut-être, pas nécessairement, après les *conquistadores*, ces gens méritent d'être connus, un corpus exist-t-il qui les comprenne dans l'ensemble de leurs apparitions? Il nous en dirait plus encore sur la formation de la société canarienne que la chronique des maisons seigneuriales. Avec eux, nous voudrions connaître également l'avenir des familles des compagnons de Alonso Fernández de Lugo et, par la suite, le nombre croissant de ces agents de la couronne venus sous les prétextes les plus divers.³⁴

Sur les rapports entre ces héritiers nous renseignent les trafics vite installés, leurs vicissitudes et résultats obtenus ou espérés, les tensions et conflits y compris ceux qui les opposent aux seigneurs, tant qu'il y en a eu, et aussi progressivement, acquisitions et ventes. Tout de même, hommes et femmes, si héritiers, valent ce qu'ils ont hérité au cas même où cela motive des activités, des décisions, tendant à augmenter, améliorer ou tout simplement, changer dans la mesure du possible, leur sort. L'archipel présentant des situations très variées, le pays qu'il forme ne donne, cela va de soi et c'est le lot de chaque pays, une image uniforme, loin de là.

Quel héritage? L'île Utopie?

En quelque sorte, les conquérants, leurs alliés locaux et les nouveaux venus héritent du pays, les terres, les femmes, les enfants aussi qui leur sont confiés pour devenir de bons chrétiens. Un premier regard suggère la formation d'une société rurale par ce partage

34. Dans la bibliographie nous avons voulu retenir un nombre significatif et un choix assez large de titres à ce propos et sur les responsables de l'administration civile et militaire en Amérique, originaires de l'archipel.

des terrains cultivables. La formulation même des *datas* montre toutefois que ces paysans représentatifs d'à peu près toute la Péninsule, proviennent d'un monde dont l'économie et la société son depuis longtemps fortement monétisées. Les mentalités, ou mieux, les sensibilités reflètent les tensions pour ne pas dire les angoisses, la peur que vivent des gens soumis aux calculs et aux spéculations monétaires.³⁵

Alors que le continent participe difficilement au commerce transatlantique, dès le départ, aux Canaries la production se destine à l'exportations. Sans doute l'exemple récent et proche de Madeira y est pour quelque chose. L'île portugaise avait vécu sa grande aventure sucrière, connu les premières crises de surproduction, qui l'ont contrainte à une sorte de planification du commerce et de la production. En bien, il est question souvent de planter la canne à sucre, de faire construire des *ingenios*, Alonso Fernández avant donné le bon exemple quoiqu'en mauvais administrateur. C'est bien au commerce que s'adresse la construction canarienne d'une économie, très surveillée ou du moins, mise en place dans le détail, puis parfaitement prise en charge par les colons.

Or il n'y a pas que le sucre, dont nous insistons sur le tour du monde accompli grâce aux gens des Canaries.³⁶ Nous n'avons pas calculé quelle surface les *datas* de Tenerife destinent à la plantation de la canne. Il eût été payant de comparer cette surface à celle promise au vignoble, importante également. L'Amérique vien d'être découverte qui recevra une bonne partie de la production insulaire devant être alimentée quelque temps selon le palais méditerranéen, tandis que l'Angleterre boit encore son bordeaux et les vins péninsu-

35. Ceci au plus haut niveau. La religiosité du marchand-banquier, les oeuvres d'art, les établissements de protection des pauvres et des malades ne s'expliquent pas autrement. Cf. *Stratégie des affaires à Lisbonne*, Paris, 1956, p. 19 sur la fin misérable d'un marchand-banquier banqueroutier en Castille.

36. Cf. Jacques BERTIN *et al.* *Atlas des cultures vivrières*. Paris, 1971, 15: «Canne à sucre».

lares de Lisboa ou ailleurs.³⁷ Le vin que les producteurs ne boivent généralement pas, fait de l'argent.³⁸

La première société canarienne qu'établissent les hispaniques se tourne vers le commerce. Nous avons eu l'occasion de montrer comment au début du XVI^e siècle, faute d'espèces monétaires, ont lieu des jeux intenses de compensations, *traspasos* de dettes et créances. «Un monde terriblement animé», par la fréquence des contrats devant notaire, fit le bonheur de générations successives de chercheurs.

Très rapidement, ces îles se voient autorisées à exporter vers le Nouveau-Monde leurs produits, quoique la *Audiencia* de Las Palmas attende environ un quart de siècle sa création. Combien la place que l'archipel prend dans l'histoire mondiale est excessive par rapport à sa surface et à sa population totale, cela a été répété. Comme un second Portugal, l'ensemble des îles oeuvrent à la formation du Nouveau-Monde, d'abord en le nourrissant, avec leur bétail, des farines, en même temps que du biscuit est expédié vers l'Afrique, avec des conserves et du fromage, puis du sucre et du vin. Sollicités ou commandés de le faire, elles vont au delà. Il ne peut pas être question d'étudier ici les rendements qui n'ont pas épuisé le pays, loin de là, quels que soient plus tard par exemple, les méfaits de la spéculation sur le vin, suscitée par les Anglais. Sans parler des hommes eux mêmes (des spécialistes, pour le moment), retenons que déjà vers 1613, quand le Brésil n'est plus une lointaine promesse (quoi qu'il le demeure encore de nos jours), son marché, ajouté à celui de la Guinée semble aux responsables de Tenerife ridiculement étroit, car il ne demande que le cinquième de ce que l'île peut exporter.

Bien que les îles ne soient pas à la taille de l'Amérique, elles l'ontensemencée et fait grandir. D'abord on perçoit les îles occidentales comme la suite d'un même monde insulaire; les indigènes rap-

37. Le roi Edward III favorisa les bordeaux, ses vins, contre ceux de l'ennemi français, en 1373 et 1401. Le roi de France maintint les privilèges en 1453. Me s'agit-il pas de vins pour le palais (la cuisine, la table) anglais comme le sera le porto? Cf. Roger DION, *Histoire de la vigne et du vin en France des origines eu XIX^e siècle*. Paris, 1959, p. 38. A propos des vins des Canaries aussi il y a des goûts; et des spéculations sur l'un parmeux.

38. Cf. *En Espagne: développement économique, subsistance, déclin*. Paris, 1965, p. 31 et s., tableaux, p. 82 et s.

pellent ceux des Canaries, le pays ressemble à Tenerife, peut-être plus beau encore, rajoute Colomb l'homme aux yeux qui voient, à l'esprit qui crée, le seul véritable inventeur d'un monde nouveau dans la mesure ou ceux qui ont vu l'Australie et d'autres îles lointaines ont été priés de se taire. Il y a dans ses messages jusqu'à l'invite agréable à ce monde inquiet, mis en appétit, car ces pays d'Occident manquent d'hommes, tout y est qui définit les deux grandes lignes de formation de ses sociétés: l'attachement à la terre sans doute, l'ouverture sur le grand large qui ne le contredit pas.

Regardons encore une fois à l'oeuvre notable de Alonso Fernández de Lugo. En distribuant des surfaces plus ou moins grandes, il s'adresse aux conquérants, peut-être en majorité des paysans affamés de terre et relativement jeunes, tant est rare le sobriquet *viejo*, plus que celui de *coxo* dans lequel nous pouvons voir un lourd souvenir des guerres. De beaucoup nous pensons qu'ils soient célibataires car on attend qu'ils se présentent avec une femme pour participer à ces largesses. Le quartier de Mancebia à San Cristóbal et d'autres références aux femmes de mauvaise vie qui ne sauraient étonner dans cette société insulaire tellement blessée par les migrations forcées, de même qu'il isolement sans doute fréquent explique la présence mal vue mais utile de *solteras*.³⁹

Ceci dit, en dehors des lignages, des ensembles familiaux s'engagent dans l'oeuvre commune. Tel récipiendaire s'accompagne de son beau-père, de leurs femmes et enfants respectifs, tel autre d'un frère également chef de famille, qui de ses quatre enfants, de son fils

39. Nos civilisations ont très vite fait un mauvais sort aux femmes célibataires; sur la méchante réputation des *solteiras* et les équivoques que le XIX^e siècle y a probablement ajoutées cf. par exemple notre article «A mulher e o trabalho em Portugal», *A mulher na sociedade portuguesa. Visão histórica e perspectivas actuais*. Actas do colóquio... Coimbra, 1986, I, p. 263-307, p. 271-3; la destruction des industries urbaines, en particulier à Florence après les Ciampi, a été suivie de l'établissement de lupanars. Il s'agissait d'habituer les hommes aux relations hétérosexuelles, d'employer les femmes en les dominant, de faire des profits y compris par la location d'immeubles. Cf. Richard C. TREXL «La prostitution florentine au X^e siècle», *Annales, E.S.C.*, 1981, n.º 6, p. 983-1.015, aussi, Jacques ROSSIAUD, «La prostitution dans les villes françaises au X^e siècle», *Communications*, 1982, n.º 35, p. 68-84. Parmi les ingrédients de la «leyenda negra»: daïsme et bigoterie, pudibonderie et effronterie, on trouve aussi la prostitution des Espagnoles, cf. Sverker ARNOLDSON, *La leyenda negra. Estudios sobre sus orígenes*. Goteborg, 1960. Le monde industrialisé reprit les pratiques et les méthodes du X^e siècle.

probablement adulte. Quatre frères s'établissent ensemble. Ce sont là des réalités que nous retrouverons graduellement renforcées. Pour le moment, c'est une chose de disposer d'un terrain, d'un *herido* qui en assure la culture, éventuellement invite à installer un *molino* ou un *ingenio* selon les cas, que l'on songe à aprovisionner une cité proche destinée à grandir, ce qui met tout de même en appétit de participer à la vie économique. L'alliance ville-campagne dont on souligne trop souvent l'aspect ancien, persista en fait jusqu'à, la seconde guerre mondiale, heureusement, et assure encore aujourd'hui la survie de maintes banlieues. Plutôt qu'une caractéristique rétrograde, nous pouvons y voir une ouverture réciproque et stimulante sinon essentielle.

Le boucher, le fromager, le *sapatero* et les *vaqueros* relativement voisins, puis le forgeron qui n'est pas sans avoir des rapports avec le tonnelier, le charretier ou le coutelier, le constructeur de navires, le marchand, allient tous la possession de la terre et le commerce, local ou déjà ouvert vers l'extérieur. Le *tejero* indispensable certes mais aussi le doreur, pourvus de leur propre terrain rentable cotoient dans ces engagements le *mestre de azúcar* et les marchands nationaux et étrangers qui s'installent épousent une dame du pays, donnent naissance à des familles aux noms hybrides. Parfois certes l'absentéisme montre tout de même le bout de l'oreille, par exemple quand un *vecino* de Cádiz achète à Alonso Fernández de Lugo trois naviers et acquiert 60 f. en Gran Canaria qui justifient la construction d'un *ingenio*.

Une vue pratique des réalités tenue aussi par les pressions sociales, allie dans cette course à la propriété des terrains insulaires, des gens qui ne les cultiveront certainement pas plus que beaucoup de ces artisans, et les curés, *regidores*, greffiers, le *alguacil*, tout en accordant, c'est certain, une situation dominante à, par exemple, Pedro de Vergara alcalde mayor, à la propre famille de Alonso Fernández, à leurs *criados*.

Pour la bonne bouche ajoutons la *data* concernant Diego Fernández en 1513. Ce travailleur rejoint le boucher propriétaire d'un *herido de un molino* et tous ces petits seigneurs. Pour sa part il prend possession de trois *fanegas y cuarto de tierra para casas y viña en esta villa, linderos con Juan Zapata y Juan Afonso*. C'est Pedro de Vergara qui les mesure. Le vigneron qui demeure durant tout le siècle la culture préférée des paysans castillans et en a enrichi un bon nombre dont les fameux Ruiz Embito, sera ici à l'origine d'im-

portantes exportations qui ne sont pas toutes un «commerce de luxe».⁴⁰

Il ne s'agit pas d'une ces Utopies que de bons esprits imagineront par la suite, car l'île existe, mais le souci de veiller à chaque détail a quelque chose certes d'utopique en allant notamment jusqu'à interdire parfois de planter de la canne, ce qui peut sembler contradictoire à première vue si l'on considère les excès provoqués plus tard. Mieux que les réalisations éphémères, d'émigrants généreux autant que velléitaires, au Brésil par exemple déjà au XIXe siècle, la construction d'un pays réussit aux Canaries. Ce n'est, ce ne sera pas un pays colonial, entre autres parce que les projets allant dans ce sens échouent. En fin de compte, les îles ne seront jamais anglaises, leur histoire comme tout autre, ne présente pas que des images roses, mais ajoute continuellement des éléments nouveaux à la formation d'une société dont l'homogénéité s'enrichit et se renforce, tout en reconnaissant progressivement la réalité de ses origines «guanches», hispaniques, diverses.

40. Cf. Manuel BASAS FERNANDEZ, *Testamento y bienes del mercader burgalés Vitores Ruiz Embito, hermano de Simón*. Burgos, s. d., 23 p. Des ventes de vin étaient au départ d'une fortune que les exportations frauduleuses d'or n'ont pas empêchée de servir le roi et s'en servir, avant de périr: cf. José Gentil DA SILVA, *Banque et crédit en Italie au XVIIe siècle*, I. Paris, 1969, p. 305-6 et 599. Par ailleurs, le vignoble es la forme la plus mobile de la propriété terrienne; les humbles en achètent, en vendent en donnent en dot à leurs filles qui se marient.

2. PARTICULARISMES ET IRRADIATION CANARIENNE: AFFIRMATION DU GROUPE FAMILIAL

- a. *Particularismes et altérité, au départ de l'esprit de relation*
- b. *La disposition naturelle à l'association d'efforts et ses déboires*
- c. *Particularismes et initiatives locales*
- d. *Sens politique et grégaire face aux changements*
- e. *Ampleur de l'espace relationnel, son rôle*

Particularismes et altérité, au départ de l'esprit de relation

Parce que l'ensemble des sociétés européennes prennent forme en même temps, il nous faut considérer quelques aspects marquants de la sociologie politique à l'époque. Après les Rois Catholiques, sous les Habsbourg dans un Etat à inspiration impériale, les particularismes caractéristiques des fédérations dynastiques⁴¹ prennent du relief malgré l'échec des *comunidades* et autres *germanías* que l'empereur a méprisées alors qu'elles comptaient sur lui. Les Espagnes s'éloignent ainsi et encore du modèle français et portugais de concentration du pouvoir royal.⁴² Facilement accusé d'inefficacité, l'Etat espagnol demeure tout simplement davantage libéral qu'interventionniste. Le protectionnisme se manifeste comme à contre coeur ce que fait qu'il défende mal les intérêts des sujets et plutôt semble les brimer. En effet l'équilibre même des représentations politiques

41. Rappelons sur les particularismes, par exemple, *Banque et crédit*, cit., p. 401, 404-5, 451, 530, 593, 627, 661, 665, 667-8, 671, 706.

42. Sur les caractéristiques exemplaires de concentration du pouvoir par l'Etat français, que la Prusse imitera en acceptant des pressions patronnales, cf. Bertrand BADIE et Pierre BIRNBAUM, *Sociologie de l'Etat*. Nouvelle édition. Paris, 1982. Rappelons à propos de l'empereur, J. MALDONADO, *La revolución comunera...* éd. V. Fernández Vargas. Madrid 1975, p. 220 et 224.

bien perçu dans les assemblées locales empêche des prises de position favorables à tel ou tel groupe. Les organisations verticales sont prises par une sorte d'aboulie, des rigidités les rendent lourdes et obsolètes quelle que soit la justesse des analyses dues aux agents de la couronne, la force des revendications et l'ambition des réformes.

Ailleurs, en Angleterre et en Ecosse⁴³ ou aux Pays-Bas septentrionaux par la suite, des instances de décision centralisées et soumises aux pressions sociales et économiques des provinces s'attachent à mobiliser le capital social⁴⁴ pour l'engager dans des opérations qui se taillent une confortable part du marché mondial et leur assurent une bonne rétribution malgré spéculations et rebondissements.⁴⁵ Retenons tout de même que les Portugais par la production du sucre destiné à une large consommation et la mainmise sur le poivre et les épices étaient sensibles à ces réalités du marché parfaitement formulées de nos jours. Si nous comparons les mondes hispaniques à ces sociétés du nord-ouest européen c'est comme si un libéralisme à tendance déjà planificatrice quoique empiriquement, s'opposait à une démocratie aussi visionnaire que figée dans ses certitudes et à la longue conservatrice.⁴⁶

43. En plus de l'ouvrage de Alan MACFARLANE, *The origin of English Individualism*, cit., cf. par exemple, Marc BLOCH, *Seigneurie française et manoir anglais*, Paris, 1960 et, au bout du processus, John TURNER, éd. *Businessmen and Politics. Studies of Business Activities in British Politics, 1900-1945*. Aldershot, 1984.

44. Sur la mobilisation du capital social, cf. L. S. PRESSNELL, «Public Monies and the Development of English Banking», *Economic History Review*, 1952, 2^{esér.}, vol. 5, n.º 3, p. 378-399, et, du même, *Country Banking in the Industrial Revolution*. Oxford, 1956, XVI-591 p.

45. Sur la nécessaire domination d'une part du marché mondial, cf. José Gentil DA SILVA, «La Monnaie: note sur le champ et les agents de son usage», *L'argent et la circulation des capitaux dans les pays méditerranéens (XVIe-XXe siècles)*. Nice, 1980, p. 83-110. Sur la formulation actuelle du principe, cf. Jacques FONTAINE, «Le secret d'I.B.M.», *Expansion*, 1977, n.º 113, p. 91-97 et aussi, Bro UTTAL, «How the 4300 Fits I.B.M. new Strategy», *Fortune*, 1979, vol. 100, n.º 2, p. 58-64, et Walter GUZZARDI, Jr. «The Bomb I.B.M. dropped en Wall Street», *ibid.*, id. n.º 10, p. 52-56.

46. Cf. Immanuel WALLERSTEIN, *The Modern World-System. Capitalist agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, I. New York, 1974, p. 348: «Capitalism is based on the constant absorption of economic loss by political entities, while economic gain is distributed to «private» hands (...)... the economic factors operate within an arena larger than that which any

La force anglo-saxonne et néerlandaise réside en fin de compte dans le fait que l'Etat et la Nation ne s'affrontent pas dans leur action extérieure tout au moins, ce qui existe autant dans les cas des Hispaniques que des Portugais et des Français. De ces derniers, le royaume de France poursuit son orientation qui dépasse le cadre absolutiste, dans l'intervention de l'Etat sur la vie sociale, économique, religieuse. Au Portugal qui suit une politique semblable, l'interlude castillan mécontente les noblesses et au premier rang, la grande maison de Bragança, tout en multipliant les manifestations frondeuses dans un crescendo qui facilite le coup d'état de 1640, nullement populaire mais justifié en devenant officiellement libération nationale. Sous les gens de Bragança qui avec ceux de Infantado exploitent une bonne part du pays, le premier empire portugais sombre définitivement. Pour sa part la France demeure toujours aussi peu inclinée à s'agrandir au delà de ses frontières tant elle tient à les consolider; l'Etat gagne incessamment en force et multiplie les robins héritiers des gens capables des provinces aux activités énervées en faveur de seul centre parisien de décision. Celui-ci devient le modèle continental, puis universal d'Etat que par exemple la Prusse adoptera, et, en revanche les Espagnols n'essayeront de copier que tard et sans l'adapter, comme les Portugais pourtant déjà engagés sur la voie de la concentration du pouvoir. Fort de sa réus site, le modèle anglo-saxon d'économie aura séduit les élites qui profitent des relations marchandes dirigées à Londres.

C'est graduellement que les espaces où les relations salariales de production imposèrent le capitalisme dominant le monde. La vieille City carrefour des activités provinciales britanniques, Amsterdam coeur des états néerlandais, imposent progressivement leurs méthodes, leur volonté, leur style de vie. Tout ceci compte dans la formation de la société canarienne, ouverte et dynamique mais placée entre la violence capitaliste et la puissance seigneuriale. La «tradition» aura fréquemment épousé la modèle étranger et condamné le

political entity can totally control». «La faiblesse des états, ou leur intérêt même, laisse le premier rôle aux hommes et aux familles»: José Gentil DA SILVA, «Au coeur de l'économie marchande: les monnaies et autres moyens de paiement et de crédit», *Actes du IIe Colloque international d'Histoire Economies méditerranéennes: équilibres et intercommunications, XIIIe-XIXe siècles*, I. Athènes, 1985, p. 233-293 et p. 239.

souci de rechercher l'équilibre entre les intérêts locaux souvent concurrents.

Sur ce sujet compte la lettre royale selon laquelle tous les hispaniques sont autorisés à embarquer à destination des Indes les produits insulaires, communiquée en 1508 à la *Casa de la Contratación* créée à Séville en 1503; en outre sont de conséquence les mesures destinées protéger les embarcations. L'Angleterre avait déclaré la guerre à l'Espagne, le Portugal et la France s'étaient ligüés; les Huguenots hantaient la Floride, les Portugais étaient chez eux aux Canaries comme aux Amériques. A ce propos, l'emploi sur les petits bateaux sans artillerie de maîtres et pilotes n'étant pas spécialisés de cette navigation fut réglementé, le contrôle attribué aux autorités locales. Seulement en 1558 on attribue aux résidents le commerce insulaire, aussitôt consenti à tous les sujets et encore réservé aux gens des Canaries.

Aux jalousies avec Séville s'ajoutent celles entre les îles qui rendent difficile l'établissement d'un officier devant vérifier la provenance des marchandises exportées. Mais essentiellement ce sont les menaces croissantes contre le commerce qui font légiférer, en adoptant par exemple le système des convois et le retour directement à Séville. Un siècle presque après la découverte, les Anglais ne reculent plus devant les méthodes, attaquent les côtes américaines et en pillant Cadix enrichissent leurs bibliothèques.

Aussi dès le milieu du siècle les populations formaient-elles des milices; à Tenerife on construisait des frégates pour défendre les côtes, sans éviter l'attaque néerlandaise à la fin du siècle. Ce duel exprime en fin de compte l'incapacité des pays capitalistes de triompher sans détruire leurs rivaux. Il ne peut être question de capitalisme dans un seul pays. Les sociétés hispaniques particulièrement actives doivent s'y plier, y compris les Canaries. Cependant ici, l'accueil des étrangers n'exclut que leur domination politique et religieuse.

La préoccupation persiste et se renforce en «Espagne» de l'existence d'hommes différents dont l'adhésion au monde hispanique, chrétien, ne doit rien à la force des armes. Elle persiste ou peut-être se fait jour graduellement du XVI^e au XVII^e siècle. On en aurait trouvé en «Espagne» même; par ailleurs, en reprenant l'histoire de la soumission des «Guanches» se démontre l'inanité des expéditions militaires. Une même «foi» partagée grâce à la Vierge, voilà ce qui

compte. Cette même «foi» anime les hommes courageux et loyaux. Cet intérêt croissant pour l'histoire n'est pas à démontrer.⁴⁷

Cet état d'esprit domine aussi dans l'archipel. Ce pays réunit des gens de nationalités multiples quoique plus ou moins disposés à intégrer un ensemble composite. Il n'est pas nécessaire de revenir sur la présence portugaise, l'influence que les Portugais ont pu avoir sur l'industrie sucrière. Souvent concurrents, les vins des archipels de Madeira et des Açores témoignent du même esprit constructif à l'égard de l'Amérique et de la préparation de son palais méditerranéen en grande partie *made in Canarias*, receptif à tous les apports y compris linguistiques. Certes il n'y a pas que le Nouveau-Monde. Marchands et producteurs, pêcheurs, pillotes et paysans, ils participent aux commerces du Nord, dans un semblable effort pour élargir à l'Europe centrale et orientale le marché atlantique, africain, asiatique. Cela ne va pas sans provoquer des problèmes car bon nombre de ces Portugais gardent une sensibilité juive, davantage autogestionnaire peut-être que nationale;⁴⁸ leurs entreprises dont la préfiguration trans-nationale est évidente montrent trop tendance à dessiner des stratégies globalisantes qui facilement contrarient les intérêts des Etats ou bien doivent pactiser avec eux. En somme, ils sont à l'aise sur l'archipel.

Du Nord, la participation «belge» aux trafics, à la production et à la vie péninsulaire et canarienne tout court ressort du nombre des voyages et des établissements dès la première moitié du XVI^e siècle et s'amplifie ensuite, pour reprendre avec le colonialisme belge du XIX^e. Attirés par le sucre, puis par le climat, par les conditions générales du pays, les voilà des Canariens. D'autres, Français, «Allemands», «Italiens», Maltais n'y manquent pas. Les marchands anglais eux-même s'installent; ils occupent le saint office, renâclent à participer aux manifestations religieuses, poussent à la spéculation qui sacrifie des terres céréalières au vignoble davantage rentable.

L'emploi d'Africains ajoute une force de travail aux planta-

47. Rappelons J. WEINER, «La incorporación del indígena a España...», p. 39 et s.

48. Cf. à ce propos, José DA SILVA, «Les juifs portugais entre Lisbonne et Venise. Une autre vision de la Méditerranée et de l'économie, XVI^e-XVII^e siècles», *Studi Veneziani* (sous presse).

tions, un apport humain et ostentateur aux maisonnées. Leur droit à former des familles préoccupe certains, celui d'exercer un métier n'est pas absent.

Sur place, la construction navale accompagne l'industrie de la pêche qui rapidement prend de l'importance quoique les salaires y semblent bas, et tire parti du rôle d'escale dévolu à l'archipel. Nous verrons ces pêcheries former des marins. Ouverte, cette population insulaire a en effet le culte de la famille. Faute de pouvoir affirmer que l'espace relationnel, c'est-à-dire le nombre de personnes par ménage soit élevé, comment ne pas être sensible, en vue aussi des réalités ultérieures, à l'apparente fréquence de ménages avec trois, quatre, cinq et six enfants. Nous voulons croire que l'ambiance très riche humainement que José Anchieta a connu, vingt personnes chez les siens, n'ait pas été exceptionnelle.

La disposition naturelle à l'association d'efforts et ses déboires

Cette population englobe donc des héritiers et des nouveaux venus qui la rejoignent continuellement, attirés par les conditions de vie, les chances toujours possibles et des cadres sociaux graduellement stabilisés mais qu'ils façonnent tous cependant. Il a été observé justement que l'absentéisme donne naissance à des élites formées par les divers agents du seigneur. L'administration royale et ecclésiastique ajoutent ou opposent à ces groupes, à l'administration locale, d'autres qui apportent à chaque île des signes et des moyens de manifester sa prépondérance ou son identité tout simplement. Certes toute la population n'est gagnante de ce mouvement qui en quelque sorte gonfle le volume pris par l'archipel dans des trafics, des affaires, des horizons, et presque nécessairement contrarié à Séville, à Madrid, à Londres.

En fin de compte, de toutes ces formes de pression résultent des ouvertures dont on peut penser qu'elles aident un individualisme sui generis. Cet individualisme en effet se dégage en Péninsule Ibérique, aux îles Canaries comme dans les possessions portugaises très diversement de celui qui aux îles britanniques donna naissance aux rapports capitalistes de production. En conséquence il aura toutes sortes de difficultés à s'exprimer dans le langage politique et économique universalisé par le capitalisme anglo-saxon. Quoique très collé au cadre familial aux Canaries comme dans les archipels portu-

gais, cet individualisme demeure propice à la création de nouvelles entreprises et à l'adaptation à d'autres conditions de vie que les habituelles. Le penchant familial et local manifesté parfois comme une sorte de revanche sur les étroitesse expérimentées, traduit l'exigence humaine d'un espace relationnel large au sein de la parentèle, d'autant plus que le milieu étriqué est, parce qu'insulaire, relativement isolé.⁴⁹

Ainsi armés face à leur destin, ces hommes, ces femmes font des agents parfaits de ce que le XIXe siècle interprète comme l'expansion impériale. C'est dire qu'ils ne se limitent pas à suivre les orientations du grand commerce. Toute sorte de trafics complètent les flux dominants en les contournant souvent. Le sucre demeure durant le premier quart du XVIIe siècle et au delà, un produit exporté que les «Flamands» achètent aux Canaries, même si en partie il provient du Brésil par exemple. Pourquoi compte-tenu de ce qui vient d'être rappelé, les Canariens n'en produiraient-ils qu'aux Canaries même?

Du XVIIe au XVIIIe siècle, les techniciens des Canaries et de Madeira ou du Portugal travaillent davantage au Brésil et à Cuba que sur l'archipel autrefois foyer de la création du marché sucrier. Ils sont très en avance sur les méthodes utilisées à la Jamaïque et aux Barbades. Que leur excellence ne nous fasse cependant pas négliger les autres sortes d'hommes et femmes que l'Amérique attire également, elle aussi comme les Canaries demanderesse de cadres à ces époques.

En outre dans leurs îles aussi, les Canariens poursuivent des activités rémunératrices en innovant. La distillerie a fait fortune au XVIIe siècle et pas seulement ici.⁵⁰ Parmi les boissons qui changent les habitudes populaires, l'eau-de-vie précède le café et le thé. Les

49. Ces traits nous ont été en effet suggérés par l'étude de l'archipel de Madeira: cf. «Influence de l'insularité sur le milieu familial: le cas de Madeira», *Colóquio internacional de História da Madeira* (1986).

50. Cf. à ce sujet R. DION, *ouvr. cit.*, et par exemple, J.-E. CASARIEGO, *El marqués de Sargadellos. Los comienzos del industrialismo capitalista en España*. Oviedo, 1950, p. 51-2, sur l'importance du commerce d'eau de vie, ainsi que M. J. VOLKOV, *Essai sur l'histoire du commerce en Russie, deuxième moitié du XVIIe siècle, première moitié du XVIIIe. La production d'eau de vie* (en russe). Moskva, 1979, et encore, A. I. GONTA, «Les débuts de l'industrie de l'alcool dans la Moldavie féodale» (en roumain), *Anuarul Institutului Istorie si Arheologie*, 1971, 8.

cargaisons d'eau-de-vie pour l'Amérique enregistrées au départ de l'archipel dépassent en volume celles du vin. Quant à celui-ci au temps de sa fortune anglaise, ses marchés se diversifient.⁵¹ Une société composite défend exactement par toutes ces formes de diversification des activités payantes.

Il en dérive un flux de fonds relativement important. Nous venons de dire que les Canaries semblent un second Portugal, sans exagérer, au contraire. Par exemple en 1570-71, l'archipel reçoit de Séville⁵² deux fois la valeur de l'or expédié au royaume (2,38 exactement) et s'il ne lui est envoyé que le septième de l'argent, c'est que le métal blanc des Portugais se destine à la Chine où il rapporte. Que feraient les Canariens de cet argent? Les importations légales d'or par la voie sévillane (2.291.000 maravedis qui avec l'argent font 10.870.000 mrs.) laissent penser à des trésors accumulés dans les sept îles. Officiellement ils s'expliquent par des ventes de vin, des remboursements de la *Casa de la Contratación*, des «procurations» et des «travaux divers» équivalant sans doute à une bonne part de remises de Canariens expatriés; ils se destinent d'après les déclarations prêtées, à des achats de vin et de fruits, de marchandises diverses, de perles et de bijoux.

Par la suite, si nous ne disposons guère d'autres documents d'égal précision, différents indices concernant les biens de défunts, et les travaux réalisés, acquisitions de terrains et maisons, sont là pour témoigner encore, du moins, d'un courant continu. Les bénéficiaires ne sont cependant pas toujours des héritiers ou des parents, loin de là. C'est, par des voies qui restent à étudier, le patrimoine social qui s'enrichit.

La sorte de revanche que nous venons d'évoquer se combine avec l'expression des sensibilités et de la foi religieuse, l'affirmation nécessaire de l'autorité et pour le moment, très fortement grâce aux «vins de luxe», l'ostentation d'une richesse gloutonne.

Sans doute les gens arrivés du continent eurent depuis toujours soin d'acheter des objets de culte, des images venant du «pays», d'installer les conceptions dominantes du bâtiment et de l'architecture, puis au XVII^e siècle s'adressèrent aux Pays-Bas foyer artisti-

51. Sur la diversification, rappelons J. EVERAERT, bibliographie (3).

52. Cf. 1 *En Espagne*, cit., p. 78 et s.

que;⁵³ qui sait quelle opinion avaient des retables et autres oeuvres d'art ceux qui contribuent à leur paiement? Ce qui se passe aujourd'hui suggère la question impertinente peut-être. Quoi qu'il en soit et naturellement, les tailleurs de pierre portugais rompus à la satisfaction de commandes pour les forteresses et palais lointains, les andalous, les sculpteurs «italiens» donnèrent leur concours à l'habillage d'un esprit collectif. D'être sculpteur cela suffit pour créer un patrimoine, maisons, terres y compris vignobles. Mais le vin n'explique pas tout.

Couvents qui ajoutent leur volume au paysage urbain à l'égal de ce qui se passe sur le continent, églises et chapelles, affirment la «foi», sa force, sa richesse et sa beauté au moins extérieurement.⁵⁴ Quand elle prend les biens laissés par le Portugais Duarte Henriques Alvares qui s'est enfui en Angleterre, l'inquisition peut envisager ou payer à la fin, des travaux qui en imposent. Surtout à Tenerife certes, on démolit pour construire. Tout ne va pas aux bâtiments publics. Qui un *solar*, qui une maison *con sus bodegas*, on en bâtit, on las «multiplie». Cet empressement continue, aidé encore au début du XVIIIe siècle, par les résultats de la flambée des prix des vins «de luxe». D'Angleterre viennent des chaises, des meubles, des armoires et, plus rares, des carrosses.

Quand le vin des Canaries ne justifie plus les exagérations spéculatives, des Indes parviennent bon an mal an, les 50.000 pesos autorisés, officiellement. Après la guerre, la moyenne annuelle de ces trésors en dépasse le double. De quoi imaginer des motivations pour lutter pour la vie, sinon se fâcher. Se fâcher, il y a tout de même de qui. Cet or, cet argent ne circulent pas. Aux Canaries on se sert

53. A ce propos aussi, il nous a semblé que la bibliographie mérite un traitement privilégié.

54. Cf. par exemple, G. LABROT, «Le comportement collectif de l'aristocratie napolitaine du XVIe siècle au XVIIe», *Revue historique*, 1977, n.º 523, p. 45-71; sur les conséquences du luxe au Portugal, cf. Albert SILBERT, *Le Portugal méditerranéen à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, 1966, II, p. 792 et s. Le XVIIIe siècle se dut de préciser le rôle économique du luxe, redresseur de l'inégalité des conditions, en mettant à contribution le superflu des uns pour subvenir à la nécessité des autres». Cf. Isaac de PINTO *Essai sur le luxe* (1752, éd. par M. B. AMZALAK, *O economista Isaac de Pinto...*, Lisboa, 1960, p. 217-230. Cf. José Gentil DA SILVA, «De la modernité du XVIe siècle au sévère mais riche XVIIe: sur les monnaies instrument politique», *Etudes d'Histoire monétaire (XIIe-XIXe siècles)*, Lille, 1984, p. 397-421.

de méchantes pièces démonétisées et, avec elles, des *reales bambas*, monnaie sans valeur et fausse monnaie.

La circulation monétaire appauvrit donc ceux qui travaillent contre une rétribution en argent.⁵⁵ Les autres, avec l'or et l'argent ont le dessus, mais non sans peine. Les circonstances même de l'arrivée du pactole font ronger son frein. Les comptes difficilement compréhensibles des agents de l'administration dénoncent ce que les aléas du commerce et des navigations pèsent sur les esprits et les sensibilités. Une année portant l'autre, jusqu'en 1748 chaque fois arrivent des pesos, mais combien, pour qui? Il faut attendre, compenser les mauvais résultats grâce aux meilleurs, si possible. Un sens du moyen terme exige du courage sinon de la dureté. Une fois la guerre finie, qui peut attendre encore voit les très bonnes années, 1753, 1754... Enfin le moral revient, pour pouvoir se justifier et avoir bonne conscience en gagnant sur le change; il est temps de dépenser ou tout au moins d'acquérir, de s'aguerrir, mais aussi carrément de se satisfaire en luttant pour le pouvoir.

Que tout ceci marque les hommes, les use et contribue à les éloigner déjà de la communauté en formation! Quand on sait que les pièces *bambas* (faut-il comprendre que bonnes pour les nègres?) et les *provinciales* demeurent utilisées jusqu'en 1776, on imagine les bénéfiques. Mais que de tracas pas nécessairement oubliés même si écartés par un geste opportun, un don généreux! L'âpreté, l'égoïsme même se décantent et s'ils préparent dans le bonheur revenu, des attitudes optimistes sur un fond noble, ce n'est pas qu'ils effacent les leçons de rigueur qui ont fait triompher des angoisses passées.

Les perdants eux aussi portent les traces d'espoirs, angoisses et blessures. Le cas échéant leur mauvaise humeur s'exprime.

Particularismes et initiatives locales

Des différences criantes, les tensions qui en découlent fatalement divisent cette société, et au premier plan ont des raisons géo-

55. A ce propos, cf. *Banque et crédit*, cité, en particulier, p. 315 et s. et «A propos de Nice: dépréciation de la monnaie courante et protection des patrimoines (XVIe-XVIIIe siècles)», *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, 1979, n.º 37, p. 45-68.

graphiques. Il semble que parler de *Canarios* à propos de tous les habitants de l'époque, cela manque autant de propriété que d'appeler *Guanches* l'ensemble des populations pré-hispaniques. Ces simplifications dérivent probablement de la vision qu'à Madrid on pouvait avoir d'une colonie lointaine mais pas trop. Les Anglais auraient plutôt tendance à référer Tenerife, leur affaire.

A en croire les réactions locales à la réglementation du commerce avec l'Amérique, les responsables des différentes îles se préoccupent surtout de ne pas laisser aux autres les retombées que représente toute implantation administrative. La Gran Canaria logeait le Tribunal du saint office et la *Audiencia* ce que jalousaient les gens de La Palma. En 1564 par exemple, ces derniers s'opposent à ce que une *Casa de la Contratación* soit encore établie en Gran Canaria pourtant marché des esclaves que l'archipel achète. De même cette île et Tenerife refusent qu'un *Juez de registro* (pas un *Juez oficial* que Séville conteste) officie à Santa Cruz de La Palma. Il y aurait donc trois fonctionnaires, un pour chaque île, celui de Las Palmas regardant également aux navires de Lanzarote, Fuerteventura et Gomera, ce qui ne semble pas idéal pour ces derniers au moins, s'il y en avait.

Quand au temps de Philippe II la Couronne songe à intervenir et limiter aux produits insulaires le commerce des Canaries, chaque établissement et sa localisation sont refusés par les îles non pourvues. Toutefois l'ouverture vers le grand large donne déjà aux gens de Tenerife une prééminence qui ne cesse d'augmenter. Quelle qu'en soit l'explication, dès le milieu du XVI^e siècle bien la moitié des trafics avec l'Amérique se font par Ténérife. En 1600 l'île paye plus de la moitié des impôts sur l'ensemble du commerce. C'est encore la proportion du nombre de bateaux qui partent de Santa Cruz et Garachico à destination des Indes entre 1608 et 1642, La Palma rivalisant d'ailleurs avec le premier de ces ports.

En 1657, le *Juez Superintendente* s'installe à Tenerife, deux subordonnés allant à La Palma et à Gran Canaria; celle-ci prétendra encore commander, mais Tenerife agit, notamment par le nombre de navires *suelto*s qui quittent ses ports de 1679 à 1700 domine le commerce indien. En 1688, les sommes entrées dans les coffres du Trésor proviennent pour 90% de Tenerife: c'est le temps des «vins de luxe». Quoiqu'il en soit, la navigation entre l'archipel et Cadix part de Santa Cruz, La Luz, et, exceptionnellement, La Orotava. Au XVIII^e siècle, les gens de Tenerife, encore eux, dominant largement

le commerce entre les Canaries et le Nouveau Monde. Les derniers temps de l'Ancien Régime accentuent le dynamisme de Tenerife avec bien le trois quarts du commerce américain, tel que l'on peut le mesurer, la Gran Canaria et La Palma se partageant le restant à l'égalité. D'autres indices vont dans le sens de ce dynamisme de l'île, par exemple les procès relatifs aux biens de défunts, échantillon qui concerne pour bien la moitié de ses *vecinos*.

Pour cohérents que soient ou nous rendions en les confrontant, des faits et des événements, plus de questions se posent que de problèmes sont résolus. Ce dynamisme de Tenerife d'où vient-il? Beaucoup de façons d'aborder son étude exigeraient un vaste chantier de recherches. Mais, les autres îles? Ne voyons pas dans la Gran Canaria, par exemple, une île dormante bercée par de vieilles habitudes hispaniques, naturellement de mauvaises habitudes. Au contraire c'est comme si les guerres avec l'Angleterre qui persistent pendant presque toute la seconde moitié du XVIII^e siècle donnaient des raisons nouvelles pour se tourner vers d'autres investissements que ceux du commerce indien. Certes une douzaine d'embarcations pratiquent les échanges indispensables entre Gran Canaria, Tenerife et, occasionnellement avec Lanzarote et Fuerteventura, les côtes marocaines, les îles portugaises. Rien de bien excitant.⁵⁶ Ce qui anime les ports et les rives autour de las Palmas, fait vivre les quartiers populaires et attire donc les capitaux des gens de l'administration et autres *hacendados* ce sont les pêcheries devant les côtes africaines.

Les mois se suivent et ne se ressemblent pas car ces pêcheries commencent et finissent à Pâques. A la fin de chaque campagne, les milieux maritimes s'agitent et pas seulement eux, car le demi millier de marins et leurs familles en dépendaient ces activités. Directement ou indirectement concernée, la cité vivait à ce rythme. Toute sorte de contestations émaillent le rélement de la campagne de l'année précédente en attendant les résultats de celle qui se terminait et en même temps qu'une nouvelle campagne commençait. Il faut alors reconduire ou compléter les équipages, au moment même où les

56. En effet ici aussi, le XVIII^e siècle une intensité plus forte du commerce local la consommation de chaque île a davantage recours aux autres, les ports gagnent à ce cabotage que Juan Francisco MARTIN RUIZ et Teresa PULIDO MANES ont étudié, *bilbio.* (3).

marins se trouvent confrontés au remboursement des prêts, en voyant réduits d'autant les gains de leur travail d'une année plutôt. A nouveau forcés de contracter les emprunts qui permettent à leur famille de subsister pendant la campagne prochaine, dans les conditions de l'avant-dernière ils trouvent des raisons d'amertume, des motifs pour tenter des changements, éventuellement en prenant un autre des maîtres de bateau qui recherche du monde. Ceux-ci à leur tour, s'efforcent de trouver encore une fois le moyen, le contrat, l'investissement qui les feront davantage participer aux profits, partager les *soldadas* qui reviennent aux «propriétaires». Il arrive que d'autres bateaux soient mis à mer. En résultent d'autres espoirs et c'est à chacun de prendre des intérêts rémunérateurs, dans la mesure de ses possibilités sinon de ses ambitions. De ses besoins également car l'endettement hante les activités et les nuits de ces hommes et de ces femmes. Tous reprennent donc leurs supputations ou plutôt se décident en fonction de résultats que chaque campagne met en cause en rendant prudent ou plus exigeant les propriétaires, parce qu'elle a rapporté moins que prévu ou laissé croire que l'on eut pu tirer un meilleur profit de la pêche, des fournitures, des ventes, de l'avitaillement et en somme, du capital engagé.

Ventes et achats d'embarcations, de moitiés, de tiers, de quarts et de plus petites parts encore s'accélèrent en mars, demeurent nombreux et plutôt chers en mai parce que la campagne s'engage, puis reprennent jusqu'en juillet et août; quand les dés semblent jetés enfin, ces transactions encombrant moins les études des notaires, de septembre à février. Allers et retours se succèdent aux ports comme rageusement, laissant à peine le temps de vendre le poisson salé, de préparer les rélements successifs de l'année précédente.

Nous voyons mal et forcément ignorons comment les pêcheurs vivaient ce calendrier double, des prêts qui leur étaient consentis pour l'année commencée à Pâques, et des rétributions concernant leur travail d'une année plutôt, avec cet espoir ou cette menace d'une campagne en cours ou déjà terminée, dont les résultats tomberaient sur tous à Pâques de l'année à venir, en excitant les gens, en relançant les querelles. Pour ceux cependant qui, au sommet, disposaient de fonds, il s'agit de bien se déterminer, pour d'autres encore, les fabricants de bateaux, de placer au mieux le résultat de leur travail. Les investissements sont en effet l'oeuvre de *mareantes* (quelques deux tiers des individus concernés avec près de la moitié des participations) et des commerçants (environ le quart et moins du

tiers), le reste (moins du cinquième) revenant à toute sorte de gens, du sacristain ou du greffier à des administrateurs de la rente du tabac et à des officiers, au médecin et à tel *prestamista qui ose se le dire*. Parmi les soi-disant *mareantes* qui parfois s'avouent *hacendados*, les uns fabriquent, d'autres financent, et tous vendent, les commerçants négocient ce qui après tout est leur vocation, des gens de l'appareil d'Etat semblent graduellement attirés par ces placements relativement sûrs pour leur épargne. Le mélange de ces agents économiques différents semble demeurer relativement rare pendant quelque temps quoique nous puissions parier sur un intérêt croissant pour ces types de placements osés qui sont plutôt des investissements. Ainsi vers la fin du siècle, parmi les «fabricants» de *La Soledad* apparaît Tomas Santa Ana qui le 13 juillet 1794 en vend la moitié à Francisco del Carmen, un de ses partenaires et on nous dit par ailleurs qu'il est *teniente* (ceci déjà en 1794).

Cette société n'écarte pas les entreprises «industrielles». Elle n'est pas non plus aussi fermée aux femmes qu'il ne peut sembler. Si sur la liste des propriétaires de bateaux on ne trouve que deux veuves de *mareantes* et une troisième dont nous ignorons le statut socio-professionnel du défunt, parmi les vendeurs on trouve deux femmes et autant d'acheteurs. Sur ce marché auquel les notables et les agents de l'administration s'intéressent il faut essentiellement pouvoir attendre. De tel bateau, par exemple *La Concepción*, une moitié est vendue 5.254 *reales* le 14 juillet 1772 et revendue 7.808 r. le 3 août 1778, quelques années plus tard l'autre moitié cédée pour 3.600 r. Sans doute ce n'est plus le même bateau, il a servi, mais servira encore. Attendre c'est disposer de fonds. C'est ainsi que Domingo Galdós, *receptor de la Inquisición*, qui a eu le *Santa Bárbara* pour 4.500 *reales* payés aux fabricants (le 4.VII.1791), le fait réparer et revend pour 14.250 r. (le 7.X.1795). C'est aussi, attendre, suivre le marché, connaître les difficultés de certains, la vie de la cité, trouver les bonnes occasions, enfin spéculer. Les dettes d'exploitation, d'emprunts, d'avitaillement et autres, sont souvent à l'origine des transactions. Une société en somme, entreprenante, procède à la concentration des moyens de production, par celle aussi de la propriété et de l'exploitation des bateaux de pêche entre les mains de gens étrangers aux professions de la mer. Ce que montre parfaitement la belle étude de Vicente Suárez Grimón s'accorde avec les résultats d'autres recherches. La bourgeoisie marchande de la Gran Canaria a su remplacer le commerce indien autrefois tenu pour un bon

tiers par un seul homme d'affaires, Juan Tomás Cigala. Elle ne négligera pas la pêche par la suite.

De ces pêcheries on a dit qu'elles préparent des hommes capables pour les flottes espagnoles, à l'image de ce qui était arrivé aux Pays-Bas avec la pêche au large des côtes anglaises. La facilité avec laquelle on traverse la mer, non plus pour s'établir mais pour gagner s'avie et celle des siens, est peut-être un peu aussi due à ces voyages répétés, risqués, souvent ingrats. Des populations que le travail agricole et les hasards de l'exploitation coloniale favorisaient peu sont décidément formées à la rupture, invitées de différentes manières à ne pas adopter l'enfermement dans leurs îles fortunées. Les voici loin des temps pré-hispaniques. Les habitudes alimentaires y ont gagné, par la consommation du poissons salé qui n'est plus nécessairement du cabillaud apporté par les anglais. C'est encore autant d'acquis pour les Canaries et les Canariens en général.

Deux autres éléments peuvent s'avancer. Par une activité qui arrondira toujours des fortunes, la mosaïque des données existant pour protéger les patrimoines s'est trouvée enrichie; par ailleurs, des couches très larges de la population ont connu encore davantage du crédit des applications quotidiennes et continuelles, ce qui les aidera dans l'émigration et le retour de celle-ci, y compris pour le placement des fonds épargnés pendant des séjours assez courts, répétés eux aussi, aux Amériques.⁵⁷

Sens politique et grégaire face aux changements

Notre propos n'étant pas d'étudier l'économie des Canaries et moins encore les destins de l'Espagne, ce sont les détails qui comptent pour l'identité des *isleños* qui nous intéressent, autant que le contexte dans lequel ils vivent. On trouve des fortunes qui déçoivent et aigrissent, des pénuries qui durcissent et parfori révoltent, des espoirs trouveront des formules radicales, mais plus tard. Les habitudes dues à des commerces coloniaux excessivement rémunérés,

57. Le crédit n'est pratiquement jamais absent, il est une des formes d'activité prévue par la société castillane formée au XVII^e siècle pour le commerce entre le continent et Tenerife, étudiée par Manuela MARRERO (biblio., 2). Il mérite d'être traité avec attention, ainsi que la question monétaire en général.

quoique passagères, se sont enracinées, ce qui augmente l'amertume ressentie par les générations suivantes confrontées à la réalité, dure puis que moins facile. Pour en sortir, dans leurs aimables *tertulias*, les gens cultivés de Tenerife tirent de lectures étrangères l'idée des *Sociedades económicas*. Mais, encore une fois, ne jouons pas sur la cohérence séduisante d'événements et de tendances vus de loin. La formation d'une société canarienne passe par l'affrontement entre les îles, redouble les divergences et exacerbe les jalousies sempiternelles. Le souci de la *res pública* semble s'émousser quand il renaît. Richesses et pouvoir, le loisir de lire et l'ardeur de gagner s'ils font que beaucoup de ses enfants quittent l'archipel, rendent complexe la vie commune et nécessitent les associations d'efforts, inévitables les conflits greffés inmanquablement sur d'anciennes déchirures, de tenaces rancunes.

La transition s'annonce dans ce que Francisco Morales Padrón a justement appelé l'époque des réglementations. Elle traîne. Sur les rivalités de juridiction aussi elle bute longtemps. Ce qui au départ peut sembler dû à de simples confusions, à la longue cache mal des conflits d'intérêts et un gouvernement seigneurial de l'administration publique. Les charges rapportent et en plus on en tire de multiples prébendes et cadeaux, des trafics d'influence sont dénoncés à la fin. Le tout entache les relations avec l'État. Les nouveaux titulaires des postes créés par l'administration centrale sont mal reçus: le *Juez Factor de los Tabacos*, promptement rembarqué, le *Intendente General de las Islas*, assassiné par la populace à la suite d'un banal fait-divers. Quand quelques uns des riches lettrés discutent de la manière de réorganiser le commerce indien, leurs plans sont encore contrariés par les disputes entre Tenerife, et Gran Canaria et La Palma. La génération suivante songe elle aussi à redresser ce commerce en établissant une compagnie, solution alléchante qui en ce milieu de siècle a les faveurs du ministre portugais, le Marquis de Pombal. Evidemment, il ne suffit pas d'autoriser les embarcations à revenir au port de départ pour satisfaire Las Palmas et la Gran Canaria, cela se comprend.

De toute manière, l'interventionnisme provoque toujours des réactions, d'autant plus justifiées que l'archipel est oublié lorsqu'ils s'agit de libérer en partie le commerce. Mais tout accord demeure pénible entre les insulaires. Le capitaine général résidant à La Laguna prend un ascendant qui donne l'occasion de multiples bagarres, en 1757, avec la *Audiencia*, en 1767 contre les *Jueces*, en

1771, face à la démarche à faire à Madrid en faveur toujours du commerce insulaire, en 1790 parce que des *quidams* provoquent une pénurie de viande.⁵⁸ C'est finalement Santa Cruz qu'à la veille d'une nouvelle guerre, le *Reglamento de Aranceles para el comercio libre* choisit, avec onze ports péninsulaires et Palma de Mallorca, les ports insulaires ne pouvant toutefois embarquer que leurs propres productions. Pourquoi donc cette restriction et la préférence accordée aux hommes d'affaires de Tenerife? Parce que «*en las demás islas... no los hay*»?⁵⁹ Il ne manque pas des capitaux engagés dans l'«industrie» et le commerce, nous l'avons vu, tout en ne faisant appel qu'à des études ponctuelles. Si nous n'avons pas relevé toutes les revendications de Tenerife, à propos de la *Audiencia*, du gouverneur, etc., tous les résultats de l'absentéisme et des «monopoles», c'est qu'ils sont légion et trop souvent ont servi la vision du XIXe siècle qui est celle d'un monde péninsulaire en guenilles et parce que inadapté à la civilisation, à l'économie, à la vie sociale et politique.

Certes, nous trouvons des échos aussi inquiétants que crédibles du marasme qui encombre les bureaux de l'administration avec des traites impayées, et des litiges. Mais reprenons nos dossiers sans nous laisser impressionner. Les historiens ayant eu quelque pratique des affaires montrèrent que la mauvaise gestion fut souvent à l'origine des faillites.⁶⁰ Adam Smith qui n'était pas tendre avec les Hispaniques, ni marxiste, n'épargna pas ses critiques envers l'exigence excessive de profits en Angleterre. De ce que nous avons vu à pro-

58. L'intérêt du *Comandante General* pour les affaires insulaires va jusqu'à ce qu'il songe à créer une compagnie par actions pour le commerce d'esclaves noirs, en 1785. Cf. biblio (3), Encarnación RODRÍGUEZ VICENTE; nous avons parlé des rivalités, il faudrait définir les groupes de pression.

59. N'importe comment, les îles participent activement au commerce américain, du moins avec le Venezuela. De 1779 à 1789, elles y participent pour 3% de sa valeur totale (et Barcelona pour 8,5%, La Coruña, pour 0,6%); or les produits locaux en font 74,5% (contre seulement 44,7% du bilan national). Cf. Belin M. VÁZQUEZ DE FERRER, «Tráfico comercial hispano-venezolano 1765-1789», *Boletín Americanista*, 1982, a. 24, n.º 32, p. 409-439.

60. Cf. notamment Raymond de ROOVER, *The Medici Bank: Its Organization, Management, Operations, and Decline*. New York, 1948, p. 59 et s.

61. Ce n'est pas qu'aux Canaries, c'est la règle générale: cf. «A propos de la formation du Brésil: les femmes en étaient aussi», *Acta Universitatis Szegediensis de Attila Jozsef nominatae. Acta Historica LXXIX*, 1984, p. 23.

pos des retours d'or et d'argent des Indes, des tracas de ces investisseurs aussi bien que des gens engageant des fonds dans les pêcheries, il ressort que les activités marchandes sont dures. Plus profondément, leurs gains proviennent de la plus-value et encore, des profits faits sur la monnaie courante que nous avons dénommés «change vertical». Celui-ci était sans doute très payant à l'époque des *reales bambas*. Tout ceci revient à dire que les époques dites de «crise», dominées par des vagues de pessimisme n'ont d'autre logique que le désarroi montant à la rencontre de seuils au delà desquels la pressurisation de la force de travail, de la production, n'a plus d'effet. Et c'est aussi pourquoi les gens, les familles quittent leur pays.

Au XVIII^e siècle, aux Canaries, les *cosecheros*, les nantis poussent à la roue pour que la liberté de commerce facilite la vente de leur production. Certes les insulaires s'acharnent toujours à arracher l'orseille, mais si l'irrigation n'a pas de secrets pour eux, ils vont l'installer au Texas. Sur place, anonymes ou presque, des mouvements de protestation s'attaquent progressivement aux abus que la langueur du commerce alourdit. La révolte prend racine. Si nous n'avons guère parlé de la répression, des tensions en dehors de celles qui suivirent la conquête, des manifestations subversives, c'est qu'elles gagnent à être vues ensemble, tant ces populations insulaires qui cultivent la famille et l'amour du petit pays ont peu à gagner à se battre. Une religion sommaire (accusée elle, de subversion larvée) sert plus qu'elle ne révolte si ce n'est en sa défense exactement.

D'abord le Tribunal du saint office tôt établi dans l'archipel semblait avoir fort à faire en face des nouveaux-Crétiens portugais, des indigènes et morisques dont la conversion avait été bâclée, des esclaves noirs, des nombreux étrangers en grand partie des réformés. Dès son arrivée le premier inquisiteur eut à considérer la dénonciation de charniers découverts où l'on voulait voir la preuve de la persistance de pratiques pré-hispaniques d'inhumation; des *hatos* de Guanches et *Gomeros* terrés à la Gran Canaria *non facen obras de cristianos*. A Tenerife certains vivent en *anchón*, et La Laguna demande en 1535 à former une *Santa Hermandad* contre les voleurs *usados de andar por los riscos e asperezas e peñas*. Tel voyageur cherche évidemment à frapper les imaginations en écrivant n'en avoir vu qu'un, vers le milieu du siècle.

Quant aux noirs, il fallait surtout les protéger quoique environ

la moitié des procès les concernant au XVI^e siècle. Les baptiser, les marier et ne pas les exploiter de manière immorale, ces préoccupations nous amènent à dire qu'ailleurs aussi on prostitua les négresses et exploita leurs ventres.⁶¹ Mais malgré d'importants arrivées au XVIII^e siècle il ne semble pas avoir été question de *quilombos* ou de menaces identiques à celles qui effrayèrent Bolivar. Au contraire, des cas rares d'insubordination montrent des femmes cotester par exemple, la décision d'un maître responsable, le *licenciado* Mateo Fernández de la Cruz qui réussit cela va de soy, à les faire débiter par la *Real Audiencia*, mais cède en fin de compte à l'évêque celle qui avait survécu à leur aventure cubaine.

Après les noirs, les Anglais justifient surtout en temps de guerre, l'existence de ce lourd appareil qui dé-différencie l'Etat et en somme l'affaiblit.⁶² Mais en dehors de ces étrangers assez régulièrement ennemis, l'inquisition ne rapporte pas; plus de *auto de fe* public donc. Seuls les Portugais payent les frais de cette recherche pointilleuse de moeurs, plus que de pratiques religieuses non-catholiques. Tout compte fait, ici comme au Portugal, les motivations politiques ressortent bien plus que les religieuses et, en somme, la répression semble surtout faite pour traumatiser les populations.⁶³ Les étrangers sans doute ne cessent de tracasser les autorités et pas uniquement l'inquisition, cela va de soi, en temps de guerre surtout.

Pas de menaces criantes donc; perpétré par un milicien, un seul assassinat en plus de celui du *Intendente General*. Le petit nombre de faits-divers que nous connaissons va du vol, du refus de témoigner, des injures et calomnies, aux incidents provoqués souvent par les propres agents du Tribunal, aux querelles de procession, de prières et d'illuminations publiques, de préséances. Tout ceci est fort

62. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, en rappelant le saint office, l'église, les corporations, les *Grandes*, l'armée, formes de «féodalisme» qui luttent contre l'état. Cf. Pierre BIRNBAUM, «Sur la dé-différenciation de l'Etat», *Revue internationale de Science politique*, 1985, vol. 6, n.° 1, p. 57-63, à propos de la France et du III^e Reich. Ajoutons R. KOEHL, «The Feudal Aspects of National Socialism», H. TURNER Jr. *Nazism and the Third Reich*. New York, 1972.

63. Ceci n'est pas particulier aux Canaries. Les premiers juifs qui quittent le Portugal, le font pour des motifs politiques; ensuite, les premiers Portugais qui cherchent refuge à Amsterdam ne sont pas juifs. Cf. «Les juifs portugais...», cit. et H. P. SALOMON, *Os primeiros portugueses de Amesterdam. Documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo, 1595-1606*. Braga, 1983.

bénin. Nous nous en voudrions de considérer dangereuse la possession de livres prohibés par six ecclésiastiques et docteurs, plus le consul de France à Tenerife et le comte *del Valle Salazar* (La Laguna), dénoncés entre 1758 et 1805, ou la «physique expérimentale» qui vaut des poursuites à fr. José González Soto, certainement un voltairien sympathique. La Justice, d'hie et d'aujourd'hui, certainement plus que la société transparait de ces anecdotes.

Une marge étroite sépare la dérision, le dépit, l'ennui tout simplement, du refus de la stupidité, et de la subversion, principal ennemi des sociétés. Tel lieutenant du *Batalla América* est accusé de blasphème, un châtelain de judaïsme, deux Irlandaises de La Orotova, une autre femme de Las Palmas, d'apostasie. D'autres poursuites visent deux accusations pour *curanderismo* (dont en 1797 un curé de La Laguna qui décidément ne faisait pas de miracles); la superstition d'une femme et d'un homme, la *hechicería* d'une femme, sont déjà des attitudes en marge, comme celle du *presbítero* basque qui en 1788 prodigue la «mauvaise doctrine», mais pas autant que Antonio de la Cruz, alias *Hermano Mendigo*, alias *el Profeta* qu'accompagne son «directeur spirituel» confesseur à La Corogne, en 1793.

Le XVIIIe siècle se termina par des «sermons burlesques» (Los Silos), le XIXe commence avec les vers injurieux d'un *presbítero*, un sonnet et un épitaphe pour l'inquisition (Lanzarote), un testament impie (Icod). A côté de celà que La Gomera s'oppose à l'établissement de la douane royale en 1718, c'est jouer trop naïvement sur le régime seigneurial de l'île, et très acceptable dans le monde hispanique. Mais c'est déjà autre chose qu'en 1742 des *vecinos* demandent au gouverneur de réunir les responsables religieux et militaires pour discuter de problèmes importants. Cela concerne les terrains qu'ils veulent récupérer et précède le soulèvement de 1744 contre le comte cette fois, soulèvement réprimé par la troupe. L'innocence populaire dépasse celle dont avaient fait preuve les gens de Valence envers Charles Ier au XVIe siècle. Les *vecinos* de Telde aussi prétendent être écoutés, qu'on leur nomme un *alcalde*. Et à nouveau en 1762 les *Gomeros* se rassemblent et sont surpris qu'il ne suffise pas de crier «*Viva el rey, abajo el conde!*»⁶⁴ Pour sa part, Lanzarote s'op-

64. Les soulèvements qui au XVIIe siècle font flamber la presque totalité du continent européen et permettent de reprendre en main plus sévèrement l'administration et

pose tardivement à l'établissement d'une douane, mais de villages perdus parviennent encore, de San Nicolas, Tejeda, Artenara, des nouvelles de troubles, d'émeutes, de revendications de terre qui font réunir des procès très volumineux.

L'enseignement de ces «émotions populaires» va au delà de ce qu'elles recherchent et confirme le sens des manifestations isolées sur les progrès de la critique politique, religieuse, de l'intervention des individus en somme. Une sorte de «mauvais esprit» est partagée, l'ensemble des populations conspirent, se concertent, se soulèvent.⁶⁵ La société et la Nation se réforment à partir des oppositions locales, des villages et des villes qui rassemblent des familles, cadre de l'affirmation individuelle. Avant d'y venir pourtant, insistons sur deux axes de progression: la réglementation qui est association professionnelle, ou autre; le recours à l'enseignement. Rappelons non pas les lignages et autres *mayorazgos*, mais des rassemblements essentiellement économiques; comme les «*Doce casas*», le *Colegio de Abogados*, le *Gremio de Carpinteros de ribera*, les *Sociedades económicas*, la *Confraternidad*, puis *Colegio de los Escribanos*, le *Montepío* ou *Hermandad de los Labradores de la Isla de Tenerife*, la *Capilla de Música de la Catedral*, la *Congregación de San Antonio Abad* des greffiers de La Palma. Faute de gens sachant lire les *alcaldes* étaient rares; le *Consulado* a pour mission de créer des écoles, d'agriculture, commerce et navigation, en collaboration avec les *Sociedades económicas*. On veille à pourvoir de maîtres les écoles gratuites de *primeras letras*. Tout ceci est bien connu.

Ampleur de l'espace relationnel, son rôle

Le XVIII^e siècle a réussi des expériences, connu des aboutissements qui provoquèrent ou entraînaient et non seulement en

l'exploitation de la terre ainsi que de couper court aux velléités des populations urbaines, font pareillement appel à l'empereur y compris contre le pape. Cf. «Les mouvements populaires de révolte comme témoignage sur la paupérisation aux XVII^e et XVIII^e siècles», *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Age. Temps Modernes*, 1976, tome 88, 1, p. 297-318. Cf. note 42 ci-dessus.

65. La querelle actuelle sur la Révolution Française est une bien mauvaise querelle; la Révolution a eu lieu en France et partout ailleurs ce «mauvais esprit» et des réformes importantes, de nouvelles réglementations se vérifient, y compris en Espagne et aux Canaries. Pourquoi?

Espagne, des réformes institutionnelles que la Révolution Française balaya par souci de clarté, puis l'Empire formula pour plus d'un siècle, en donnant le modèle à bien des Etats. Les aspects proprement révolutionnaires avaient été soigneusement gommés.⁶⁶ Ces vastes transformations qui mènent à un autre ordre, bourgeois et à d'autres empires, capitalistes, ont aidé, accompagné et à la fois été poussés par des changements démographiques, de rendement plus que de structures. Il nous semble que le cas canarien en donne la preuve. Tandis que des populations continentales, hispaniques et portugaises, «italiennes», autres, parviennent difficilement depuis le XVIIe siècle à réunir des espaces relationnels, de sensibilité, d'échange, de production, de plus de trois ou quatre individus, en même temps que beaucoup d'autres sont condamnés à la solitude plus encore qu'au célibat, des régions isolées, des archipels quoique non seulement, compensent l'étroitesse de leurs horizons géographiques et humains qu'aggravent les conditions de propriété, d'exploitation du sol, par de vastes familles, aux enfants nombreux, aux formes complexes élargies aux collatéraux et aux ascendants, aux domestiques, aux esclaves. Les îles Açores et Madeira en sont, il nous semble que les Canaries aussi, malgré les différences d'une île à l'autre, Gran Canaria (3,89), Le Hierro (4,05) et Fuerteventura (3,03) se plaçant au dessous de la moyenne (4,09), et La Palma (4,59), Tenerife (4,28), La Gomera (4,16), Lanzarote (4,12) au dessus.⁶⁷

Il s'agit désormais d'une population relativement homogène. L'apport africain, marchandise et bien que tièdement, renfort humain, s'affaiblit dès le premier quart du siècle. Marché d'esclaves, Las Palmas les distribue toujours dans l'île et l'archipel. Leur histoire nous les montre dans toutes sortes d'activités et en n'importe quelle situation, avec des enfants, mariés, libres, au service de nobles, agents de la couronne et marchand avocats et artisans, cultivateurs. Leur rachat dépend plus souvent des efforts individuels ou des époux que des bontés testamentaires ou autres, vérifiées pourtant et certainement justifiées par ailleurs. C'est la mère libre qui

66. Un exemple entre beaucoup, celui du divorce: admis dès que le mariage fut considéré un contrat comme les autres, en 1793, aboli en 1816, il ne fut rétabli qu'en 1884, en France.

67. D'après Massimo LIVI BACCI, «Fertility and Nuptial Changes...», biblio. (1).

essaie de récupérer son enfant, si elle ne fait pas un lot, vendue avec ses fils. Les baptêmes d'adultes continuent tant que des navires arrivent chargés de noirs, diminuent au cours du premier quart du siècle. Si l'émigration persiste, ces formes d'immigration sont taries.

De 1787 à 1797, la population globale de l'archipel augmente moins que celle de l'ensemble espagnol, mais sa part dans cet ensemble demeure à 1,6%, tandis que le Pays Basque, la Navarre et, surtout la Galice voyent diminuer la leur (de 13,1% à 10,9% pour cette dernière «région historique»). Toutefois, c'est aux Canaries qu'il y a relativement le moins d'hommes (86,5 à la première de ces dates, 86,9 ensuite, pour 100 femmes, très au dessous de la Galice, 91,7% et 91,9% respectivement). En conséquence, les chances pour une femme de se marier sont faibles, uniquement 48,2% trouvent époux entre 16 et 25 ans, en 1787, 52,4% en 1797, contre 59,3 et 57,5% en Espagne aux mêmes dates, 52,4% et 48,6% en Galice, plus ingrate encore en cette fin de siècle.⁶⁷

A côté de cela les couples sont féconds, avec 301,1 naissances légitimes pour 1.000 femmes de 16-50 ans mariées; c'est le chiffre le plus fort du pays, pour une moyenne nationale de 293,4%. Ces proportions établissent la famille moyenne des sept îles à quelques cinq personnes, laisse supposer que des espaces relativement plus larges soient fréquents et apparente l'archipel à l'île Madeira, elle aussi très différente du continent national, espagnol et «italien» à ce propos. Qui plus est, ces espaces, c'est-à-dire le nombre de personnes par ménage sont élargis par la présence de célibataires, plus forte aux Canaries, pour les hommes et les femmes de 16-25 ans que partout ailleurs en Espagne sauf aux Pays Basque et en Navarre (84,6% et 88,5% quant aux hommes, 79,3% et 83,6% pour les femmes). Le mariage intervient tardivement pour eux, difficilement pour elles (avec respectivement 13,4% et 20,6% de célibataires à l'âge de 50-60 ans, cette dernière proportion étant de loin la plus élevée, comparée aux 17,1% de la Galice et aux 11,4% moyens).

Que ces situations n'aient rien de nouveau, l'anecdote le montre. Les tribunaux ont parfois à s'occuper de bigames, en 1775, un *jornalero del campo* de Gran Canaria, en 1801, un Français: en 1779 un *marinero* est poursuivi, lui, pour *poligamia*. Plus grave, et cela se trouve couramment parmi les papiers de l'inquisition, semble le cas des femmes dont le mari bigame vit à Puerto Rico (1765) ou Cartagena de Indias (1902).

Des départs et des errances résultèrent des noyaux de «vaga-

bonds et délinquent», de «*mujeres viciosas y solteras sin formalidad de familia*». Comment ne serait-il pas ainsi. Ce n'est cependant pas, ou ce n'est plus la règle. Pour l'heure on appelle des familles à partir pour coloniser, ici comme en Galice et à Madeira et aux Açores, par exemple, en 1725, pour Montevideo et Maldonado, en 1777 pour la Louisiane... Les listes des partants et des *vecinos* établis nous parlent toujours de la vie familiale, de la tendance à former de vastes maisonnées. Treize couples de Tenerife vivant à Montevideo en 1726 ont en moyenne, 7,4 personnes avec eux, et 3,5 enfants. Il s'agit de 15 garçons et 31 filles, plus les parents, mère, belle-mère, soeur, neveu, cousin, et les *agregados* complètent le contingent. Celui que La Gomera forme pour la Louisiane en 1777-78, se compose de quatre-vingt-cinq familles de 4,6 individus en moyenne. En tout, de Tenerife (1.296), la Gran Canaria (863) et Lanzarote (18) partent plus de deux mille personnes, hommes et femmes, des soldats seuls qui quittent les leurs et des familles de 4 personnes en moyenne.

Compte-tenu des *criados* et divers *agregados* qui profitent de l'occasion pour partir, les ordres de grandeur correspondent à ceux calculés pour 1785. Les conjonctures n'ont pas un grand poids sur eux, si ce n'est le mécontentement accumulé, manifesté une quinzaine d'années plutôt à La Gomera et qui finit par toucher les responsables, alarmés par tous ces départs de familles bien considérées ou de débiteurs qui laissent derrière eux des dettes impayées. Là bas, les espoirs reprennent. A Cuba par exemple, une agglomération qui régularise sa situation officielle en 1731, compte quarante quatre ménages avec en moyenne, 5,1 fils (252 en tout). Ils viennent un peu de partout, mais principalement de Tenerife (ving) qui, eux, comptent en moyenne 5,6 enfants, soit près de 8 personnes, de la Gran Canaria seulement quatre (à 7,2 enfants), d'autres îles, un de chacune mais toujours bien fournis: La Palma, 7 fils, Le Hierro, 5, La Gomera, 4. De même qu'à Montevideo, ici les ménages canariens s'étendent, comme pour remplir un milieu à dominer, résister mieux aux exigences des propriétaires terriens.

3. UNE POPULATION CHOISIT LE CADRE FAMILIAL ET FAIT ATTENDRE LA TRANSITION

a. *L'émigration, sursaut individuel*

- b. *Une pauvre terre plutôt que de mauvais salaires*
- c. *Une société dans la défensive*
- d. *Au centre des tensions, les femmes*
- e. *Triomphe insulaire de la vie de relation*

L'émigration, sursaut individuel

Au XIX^e siècle, c'est-à-dire quand se forment les images présentées par la suite comme «la tradition», les Canariens sont vus comme un peuple métis aussi peu civilisé que les indiens d'Amérique ou les aborigènes, outrés par tout ce qui ne vient pas de chez eux, comme la chère Elisabeth Murray. Ils partent et pas toujours pour le meilleur. L'indépendance des pays américains ne les a pas fermés aux Canariens.

Auparavant il en arrivait au Brésil par exemple, des petits cultivateurs, des artisans, des ouvriers et des négociants, venant notamment de Lanzarote.⁶⁸ Prohibée jusqu'en 1853, l'émigration se faisait directement de l'archipel, et la différence qui nous frappe est que jusqu'en 1822, les immigrants ne se disent pas Espagnols, mais *Canarios* ou *vecinos* de Lanzarote et Fuerteventura. A certains, le mauvais esprit de la population de l'archipel faisait craindre la proclamation de l'indépendance, et ceci donne le climat quoique sans doute ils exagèrent. Il est toutefois vrai que les Anglais, à l'aise dans les anciennes colonies d'Amérique, insinuent au passage que l'une des îles puisse leur être remise en gage... Aussi tous les déplacements devaient-ils être surveillés.

Au milieu du siècle un peu partout, le choléra frappe et en Gran Canaria aussi, la fièvre jaune et la disette entachent une époque de réformes qui suivent les contestations de toute sorte, noircissent les comparaisons avec l'étranger et mènent, à Madrid, à l'expulsion de

68. De 1800 à 1825, beaucoup de *licencias* d'embarquement concernent des ecclésiastiques d'après Encarnación RODRÍGUEZ VICENTE (biblio., 4) mais par ailleurs nous savons d'arrivées de Canarios au Brésil, certains venant de Lanzarote. Cf. Lilian da Fonseca SALOMÃO biblio. (4).

Maria Cristina, perpétue certes donnant la couleur d'une époque de péripéties. Les conditions misérables de la vie n'expliquent pas seuls que l'émigration soit autorisée.

En effet le principal courant de l'émigration deversait sur Cuba et Puerto Rico quelque huit mille personnes, au moins, de Gran Canaria, Lanzarote et Fuerteventura entre 1827 et 1853. Par ailleurs des expéditions gagnent le Venezuela ou Montevideo. Il s'agit d'une majorité de jeunes cultivateurs ou ouvriers. A Cuba, rien que pour la construction du chemin de fer destiné à écouler la production de sucre, il en faut, des bras. Pour les responsables il s'agira de démontrer la plus grande rentabilité du travail libre comparé à l'esclave. Les engagements comportaient des clauses draconiennes, pour toucher des salaires inférieurs de 50% à ceux des Cubains. Les frais de passeport et de voyage représentaient environ un an de paie, des cotisations devant régler les éventuels soins hospitaliers en étaient déduits. A la fin de la première année de travail il ne restait à l'émigrant canarien (comme à l'irlandais) que l'équivalent du salaire mensuel courant (2 à 18 pesos). L'alimentation déplorable donnait l'occasion à des protestations très mal venues et qui valaient aux travailleurs d'aller en prison, revenir sur les chantiers quoique prisonniers. Il en mourait. En vain une mère demande au *Real Consulado* de laisser revenir son fils de 13 ans qui à la fin de six mois doit encore la moitié des frais consentis par les recruteurs. Si les Canariens ne tiennent pas, on aura recours aux Catalans, aux Basques ou aux Galiciens, en leur payant le voyage. Rien n'y fait. A la fin viendront des Chinois.⁶⁹ Mais celle-ci n'est pas toute la réalité de l'émigration.⁷⁰

Si l'émigrant est essentiellement déterminé par les sollicitations extérieures, il choisit. Certes la fortune n'est nécessairement pas au bout de l'aventure, tant s'en faut. De toute manière, pour certains,

69. Tout ceci d'après Manuel MORENO FRAGIMALES, *El ingenio*, p. 146 et s. Cette geste canarienne n'est cependant pas unique; d'autres émigrants ont été maltraités, dupés par des recruteurs sans scrupules. Cf. notamment, F. MACOLA, *L'Europa alla conquista dell'Europa latina*. Venezia, 1894.

70. Cf. aussi «L'histoire de l'expansion portugaise dans la perspective de la force de travail», *Wirtschaftskräfte und Wirtschaftswege*. IV. *Übersee und allgemeine Wirtschaftsgeschichte*, 1978, p. 515-25, et «L'autre version des voyages de découvertes. Les Portugais en quête d'urbanisme», *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice*, 1978, n.º 30, p. 115-126.

s'établir là bas vaut mieux que revenir. Tel suggère à sa femme de le rejoindre, tel autre, ôte à sa mère esseulée, tout espoir de le revoir .sauf si elle vend *lo que tenga* et gagne elle aussi Cuba. La vérité, et pas uniquement à l'époque, est que l'Etat prêt à sacrifier au vote des citoyens et quelles que soient ses préoccupations pour l'enseignement et la santé, entreautres, les abandonne à leur sort, c'est-à-dire, laisse place à l'esprit d'initiative, d'épargne, de famille et de reproduction.⁷¹ Ce sont celles-là les tâches de l'Etat, la reproduction n'étant pas qu'humaine, elle justifie l'enseignement qui prépare des serviteurs du pouvoir et aligne les populations sur une «grammaire», de la langue et à la fois administrative, civique. L'enseignement reproduit aussi le système, les structures, les pressions y compris sur le marché.⁷² L'hygiène, de ce point de vue et les investissements pour la santé, sont payants avant même que des industries propres en tirent aussi profit. Les réactions de la société canarienne, en particulier dans l'émigration se comprennent ainsi.

Voyons à ceux qui rentrent au pays, beaucoup moins nombreux que les partants. Probablement, les difficultés que traverser épisodiquement les îles suspendent ou retardent les retours. Mais en fin de compte il semblerait que l'on revienne plus facilement là où des activités économiques moins agressives, en perte de vitesse pour ainsi dire laissent des places ou bien facilitent les acquisitions, l'installation de l'*Indiano*.

L'*Indiano*, on le reconnaît à son costume et on jase, sa démarche même traduit des douleurs, des ankyloses, les conséquences du terrible séjour américain. Qu'importe, ce sont des hommes, ce sont des femmes, il y en a qui se targuent des posséder là bas de nombreux paires de boeufs et des chevaux, des terrains, du bétail, et encore de jouir de fort crédit. Il y en a qui repartent. Le travail ou la loterie tout simplement, mais n'est-ce pas tout cela une loterie, permettent à beaucoup de devenir des rentiers en plaçant l'or, l'argent, ou tout bonnement des propriétaires, en achetant des maisons, des

71. Cf. par exemple, Mary O'BRIEN, *The Politics of Reproduction. A Critique of Traditional Political Thought*. London, 1981.

72. Une abondante bibliographie témoigne de l'importance de la question, cf. «L'historicité de l'enfance et de la jeunesse d'après la production historique récente» (en grec), *Colloque interantional sur l'Historicité de l'enfance et de la jeunesse*. Athènes, 1986, I, p. 37-78 et 301-370.

terrains et des heures ou des jours d'eau pour l'irrigation. Le retour des fonds se fait aussi bien par divers intermédiaires, et les voyages d'aller, de retour fréquent témoignent eux aussi de la mobilité, des relations individuelles et désormais très fortement de l'esprit d'initiative individuel. Ceci ne signifie toutefois pas que la famille soit oubliée; le petit pays, l'église locale, telle image sont rappelées et en bénéficient.

Parfois un testament rappelle fièrement que le couple ne possédait rien, tous ses biens furent achetés avec l'argent gagné à La Habana. En prêtant aussi de cet argent, l'*Indiano* contribue à relancer la vie économique, il le sait et parfois il y participe personnellement.

Ici comme ailleurs, c'est au paysan de «fabriquer» la terre, en cassant la pierre et en retenant des terrasses fragiles. L'approvisionnement des îles pose toujours des problèmes. En revanche, ne négligeons pas de rappeler que l'apparition de la cochenille insulaire sur les marchés, malheureusement tardive, suit ces engagements nouveaux. L'émigration demeure une valeur sûre et l'on en parle comme si c'était la vocation des *Canarios*.

Une pauvre terre plutôt que de mauvais salaires

L'esprit d'initiative dont font preuve les émigrants apporte à l'archipel des bribes d'information sur l'implacable industrialisation menée par l'emploi d'une force de travail libre,⁷³ salariée, guère sur la transition démographique. Quoique parcellaire, cette information

73. Il nous semble essentiel d'insister sur cet aspect des choses. Les pays méditerranéens ont été à plusieurs reprises privés de leurs «industries»; une dernière fois, du XVII^e au XVIII^e siècles, les investissements les avaient lâchées et l'émigration vers les villes s'étant tarie, ils avaient gagné les campagnes où la force de travail ne pouvait pas prétendre à des conquêtes politiques et économiques. La division du travail et l'éparpillement des travailleurs l'interdisaient. La politique monétaire fut un élément fondamental pour parvenir à ce résultat qui fit de la Méditerranée une vaste zone soumise à une sorte d'échange inégal, matières premières concurrencées par celles de l'Amérique, contre fabrications. Les émigrants des XVIII^e et XIX^e siècles ont connu à l'étranger l'industrialisation et ce qu'elle vaut d'impitoyable, d'horrible. Ils n'en veulent pas chez eux. Les tenants du capital s'en passent pour éviter des affrontements politiques, comme au passé. Cf. notamment, «La force de travail dans la cité», *Actes des journées de Bendor* (1974), Nice, 1975, p. 3-16.

suffit pour dissuader ces hommes et ces femmes de reprendre de telles expériences chez eux. Pour les *isleños* il s'agit d'échapper à une autre forme de pression bien connue, aussi impitoyable: la concentration de la propriété. Leurs acquisitions équilibrent autant que possible d'autres achats, plus importants peut-être, faits par les propriétaires de bateaux et, puis, par tel magnat sévillan.⁷⁴ Il ne peut certes pas être question de les compenser, seulement, les forces en présence ne changent pas de caractère et l'ancien équilibre instable persiste encore.

Sans doute de nouvelles menaces se profilent. Des Européens, en particulier des Belges cherchent à établir des plantations tropicales. Hélas pour eux, les terres sont trop chères. Comme au début, au XVII^e siècle, la solution demeure d'épouser une fille du pays, manière maintenant de produire des bananes à Tenerife et Las Palmas, en collaboration avec d'anciennes familles locales. Cet intérêt des Européens pour l'archipel nous l'avons vu, ne se démentit pas tout le long de la formation de la société canarienne. C'est au début du XX^e siècle comme si sur des plantes de vieilles racines on insérait des greffes qui ne leur sont pas totalement étrangères. Ces sujets renforcent l'élément déjà existant et sont moins différents qu'il ne peut y paraître. Une société métisse s'enrichit sans se démentir, quels que soient les conflits auxquels cela eut pu donner lieu, parce que ces plantations prenaient un sens colonial et surtout, d'autres entreprises ame-naient le monde de l'industrialisation.⁷⁵

En fait, leur déficience majeure réside dans l'insuffisance de commercialisation. Nous l'avons dit, les exportations trouvent leur placement uniquement à travers la conquête d'une part relativement importante du marché mondial, dont l'ampleur doit être évaluée à chaque fois. La concurrence internationale se situe à ce registre et pas à celui du producteur individuel. Peut-on reprocher aux paysans qui s'établissent en partie grâce à leur aventure migrante d'éparpiller leurs efforts par la suite? La vérité est que la canne à sucre disparaît

75. Les conflits sociaux font d'ailleurs le jeu de la concurrence capitaliste.

74. Les années terribles qui précèdent le milieu du siècle et sont suivies par le choléra, sont celles aussi où la noblesse sévillane «arrondit» ses propriétés immeubles en Gran Canaria. Cf. Ramón DÍAZ HERNÁNDEZ et Josefina DOMÍNGUEZ MÚJICA, «El hambre y el cólera de los años críticos de 1844-1852 en la comarca centro-norte de Gran Canaria» (Biblio. 4).

parce que les productions que les insulaires ont formées à Cuba et ailleurs parvinrent à les dépasser. Le vignoble fut détruit à la suite d'excessive spéculations de type colonial.⁷⁶ Pour le reste il y a un émiettement des cultures qui ne respecte même pas les lubies céréalières un instant dominantes sur le continent. Aurait-il été plus intelligent de vouloir exporter des céréales et tenter pénétrer dans cette chasse gardée des Etats-Unis?

L'économie n'est pas notre sujet, cependant par ses résultats elle concerne l'Etat ce fabriquant de statistiques qui s'en préoccupe et nous offre une image quoique dépassée de la société. Ces résultats nous livrent en effet la société dans ses équilibres toujours menacés, ses pesanteurs contraires parfois à l'intérêt national. Graduellement nous allons nous trouver confrontés prévisiblement à des persistances qui semblent voulues, décidées. Toutefois le choix du changement adopté à un moment donné, dans les années 60 du XXe siècle n'en dérive pas nécessairement. Plus variée que celle de Santa Cruz de Tenerife, la production céréalière de Las Palmas est plus pauvre encore. Mais qu'est-ce que cela veut dire du point de vue de la société canarienne? L'Etat à la rigueur n'en sait rien sinon que la réalité lui échappe.⁷⁷ Les bases de la fiscalité varient selon les régions nationales et se caractérisent par l'inégalité devant l'impôt qu'apportent par endroit l'ancienneté des évaluations, les mauvaises méthodes des révisions opérées, au beau milieu du XXe siècle. La production agricole de Las Palmas est supposée avoir régressé de 1913 à 1949, et avec elle celle de Santa Cruz de Tenerife en 1953. Les rectifications effectuées cette dernière année, fortement positives en relation à Séville, par exemple, sont négatives pour Valence et aussi pour les Canaries occidentales, de plus de 10%.

Cet état des choses résulte lui des particularismes évoqués auparavant et maquille les injustices fiscales. Les anciens antagonismes ont la vie dure. Que la rente agricole à Santa Cruz de Tenerife dépasse très fortement celle de Las Palmas, cela revient en fin de compte à témoigner de situations relatives nullement étonnantes,

76. Toutefois cette image est actuelle; en effet, en 1785 encore, Lapérouse prend à bord de chacun de ses quatre bâtiments 80 *pipas* de vin de La Orotava.

77. Cf. Federico SILVA MUÑOZ, *Evaluación fiscal de la riqueza rústica en los principales países*, biblio. (1), p. 87 et s.

dont l'appréciation est féconde. D'autres exemples, étrangers, montrent que la petite exploitation soit par fois mieux cultivée que la grande propriété.⁷⁸ En effet dans les Canaries occidentales, le pourcentage des petites exploitations est parmi les plus élevés du pays. A Las Palmas celui des exploitations de moins de 5 ha. 83%, concerne 12,4% de la superficie recensée (à 6,62 ha. en moyenne). Aux exploitations du plus de 300 ha. reviennent 39,8% des superficies cultivées et à celles de 1.000 ha. et plus, 27,0% (en nombre, 0,05%). Celle de la province de Santa Cruz de Tenerife assombrit encore cette image insulaire. La superficie moyenne des exploitations n'y est que de 4,39 ha. et 91,8% d'entre elles n'ont pas 5 ha., occupant uniquement 21,9% de la surface totale. Celles de plus de 300 ha. en couvrent 47,2%, et 38,3% reviennent à des unités de plus de 1.000 ha. (en nombre, 0,06%).

Ceci veut dire qu'en grande majorité les cultivateurs canariens exploitent en faire valoir direct leurs propres terres,⁸⁰ les locations étant rares, plus que sur le continent. L'individualisme hispanique souvent mis en accusation à ce sujet se vérifie et s'explique en fin de compte par la place que prend la très grande propriété, et par la résistance opiniâtre de la paysannerie à la prolétarianisation. Mais ici comme ailleurs, ces gens ne se défendent pas si mal. L'hectare labouré produit, net, 16.429 pesetas vers le milieu du XXe siècle (ce qui est très au dessus de la moyenne nationale, 5.829 ps. et aussi très

78. Cf. «O 'problema monetario português' na compreensão de Portugal contemporâneo: entre a penúria e a especulação», *Análise social*, 1982, vol. XVIII, n.º 72-73-74, p. 977-993.

79. Cf. Amando de MIGUEL et Juan SALCEDO, bibliogr. (1), p. 172. De ce point de vue, ce qui caractérise peut-être la paysannerie canarienne face à la situation espagnole en général, est non pas le nombre d'exploitations très petites ni leur parcellement, mais plutôt la fréquence de celles de 10 à 49 hectares. A Las Palmas elles représentent 6,5% du nombre total des exploitations et occupent 21,3% des superficies, mais à Santa Cruz de Tenerife comptent pour 13,09% et leur superficie globale réunit uniquement 12,2%. Beaucoup moins fréquemment que la moyenne des Espagnols, les cultivateurs insulaires exploitent des propriétés de plus de six parcelles. Cf. Juan ANLLO, *Campo español*, biblio. (1), p. 238 et 245. A. de MIGUEL, J. SALCEDO, *cit.*, p. 170.

80. Cf. R. CAMPOS NORDMANN, biblio. (1), p. 148 et J. NILLO, p. 75-6. Cette réalité est elle aussi récente, le métayage ayant prédominé jusqu'au début de ce siècle. Cf. José PERAZA DE AYALA, «El contrato agrario...», bibliogr. (2), p. 268.

loin de toutes les autres régions espagnoles, la Galice terre d'émigrants n'en tirant que 8.150 ps.); par individu actif cependant cela fait 27.967 ps. (la moyenne étant de 26.914 ps. pour le pays, et seuls le Pays Basque, Rioja-Navarra, Levante, Catalogne-Baléares, la Vieille Castille connaissant de meilleurs résultats). Pour une population davantage engagée dans l'agriculture, Santa Cruz de Tenerife compte 75,4% de familles dont les revenus annuels sont inférieurs à 40.000 ps.; et 4,13% qui perçoivent plus de 80.000 ps. Las Palmas avec respectivement 79,68% et 3,27% semble en fin de compte moins bien lotie.⁸¹

Mais que signifient en effet ces mensurations monétaires? Elles nous intéressent surtout par ce qu'elles nous disent des comportements et des choix. Au départ, une relative égalité de conditions. Quant à l'irrigation, par exemple, la consommation d'eau est identique dans les deux provinces insulaires, très forte, uniquement dépassée par Almería sur le continent.⁸² Des résultats largement meilleurs séparent Las Palmas de Santa Cruz de Tenerife. Les rendements par hectare supérieurs à Las Palmas en ce qui concerne les cultures intensives, sont les meilleurs du pays. En revanche les cultures extensives son plus rentables à Tenerife, mais les moins intéressants en dehors de Almería et Las Palmas précisément. Plus à Las Palmas que Santa Cruz de Tenerife la valeur de la production augmente en passant du régime de *regadio* extensif à intensif, des cultures de *secano* à *regadio* intensif (respectivement, de 27,8% et 18,1%).

Dans l'ensemble, les Canarias occidentales bénéficient de la bonne tenue des cultures intensives, plus petites et davantage nombreuses, les salaires y étant moins rémunérateurs. Mais n'est-ce pas précisément à l'économie salariale que les *isleños* entendent échapper tant qu'ils demeurent chez eux? Desservies par le bas rendement des cultures extensives, les Canarias orientales gagnent au contraire dans le passage aux cultures intensives. Ceci se comprend. Le salaire réel des travailleurs fixes *isleños* ne dépasse pas 27 ps. et es

81. Aux Canarias occidentales où apparaît la mécanisation, on parviendra à augmenter la production de fruits mais sans relever fortement le rendement par actif. En somme, une agriculture semi-mécanisée rapporte que celle de Las Palmas qui ne l'est pas. A. de MIGUEL, J. SALCEDO, p. 196, 203, 204; J. ANLLÓ, p. 219-20, 223.

82. Cf. José GONZÁLEZ PAZ, bibliogr. (1), p. 544.

le plus bas de tous les Espagnols, qui dans le Nord-est péninsulaires touchent à condition égale, 68 ps.; ceux des travailleurs éventuels, sans la sécurité de l'emploi, de 34 ps., n'est supérieur qu'aux paies d'Andalousie et Extremadura. Tout ceci justifie l'attachement au lopin.⁸³ Toujours vers le milieu du siècle, la désertion vers Santa Cruz de Tenerife et Las Palmas quoique forte ne l'est pas autant que celle dirigée à Vitoria, Madrid, Pamplona, La Corogne ou Bilbao.

Les indices du niveau de vie d'après les enquêtes de la même époque montrent⁸⁵ que dans les communes de moins de 3.000 habitants, la population dispose de moins de radios, de journaux, de motocyclettes et de bicyclettes, de machines à laver que partout ailleurs en Espagne, d'eau courante (6,6% des ménages en ont, pour une moyenne nationale de 18%); la voiture (1,4% pour 1,2%) étant la consolation en quelque sorte, qui demeure aux insulaires, maigre certes. Mieux vaut de vivre dans un espace humain étoffé, vaste avec de nombreux enfants et des parents proches.

Une société dans la défensive

A cet attachement au lopin de terre on peut trouver des justifications d'ordre économique. Ceci nous semble une erreur. En effet, la propriété terrienne assure à l'individu la base stable nécessaire. La terre c'est une paix relative. «*La paz se encuentra siempre/donde no hay otra cosa.*»⁸⁶ En ces termes, c'est encore comme une nécessité humaine que nous devons expliquer le goût canarien pour la famille nombreuse. La reproduction augmente nécessairement la

83. Les Belges en 1901 avaient été attirés par ces salaires très bas. Les choses n'ont pas changé. Les grèves de l'époque du *Frente Popular* n'ont naturellement servi qu'à démontrer que pour lutter il faut être le plus fort. Sur les salaires à la mi-siècle, cf. Xavier FLOREZ, *Estructura socio-economica*, p. 261, 273; J. ANLLÓ, p. 223 (biblio. 1).

84. D'après, par exemple, R. CAMPOS NORDMANN, p. 74 (bibliogr. 1).

85. Encore, selon, notamment, J. ANLLÓ, p. 224-5, X. FLOREZ, p. 269, 272.

86. Un poète le dit mieux que quiconque: Rafael AROZARENA, *Alto crecen los cardos*. Tenerife, 1959.

part des *isleños* africains dans la population espagnole, de 1900 à 1970. A la fin du XIXe siècle comme au XVIIIe, cette part est la plus faible de toutes les régions historiques espagnoles. En 1900 et jusqu'en 1930, seules la Navarre et les Balears y comptent moins que l'archipel; dès 1960, trois régions sont dans cette situation, en 1970, six.⁸⁷ La tendance ainsi indiquée aide à comprendre les relations d'ensemble entre les différents paramètres et leur signification.

En comparant ces régions historiques nous voyons la densité de la population des îles occidentales passer de la 12e place (avec 58,63 habitants au km²) à la 6e (104,49) et celle des îles orientales, de la 24e (38,66) à la 13e (79,08). Encore faut-il ajouter que l'île de Tenerife rassemble 70 habitantes au km² en 1900 et 126,5 en 1940 et Gran Canaria, respectivement 77 et 106.⁸⁸ C'est dire que pèse dans les considérations d'ensemble la torpeur des autres îles. Nous parlons de l'archipel et, encore une fois, il s'agit de sept îles différentes; en évoquant les deux ensembles devenus provinces entre ces deux années, n'oublions pas que Lanzarote, Graciosa et Alegranza augmentent légèrement la densité de leur peuplement, de 24 à 33 habitants au km², et Fuerteventura demeure presque *isla deshabitada* quoique la densité y augmente fortement; que Le Hierro la voit gagner plus d'un tiers, La Palma près de la moitié, La Gomera plus de 80%. Hormis Fuerteventura, les îles que la couronne avait délaissées sont en 1900 plus habitées que beaucoup de *partidos* péninsulaires.

L'accroissement biologique est en pourcentage plus important que partout ailleurs dans le pays, à Las Palmas, bien que la mortalité soit moins forte qu'à Santa Cruz de Tenerife. Ici cet accroissement n'a été inférieur qu'à celui de l'autre province canarienne, de Madrid et Barcelona. C'est que si les taux de natalité baissent pour le pays, ils demeurent élevés sur l'archipel encore vers le milieu du siècle et surtout à Las Palmas à près de 3 enfants par couple. En 1960 les Canaries sont parmi les régions où près du tiers des femmes ont eu plus de quatre enfants. Plus fine, la mesure des naissances pour 1.000 femmes mariées contribue à isoler les Canaries, en 1787, 1860, 1887, 1910, plus nombreuses que partout ailleurs.⁸⁹

87. Cf. Massimo LIVI BACCI, p. 214; Salustiano CAMPOS, 61.

88. Cf. Luis de HOYOS SAINZ, p. 45, 77 et 106, bibliogr. (1).

89. Citons ensemble, L. de HOYOS SAINZ, p. 109 et 280, A. de MIGUEL et J. SALCEDO, p. 32, Salustiano CAMPOS, p. 11.

La transition était freinée au début du siècle par cette natalité très élevée quoique la mortalité fut déjà basse, et sans que l'industrialisation accompagne, tant s'en faut. Ceci dit, la mortalité infantile élevée surtout dans les communes de plus de 20.000 habitants et davantage dans les îles occidentales, ne parvient pas aux proportions connues ailleurs.⁹⁰

Tout compte fait, l'essentiel réside dans cette ardeur reproductrice, créatrice de large familles. Le taux des moins de 15 ans et des plus de 65, dépendants des adultes actifs par définition, se maintient très fort en 1960, proche de celui, moyen, national, calculé pour 1900, alors que partout ailleurs il a diminué, y compris en Galice et au Pays Basque. Une des raisons de cette dépendance est la proportion élevée de femmes. L'archipel demeure au XIXe siècle la région espagnole où il y a moins d'hommes pour 100 femmes. Certes en 1900 les Asturies et la Galice le précèdent à ce propos, mais en 1910 seule la première manque davantage d'hommes. Aussi les femmes se marient-elles difficilement, autant que par le passé. En conséquence en 1887 et en 1900, l'archipel et les Asturies comptent le moins d'hommes célibataires et inversement beaucoup de femmes dans la même situation. Plus âgées aussi (à 50-60 ans) les femmes célibataires sont proportionnellement très nombreuses et moins uniquement qu'en Galice (en 1887 et 1900).⁹¹

Pas de mariage, cela veut dire des naissances illégitimes:⁹² elles placent l'archipel en tête du classement en 1858-60, et 1900-03, parmi les régions historiques les plus touchées. Par la suite, en Castille, en Galice, en Andalousie et en Murcia ont fait mieux qu'aux Canaries.

Somme toute, une population esseulée, européenne mais rejetée par l'Europe, se protège par ses moyens, quelle que soit leur faiblesse presque leur absurdité si nous écoutons historiens et économistes ou acceptons sans discussion les motifs déclarés par l'administration centrale. De toujours, l'émigration fonctionna comme un décompresseur prévenant d'éventuelles tensions sociales

90. Encore d'après Salustiano CAMPOS, p. 63, 65, 66 et J. NADAL, p. 182.

91. Cf. S. CAMPOS, p. 49-50, 51; A. de MIGUEL, J. SALCEDO, p. 34-5; M. LIVI BASSI, p. 215, 218, 219.

92. D'après M. LIVI BACCI, p. 227.

et politiques, autant que comme un recours aux remises de fonds pour pallier ses propres carences.

Aux XIXe siècle, les Canaries pourvoient plus que tout autre région historique à l'émigration. De Tenerife, Gran Canaria, La Palma partent des hommes et des femmes en proportion supérieure à celle de la population de chacune de ces îles dans l'ensemble insulaire. Les îles occidentales participent davantage à ce mouvement.⁹³ Mais à qui des Canariens sourit le départ? Il a été vu quels résultats lamentables donnait l'émigration de gens démunis séduits par des recruteurs sans scrupules dénoncés un peu partout. Certes, que la cochenille ne fut plus demandée, cela comme la crise sucrière dans le passé, a pu faire ce courant se grossir. Mais il faut y regarder à deux fois. Les nouveaux départs précèdent précisément le milieu du siècle et c'est ensuite que la cochenille fait un bond en avant. N'est-ce pas l'émigration qui le rend possible?

Et puis, s'il n'en était pas ainsi, le fait demeure que ces hommes, ces femmes reviennent autant que possible, comme rentreront au pays les émigrants des années 60 du XXe siècle, ainsi qu'étaient rentrés ceux du XVIIIe. La question qui se pose à eux demeure la même: pourquoi faire? Dans le pass on avait attribué à l'émigration la pénurie de bras à l'origine des chertés, mais les bas salaires caractérisent toujours cette économie tellement variée, et expliquent les choix de cette société, apparemment de plus en plus difficiles.

Il demeure que «isla estéril, secana/ en ti y oculo vivo/ salvando primaveras, semilla sólo siendo». C'est cela le pays; ainsi se forme una société quelles que soient les problèmes de l'économie.

Au centre des tensions, les femmes

Les hommes et les femmes façonnent l'économie même s'ils la subissent ultérieurement car le pouvoir, l'Etat, le gouvernement ne représentent pas ni ne servent également l'ensemble des popula-

93. Cf. J. NADAL, p. 162, et chiffres de P. de OLIVE, p. 1.264.

tions.⁹⁴ C'est parmi les laissés pour compte que surgissent les créateurs, et nous n'entendons pas par là ceux qui communiquent uniquement des choses vues ou entendues ailleurs. Le poids des routines payantes suscite réactions et ruptures même si modestes, concernant des groupes isolés sans pouvoir, des individus aussi menacés d'écrasement. La société, quels que soient les liens qui l'enchaînent au pouvoir souffre donc d'autres pesanteurs dues en partie à la résistance des hommes et des femmes à leur propre dégradation. Pour l'essentiel, il s'agit de ne pas se laisser isoler totalement. Celui-ci nous semble, insistons, le trait principal et persistant contre vents et marées, dans la formation de la société canarienne, à travers ses diversités. Nous en excluons, cela va de soi, les grands propriétaires terriens régulièrement absents, et il arrive que des individus la quittent.

Mais quoi que nous évitions de parler de catégories, de classes dont les intérêts présenteraient une cohérence quelconque, des convergences, à chaque tentative de simplifier, de schématiser, des ensembles surgissent qui posent des problèmes propres. Aussitôt des pressions variables selon d'autres perspectives, classistes parfois, économiques et au delà, cassent ces ensembles et font que les différentes parties s'opposent vigoureusement.

Que l'on songe à la situation des femmes dans cette société dont on vante facilement la tolérance et la «douceur naturelle». Il s'agit d'après ce que nous avons déjà vu, de plus de la motité de la population. Mais gardons-nous de chercher à tout prix des particularités canariennes. Les exemples ne manquent pas certes de forts caractères ce qui n'est pas exclusif de l'archipel. Par ailleurs nous avons défendu l'hypothèse d'une égalité des sexes, d'une liberté, une personnalité des femmes plus affirmées dans le Sud-ouest européen que dans d'autres pays continentaux. L'influence musulmane n'y serait pas étrangère.⁹⁵

94. Nous n'avons pas été jusqu'à évaluer la place, en général très différente, des deux provinces dans les dépenses de l'Etat, cf. *Información estadística del Ministerio de la Hacienda*, 1957 (1945-1956). Comparée aux rentrées elle donne une sorte de synthèse d'une situation sociale très complexe.

95. En, par exemple, «Le Moyen âge et les modernes», cit., ainsi que «A propos de modernité et des femmes dans le Sud-ouest européens», *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines*, 1983, n.º 45, p. 191-201, «A situação feminina em Portugal na segunda metade do século XVIII», *Revista de História das Ideias* (Coimbra), 1982, p. 143-166, «La mujer en España en el siglo XVI», cité.

Si égalité il y a, elle ne facilite pas nécessairement les relations entre les êtres. Ce n'est pas qu'à propos des hispaniques qu'il s'est trouvé des auteurs pour prétendre que les hommes partent, aux croisades, aux découvertes, excédés par la vie que leur font leurs compagnes. Les Canaries ne se distinguent pas en cela tellement de la Péninsule Ibérique. Peut-être en revanche les ensembles hispaniques se séparent des mondes portugais et d'autres, en ce qui concerne le culte marial, tardif ailleurs, présent dans la poésie espagnole depuis le XIII^e siècle grâce à Gonzalo de Berceo.⁹⁶ Peut-on parler ici d'influence orientale? Cela aiderait encore à comprendre que cette avance ne semble pas persister.

Quoi Qu'il en soit, l'invention de l'image de la *Candelaria* trouve le terrain propice où à l'ardeur des néophytes se mélangera beaucoup de décennies passées, le plaidoyer *pro domo sua* des intellectuels castillans. Mais rien nous dit que le culte marial ait fait des progrès considérables.⁹⁷ Les donations favoriseraient plutôt le Christ que sa Mère. Les embarcations dont le nom religieux est suivi d'une appellation laïque ne témoignent pas d'une grande popularité de Notre Dame. Le prénom Maria ne prédomine pas autant que dans d'autres pays, ou pas avant le XIX^e siècle. C'est comme si la misogynie n'était pas encore suffisamment entrée dans les moeurs pour vouloir sans ambage culpabiliser la gent féminine par un seul exemple inimitable et loin d'être suivi. A propos de l'ensemble espagnol il est admis qu'au XVIII^e siècle comme au XVII^e, «le culte marial est incontestablement d'origine cléricale», mais rencontre «au demeurant, dans le peuple esagnol, un milieu particulièrement réceptif. En fait le culte marial dans l'Espagne du XVIII^e siècle résulte de la rencontre entre la volonté des élites et les aspirations populaires».⁹⁸ Avouons que cela nous semble vite dit.

Aux Canaries de toute manière, une société mélangée, dans un

96. Cf. E. Michael GERLI, «La Tipología bíblica y la introducción a los Milagros de Nuestra Señora—», *Bulletin of Hispanic Studies*, 1985, vol. LXII, n.º 1, p. 7-14.

97. A propos par exemple, de la chapelle de *Ntra. Señora de Buenviaje* en Icod el Alto, rien nous dit qu'elle précède le XVII^e siècle, peut-être même pas le XVIII^e. Cf. Gerardo FUENTES PÉREZ, bibliogr. (3).

98. Joël SAUGUIEUX, «Ilustración católica y religiosidad popular: el culto mariano en la España del siglo XVIII», *La época de Fernando VI...*, Universidad de Oviedo. Textos y estudios del siglo XVIII, 1981, n.º 9, p. 275-296.

pays fortuné et une économie pauvre, adopte le catholicisme à la vie d'une population à qui les *mayorazgos* laissent les terrains les moins bons, la mer ne permet que de survivre, et le paysage urbain montre cet «*enjambre de clérigos... y no menos de frailes*». Sachant avec leurs frères et cousins plus avantagés comment les choses se passent, et par leurs lectures étrangères comment elles pourront devenir, ils vivent et laissent vivre. Encore une fois il n'y a rien de particulier aux Canaries. De même, n'est pas spécial ce dénuement de beaucoup qui le empêche de constituer famille.

La forte proportion de femmes dans la population rend leur mariage difficile. Puisqu'il en est ainsi, l'homme a tout loisir de choisir.⁹⁹ Les unions d'une fille jeune et d'un compagnon de son père, fréquentes, n'ont rien de choquant peut-être, mais elles le sont et par leur fréquence et leurs conséquences. La grand nombre de veuves et d'orphelines pèse sur des sociétés où le genre féminin prend décidément trop de place. Et il n'y a pas que cela. Le mariage est imposé à la demoiselle par l'intérêt du patrimoine, parfois d'une charge administrative ou militaire. Ce n'est pas rien et mariée, la belle se venge en établissant chez elle un régime de matriarcat dur et sans joie. Le chef de famille se soumet ou s'en va, mais les petits demeurent *niños tímidos*, capables de tout.¹⁰⁰

Celles que l'on ne choisit pas peuvent s'embarquer, éventuellement pour se prostituer à la Habana. C'est que désormais l'émigrant part plutôt seul et aussi que le monde bourgeois fait cet usage des femmes depuis sa formation au XVe siècle. Les autres travailler. Certaines qui en ont les moyens, s'occupent des écoles sombres et des *niños tímidos* des terribles élues. Mais un grand nombre de femmes s'emploient dans les métiers les plus durs et mal payés, deviennent manouvres. Les trois quarts des *servientes* qui vivent à Las Palmas en 1860 sont du sexe féminin.

Un monde où personne n'est heureux? On peut dire le contraire. Rappelons-nous. Dès la première moitié du siècle on avait apporté du Mexique la cochenille. Tout le monde y gagna. Avides, les

99. Des hommes, les femmes diront: «*feos y hermosos, y tal...*»: José RIVERO VIVAS, *El dios escandinavo. Le dieu scandinave*. Avignon, 1984, p. 122.

100. Cf. J. BEYRIE, bibliographie (4), à propos de Pérez Galdós et ses ascendants.

propriétaires rachetèrent leurs baux. C'est avec un pécule que de nouveaux émigrants purent partir pratiquement sûrs de réussir. De petits propriétaires élargirent leur bien. La pêche aidait à rétribuer les capitaux. Et puis, surtout, la culture de moins en moins séparait à rétribuer les capitaux. Et puis, surtout, la culture de moins en moins séparait des autres les parents entrés en religion. Les études commençaient à bouleverser les sociétés.

Aux Canaries eut lieu une sorte de course de poursuite entre les jeunes de la petite bourgeoisie en formation qui veulent à qui mieux, mieux faire comme à l'étranger, dispenser l'instruction, aider les travailleurs s'ils sont méritants, urbaniser le quotidien, éclairer les rues et illuminer les esprits. Vaste programme, généreuses ambitions se terminent par le caciquisme. La presse devint une nécessité pour les *happy few*. Les gens sérieux s'occupent de faire accéder l'archipel au libre cambisme qui a ici l'accent que d'autres pays ne peuvent lui connaître.

Que cela dura peu l'enthousiasme de la jeunesse petit bourgeoise! Qu'il était difficile à moduler! Pourtant la Révolution qui les combla demeura «sage», les généraux savaient parler aux *turbas*. Aux Canaries, dès le début du siècle des paysans aussi peu dignes de la liberté qu'elles, s'étaient mutinés, des *pasquines* avaient circulé et montré la queue du chat; abusés, ils étaient descendus attaquer en ville l'impiété constitutionnaliste et libérale, comme à Madrid et à Barcelona on demandait des têtes... dans l'ordre. Comment améliorer cette foule aux quatre cinquièmes analphabète, menaçante aux portes de «la propriété»? Aussi rustres et sauvages, carlistes et socialistes mettent en danger le fragilet heureux équilibre hérité. Encore peut-on compter en plus des gentils généraux sur les capitalistes cubains qui payent à Madrid la presse bienpensante horripilée par le *bandolerismo armado*. Cuba demeurait au coeur du système, et comment! La violence est une triste nécessité.

A mesure qu'elle gagne du terrain, les rapports entre hommes et femmes prennent les accents misogynes prédominants en Europe à l'époque, et depuis longtemps mieux installées qu'en Péninsule Ibérique. La famille devenait le foyer de tensions entre les êtres et on dira abusivement que celle-là est la tradition hispanique. En effet, les traditions se perdent. Autrefois, des amours passagères ou mal assorties donnaient l'occasion à des abandons d'enfants dont la représentation indicielle augmentait plus que celle des naissances. La seconde moitié du XIXe siècle voit leur proportion diminuer de

près de trois quarts. Et ce refus d'une misérable liberté féminine s'accroît au XXe.

Triomphe insulaire de la vie de relation

Le XIXe siècle prend une place excessive dans notre histoire. D'une part, parce que lui sont attribuées des racines qui au contraire furent alors arrachées. La tradition qui nous vient du XIXe siècle contredit le passé. Des aspects considérés «modernes» et propres aux populations qui vécurent la transition, caractérisaient des sociétés méridionales et disparurent au XIXe siècle, remplacés par d'autres vus parfois comme archaïques.¹⁰¹ Par ailleurs, les esprits inquiets de l'époque des «bourgeois conquérants» réussirent à mobiliser à leur profit l'intérêt national, en renforçant la logique des sociétés de classes. Dans leur dénonciation, ils virent peut-être justement la plus grave menace faite à l'encontre de leurs intérêts propres. Aux femmes de procréer, de s'occuper des soi-disant tâches féminines, aux travailleurs de produire, aux penseurs de veiller sur la bonne administration de l'héritage, de la vulgariser.

Sans doute ce qui davantage nous éclaire sur les sociétés est l'éducation. Il a généralement été plutôt question d'instruction dès qu'il s'est agi de l'élargir dans des proportions croissantes, tout en réservant la formation supérieure. Les recherches récentes ne manquent pas qui insistent en particulier sur le rôle reproducteur de l'idéologie, des superstructures sociales en somme, et formateur de serviteurs et défenseurs de l'État. Graduellement et avec des moments de halte que l'on rappelle, par exemple en 1808, les privilèges, l'ancienne tolérance à l'égard des particularismes disparaît. Le régionalisme devient folk-lore, manifestation spéciale d'indiosyncrasie bizarre, avec ses costumes (importés), ses danses (toutes imitées de modèles seigneuriaux), ses jolis meubles (copés des anglais) et jusqu'à des formes de culte religieux et de relations entre les êtres commandées de l'extérieur.

101. Les travaux cités, d'Antoine et Jean-Baptiste MARCHINI sur la Corse montrent comment à la famille nucléaire du XVIIIe siècle suit une extension, parfois complexe mais selon des schémas nouveaux, il est vrai.

Confrontés aux discussions rendues complexes à Madrid par l'insertion dans l'outil idéologique de perspectives contradictoires, les enfants même du pays sacrifient à ce creuset mélangeur. Les Canariens voient l'Espagne avec leur sensibilité *isleña* dont ils ne se soucient guère. C'est bien le cas de Benito Pérez Galdós, illustre parmi les plus connus. Toujours demeure s'il ne s'élargit pas, l'immense vide entre ceux qui écrivent ce qu'ils pensent et les autres qui rarement achètent un livre ou un journal. La sollicitude même à alphabétiser finit par sembler suspecte et de tal mouvement révolutionnaire récent dans le monde hispanique a été dit (écrit) que ses défauts proviennent de la présence à sa tête de beaucoup de membres de peu de familles, tous ou presque, des écrivains voulant créer une société d'écrivassiers.

Aux Canaries, l'écriture et l'historique en particulier, n'ont jamais manqué de susciter des vocations. La communauté les favorisait, en rétribuant par exemple José de Viera y Clavijo dont la carrière madrilène de traducteur a des aspects journalistiques. Au XIXe siècle la presse précéda les autres formes d'intervention des jeunes petit bourgeois dans la vie sociale insulaire et les supplanta. Les aimables *tertulias* de garçons et filles du même âge sont évincées, les problèmes sérieux du jour se débattent à Madrid entre autres, parmi les membres masculins de la *tertulia de los Canarios*.

Mais, dans l'archipel, que faire? Il suffit de regarder à la bibliographie d'histoire canarienne, aux volumes des actes des cinq colloques pour avoir une réponse: on fait de l'histoire et très bonne. Mais, si vos recherches nous apprennent bien plus que je ne vous dis sur la société canarienne, comment vit celle-ci? Modérons notre intérêt et limitons-nous à demander comment s'affirme cette société, quelles perspectives nouvelles ouvre-t-elle à son avenir si riche en aventures, Francisco Morales Padrón a écrit cycles: du sucre, du vin et de l'eau de vie, de la cochenille, pour quels enrichissements de l'esprit national et insulaire, quelles formulations des relations entre individus et avec les autres régions espagnoles ou européennes, à l'heure où le pays entre au Marché Commun.

Qu'il nous suffise même de voir quelles orientations se dessinent à mi-siècle. Beaucoup de choses ont changé après les espoirs et les déceptions d'un siècle plutôt, trop peut-être. Les jeunes de Tenerife n'y ont pas gagné, car dans aucune autre province espagnole le taux de scolarisation n'est aussi bas. Pour sa part Las Palmas fait unique-

ment mieux que Séville, Cádiz, Jaén, Málaga. Certes la forte natalité peut expliquer cette situation qui n'a cependant rien à voir avec l'urbanisation sans industries, mais avec la faiblesse des équipements. En effet dans les deux provinces canariennes proportionnellement plus d'élèves doivent être transportés pour aller à l'école que partout ailleurs en Espagne (avec les seules exceptions de Alava et Gerona). La présence de l'enseignement privé favorise Las Palmas, mais le nombre d'inscrits au baccalauréat n'accompagne pas ici non plus les moyennes nationales. Ceci signifie-t-il aujourd'hui comme hier, que l'on travaille très jeune? La croissante proportion de filles qui fréquentent l'école primaire n'accrédite pas cette interprétation ou bien elle indique que la concurrence pour trouver un premier emploi se durcit.¹⁰²

Après le milieu du siècle, l'accès à l'université lui aussi croit mais le pourcentage d'étudiants pour 1.000 habitants est le plus faible à La Laguna de tous les centres universitaires espagnols. Celui des actifs diplômés de l'enseignement secondaire ou supérieur, après avoir frôlé la moyenne nationale, l'a vue s'éloigner, de 1950 à 1960. C'est que, entre autres, la bureaucratie n'offre pas sur l'archipel autant de postes qu'ailleurs; le personnel qualifié, comme les ingénieurs; demeure rare. Que faire? Les jeunes s'adressaient de préférence et progressivement vers l'enseignement préparant aux services plutôt qu'à l'industrie ou à l'agriculture, quoi que des changements aient été enregistrés en faveur de cette dernière. Dans l'ensemble les enseignements courts avaient aux Canaries un succès d'estime qui ne vérifiait pas dans l'ensemble des provinces.¹⁰³ Cela s'explique. Les revenus, per capita que procurait l'hôtellerie approchaient rapidement ceux tirés des cultures de fruits et légumes. A Las Palmas surtout, le tourisme était aidé.¹⁰⁴

Encore une fois les habitants des îles sont confrontés à des activités de relation. Nous retrouvons l'importance qu'a l'espace humain et de quelle richesse est porteuse la vocation insulaire à étoffer cet espace. Réussissant avec les peuples étrangers grâce certaine-

102. Cf. encore A. de MIGUEL, J. SALCEDO, p. 291, 296-7, 300-01, 302-02, 304.

103. Id., *ibid.*, p. 308, 310, 317, 321, 325.

104. D'après par exemple, *El turismo en 1965*. Ministerio de Información y Turismo,... Madrid, enero de 1966.

ment aux premiers mélanges oh combien forcés en partie, l'habitant des îles Fortunées (mais cet habitant existe-t-il?) s'est imposé la règle de la famille nombreuse. Pour le reste, les relations entre les îles, les groupes humains, les individus, ce n'est pas aussi simple, les quartiers mêmes des villes produisent des types particuliers. Et puis, les intérêts matériels ou politiques divisaient à outrance. Tant qu'il en a existé, la maçonnerie a pu prévoir que «*El porvenir está preñado de nubes y en la atmósfera nacional se siente la pesadez precursora de las grandes tormentas sociales.*» Elle n'a pas su faire l'union des maçons.

Insister sur ces questions c'est aider à effacer le mal qui a été fait par le passé. Rappeler, ressortir du tréfonds de l'individu et de la communauté ces réalités, c'est montrer ce qu'a signifié effectivement la famille. Ceci n'a rien de commun ni avec les modèles tridentins moins suivis en Péninsule Ibérique que l'on ne le dit habituellement, ni avec les fabriques de *Doñas Perfectas*, *niños tímidos* et névroses du XIXe siècle. De nouvelles conditions d'insertion dans le pays et la société espagnole, valent aux sociétés des sept îles Fortunées de revenir à l'approche de l'Europe et des Amériques qui fut la leur jusqu'au XIXe siècle exactement. Leurs habitants qui ne sont pas plus *Canarios* qu'ils n'ont été Guanches donnent par la formation d'une société complexe et pourtant homogène l'exemple que l'Europe notamment gagnera à imiter (tout autant que l'Amérique centrale aussi, au moins). L'individu sujet principal de l'Histoire y a son entière et parfaite place, en relation avec chacun des autres individus; l'habitant de chacune des îles avec ceux des autres.

Une société qui a toujours puisé sa force dans l'individualisme s'est formée dans le respect de la culture des relations nombreuses, vastes, variées et riches entre les êtres. Maintenir ce choix, c'est comme revenir au pays.

Et là, «*La voz, la sombra, el alma,
el viento me las salve
en manos de los hombres.*»

105. Rappelons par exemple, Stephen C. ROPP, «En espera de un Cavour: la crisis actual y la unificación de Centroamérica», *Revista Occidental*, 1984, n.º 3, p. 355-368.

BIBLIOGRAPHIE

Deux mots nous semblent nécessaires. Les Îles Canaries ne sont pas absentes des bibliothèques mais leur production actuelle n'y occupe guère la place qu'elle mérite. En réunissant ces titres nous nous adressons aux chercheurs non-insulaires, sans prétendre nous présenter comme l'ambassadeur des Canariens, loin de là. Les moyens nous manquent.

Parce qu'une bibliographie est un élément important de notre travail d'historiens, nous tenons à faire deux remarques. L'insistance avec laquelle nous rappelons des ouvrages «vieillis» fait partie de ma conviction profonde. L'historien doit essentiellement tenir compte de ce qui a été fait, vécu et recherché, écrit. C'est la manière de ne pas accepter la mode et de croire plutôt à des ruptures nécessaires et conscientes avec les perspectives qui, elles, véritablement datent. En vérité, ces ouvrages « vieillis » continuent à porter une bonne part de nos recherches, mais insidieusement, si nous ne rendons pas flagrant leur engagement. Par exemple les études d'histoire naturelle elles mêmes, sur les volcans par exemple, comme tout ce que nous devons aux voyageurs font la partie belle à des commentaires caractéristiques. Il n'y a rien donc d'une marotte érudite. Tout en citant beaucoup, nous ne citons pas tout.

Quant aux travaux récents, comment les connaître tous ou croire dominer l'ensemble des tendances même les plus évidentes? Les absences ne se doivent donc pas à un choix. Les références faites, si, elles témoignent de la satisfaction, de la fierté avec lesquelles nous avons eu connaissance de travaux poursuivis sur les Îles Fortunées mais ne sauraient cacher le regret de n'en pas citer davantage.

Ainsi qu'il a été dit, nous divisons cette bibliographie en quatre parties. La première rassemble d'abord des ouvrages dont le sujet ne concerne pas explicitement l'archipel, ou qui uniquement lui font réfère-

rence d'un point de vue comparatif. Les travaux généraux sur les Canaries, groupés à part et pour la plupart assez récents, traitent tout au moins de vastes périodes. Les trois autres ensembles correspondent aux trois chapitres de ce travail. Naturellement, tout groupement de ce type est forcé et comporte des inexactitudes. Des ouvrages réunis dans un ensemble sont parfois évoqués dans un autre chapitre. Ce n'est qu'en élargissant considérablement ce rapport que des notes éviteraient cet écueil. Leur nombre nous a fait reculer.

Travaux généraux, à titre comparatif

- ALCÁNTARA GARCÍA (P. de). «La intervención del Estado en la instrucción popular», *Boletín-Revista de la Universidad de Madrid*, 1869, a. 2, n.º 3.
- ÁLVAREZ NAZARIO (Manuel). *El elemento afronegroide en el español de Puerto Rico*. San Juan de Puerto Rico, 1961.
- ÁLVAREZ PANTOJA (María José). «Una fuente para la historia agraria entre el Antiguo y el Nuevo Régimen: los documentos de bienes post mortem», *Archivo Hispalense*, 1981, n.º 193-194, p. 467-486.
- ANLÓ (Juan). *Estructura y problemas del campo español*. Madrid, 1966, 254 p.
- APOLLONI (Achilles). *De Assumptione Mariae Virginis oratio*, etc. Roma, 1842, VI-16 p.
- ARANGO (J.). «La teoría de la transición demográfica y la experiencia española», *Revista española de investigaciones sociológicas*, 1981, n.º 10, p. 167-198.
- ARANGUREN (J. L.). *Moral y sociedad. La moral española en el siglo XIX*. Madrid, 1966.
- ARBELO CURBELO (A.). *La mortalidad de la infancia en España (1901-1950)*. Madrid, 1962, 608 p.
- ARTOLA (M.). *La burguesía revolucionaria (1808-1869)*. Madrid, 1973.
- ASENJO (A.). *La prensa madrileña a través de los siglos. Apuntes para su historia desde el año 1661 al de 1925*. Madrid, 1933.
- BALLBE (Manuel). *Orden público y militarismo en la España Constitucional (1812-1983)*. Madrid, 1984.
- BASSOLS COMA (Martín). *Génesis y evolución del derecho urbanístico español (1812-1956)*. Madrid, 1973, 638 p.
- BENÍTEZ PADILLA (S.). «La sociedad española en la segunda mitad del siglo XIX», *El Museo canario*, 1963, n.º 85-88, p. 63-77.
- BOURDELAIS (Patrice), RAULOT (Jean-Yves). «La marche du choléra en France, 1832 et 1854», *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 1978, p. 125-142.

- BOYD-BOWMAN (Peter). *Índice geobiográfico de cuarenta mil pobladores españoles de América en el siglo XVI, I. 1493-1519*. Bogotá, 1964, LXVIII-276 p., tab., carte.
- «La procedencia de los españoles de América, 1540-1559», *Historia mexicana*, 1967, vol. 17, n.º 1, p. 37-71.
- «Patterns of Spanish emigration to the Indies, 1579-1600», *Americas*, 1976, vol. 33, n.º 1, p. 78-95.
- *Índice geobiográfico de más de 56 mil pobladores de la América Hispánica, I. 1493-1519*. México, 1985, 275 p.
- CACHO VIU (V.). *La Institución Libre de Enseñanza. I. Orígenes y etapa universitaria (1860-1881)*. Madrid, 1962.
- CAMPO (Salustiano del). *La población de España*. Gap, 1975, 122 p.
- et NAVARRO (Manuel). «La transición demográfica y el desarrollo regional en España», *Revista internacional de Sociología*, 1972, n.º 3-4, p. 7-32.
- CAMPOS NORDMANN (Ramiro). *Estructura agraria de España. Estudio sobre los elementos y relaciones que la caracterizan*. Madrid, 1967, 1968², 310 p.
- CARDONA (G.). *Historia del Ejército. El peso de un grupo social diferente*. Barcelona, 1983, 148 p.
- CASTRO CALVO (José María). *La Virgen y la Poesía*. Barcelona, 1954.
- DA SILVA (José Gentil). «L'autoconsommation au Portugal (XIVe-XXe siècles)», *Annales. E.S.C.*, 1969, n.º 2, p. 250-288.
- DÍAZ ÁLVAREZ (Amelia). *Economía y fiscalidad de los municipios en España*. Madrid, 1985, 236 p.
- DICKINSON (James), RUSSELL (Robert), éd. *Family, Economy and the State*. New York, 1985, 288 p.
- DÍEZ NICOLÁS (J.). «Status socioeconómico, religión y tamaño ideal de la familia urbana», *Revista española de la Opinión pública*, 1965, 2.
- «La transición demográfica en España», *Revista de estudios sociales*, 1971, 1, p. 89-158.
- DION (Roger). *Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIXe siècle*. Paris, 1959, II-768 p.
- EIRAS ROEL (Antonio). *El partido democrático español (1849-1868)*. Madrid, 1961.
- EIDEL (Glen H.) «Approaches to Social Change and the Family», John Demos, S. Spencer Boocok, éd. *Turning Points. Historical and Sociological Essays on the Family*. Chicago London, 1978, p. 1-35.
- ÉPOCA (La de Fernando VI). Ponencias leídas en el coloquio conmemorativo de los 25 años de la fundación de la Cátedra Feijoo. Universidad de Oviedo. Textos y estudios del siglo XVIII, 1981, n.º 9, 418 p.

- FERREIRO LARAPTZA (José Juan). *La Hacienda de las comunidades autónomas en los dieciséis estatutos de autonomía*. Barcelona, 1985, 354 p.
- FESTY (P.). *La Fécondité des pays occidentaux de 1870 à 1970*. Paris, 1979, 398 p.
- FLINN (Michael W.). *The European demographic System, 1500-1820*. Brighton, 1981, XI-175.
- FLORES (Xavier). *Estructura socioeconómica de la agricultura española*. Barcelona, 1969.
- FONER (Anne). «Age stratification and the Changing Family». J. Demos, S. Spenser Boococ, éd. *Turning Points. Historical and Sociological Essays on Family*. Chicago, 1978.
- GARCÍA FERNÁNDEZ (Jesús). *La emigración exterior de España*. Barcelona, 1965, 302 p.
- GERLI (E. Michael). «La tipología bíblica y la introducción a los Milagros de Nuestra Señora», *Bulletin of Hispanic Studies*, 1985, vol. LXII, n.º 1, p. 7-14.
- GÓMEZ APARICIO (P.). *Historia del periodismo español. Desde la «Gaceta de Madrid» (1661) hasta el destronamiento de Isabel II*. Madrid, 1967. *Desde la Revolución de Septiembre al desastre colonial*. Madrid, 1971.
- GONZÁLEZ (N.). «Análisis, concepción y alcance de la revolución de 1868», *Razón y Fe*, 1968, n.º 850-851, p. 333-356 et 443-462.
- GONZÁLEZ PAZ (José). «Los regadíos en España», *De Economía. Revista de temas económicos*, 1962, a. XV, n.º 74, p. 355-415 et n.º 75, p. 537-601.
- GONZÁLEZ-ROTHVOSS (Mariano). «Influencia de la emigración en el crecimiento de la población española en los últimos cien años (1850-1950)», *Revista internacional de Sociología*, 1953, 41, p. 61-84.
- «La emigración española a Iberoamérica», *Estudios demográficos*, III. Madrid, 1954, p. 315-407.
- GOODY (Jack). *The Development of the Family and Marriage in Europe*. Cambridge, 1983.
- GOUDE (W. J.). «The Theory and Measurement of Family Change», E. H. Sheldom, W. E. Moore, éd. *Indicators of Social Change*. New York, 1968.
- HAJNAL (John). «European Marriage in Perspective», D. V. Glass, Evergley, éd., *Population in History*. London, 1974, p. 101-143.
- «Two Industrial Household Formation Systems», R. Wall, J. Robin, P. Laslett, éd., *Family Forms in Historic Europe*. Cambridge, 1983.
- HAREVEN (Tamara) éd. *Transition. The Family and Life Course in Historical Perspective*. New York, 1978.

- HENNESSY (C. A. M.). *La República federal en España. Pi y Margall y el movimiento republicano federal (1868-74)*. Madrid, 1966.
- HOYOS SÁINZ (Luis de). *La densidad de población y el acrecentamiento en España. Hechos, causas, aplicaciones e interpretaciones*. Madrid, 1952, 306 p.
- JIMÉNEZ BERMEJO (María). *Sociología del trabajo de la mujer*. Madrid, 1971.
- JOVER (José María). «1868, balance de una revolución», *Cuadernos para el Diálogo*, 1968, n.º 59-60, p. 15-20.
- KANY (Ch. E.) *American Spanish Euphemisms*. Barkley-Los Angeles, 1960.
- LEASURE (J. William), «Factore Involved in the Decline of Fertility in Spain, 1900-1950», *Population Studies*, 1963, XVI, n.º 3.
- LIDA (C. E.), ZAVALA (I. M.), éd. *La revolución de 1868*, New York, 1970.
- LINZ (Juan J.), MIGUEL (Amando de). «Within-Nation Differences and Comparisons: The Eight Spains», R. L. Merrit, S. Rokkan, éd. *Comparing Nations*. New Haven, 1966, p. 267-319.
- LIVI-BACCI (Massimo). «Fertility and Nuptiality Changes in Spain from the Late 19th to the Early 20th Century», *Populations Studies*, 1968, vol. XXII, n.º 1, p. 83-102 et n.º 2, p. 211-234. Trad. en espagnol: D. V. Glass, R. Revelle, éd. *Población y cambio social. Estudios de Demografía Histórica*. Madrid, 1978.
- LLORENS DEL CASTILLO (Vicente). «La Emigración liberal de 1823», *Filosofía y Letras* (México), 1949, p. 73-114.
 ——— *Liberales y románticos*. México, 1954.
- LÓPEZ PIÑERO (J. M.) et al. *Medicina y sociedad en la España del siglo XIX*. Madrid, 1964.
- MACKLIN (Eleanor D.) et RUBIN (Roger H.), éd., *Contemporary Families and Alternative Lifestyles*. London, 1983.
- MAESTRE SÁNCHEZ (Amador). *El cólera en Santander (la epidemia del año 1834)*. Santander, 1985, 300 p.
- MARAVALL (J. M.). «Aspectos del empleo femenino en España», *Revista española de la Opinión pública*, 1970, 19, p. 105-123.
- MIGUEL RODRÍGUEZ (A. de). *Sexo, mujer y natalidad en España*. Madrid, 1974.
 ——— *La pirámide social española*. Madrid, 1977, 293 p.
 ——— et SALCEDO (Juan) et al. *Dinámica del desarrollo industrial de las regiones españolas*. Madrid, 1972, 337 p.
- MIR DE LA CRUZ (Rafael). «La mujer española en la población activa», *Revista Sindical de Estadística*, 1970, p. 70-80.
- MOLINER (María). *Diccionario de uso del español*. Madrid, 1973, 2 tomos.

- NADAL (J.). *La Población española. Siglos XVI a XX*. Barcelona, 1966. Réed.: 1976⁴.
- *El fracaso de la revolución industrial en España, 1814-1913*. Barcelona, 1975.
- OLSON (David H.) et al. *Families: What Makes them Work*. London, 1983.
- OSSORIO Y BERNARD (M.). *Ensayo de un catálogo de periodistas españoles del siglo XIX*. Madrid, 1903.
- PEREDO (Juan Antonio). «Notas sobre política social familiar», *Documentación social*, 1971, n.º 4.
- PÉREZ BOTIJA (Margarita). *El trabajo femenino en España*. Madrid, 1961.
- PERFILES económicos de las regiones españolas. Ed. José Luis Sampedro. Madrid, 1964, 88 p.
- PELLING (Margaret). *Cholera, Fever and English Medicine, 1825-1865*. London, 1978, 352 p.
- REDEL (Enrique). *La Virgen de Linares, conquistadora de Córdoba. Memorias históricas acerca de esta antigua imagen y de su santuario, culto y Hermandad (1236-1907)*. Córdoba, 1986, 212 p. Réimpression.
- ROIG (Jaume). *Libre de consells, fet per... los quals son molt profitosos y saludables axi-per el regiment y orde de bien vibre, com pera augmentar la devocio a la puritat y concepcio de la Sacratissima verge Maria*. Valencia, 1531, 140 ff. *Libre de les dones...* Valencia, 1561. Barcelona, 1735. Etc.
- ROS JIMENO (B.) *La familia en el panorama demográfico español*. Madrid, 1959.
- ROTBURG (Robert T.), RABB (Theodore K.). *Marriage and Fertility. Studies in Interdisciplinary History*. Princeton, 1980, X-373 p.
- RUMEU DE ARMAS (Antonio). *Historia de la Previsión Social en España: Cofradías, Gremios, Hermandades, Montepíos*. Madrid, 1945.
- SÁIZ (C.). *La revolución del 68 y la cultura femenina. Apuntes del natural*. Madrid, 1929.
- SAUGNIEUX (Joël). *Les jansénistes et le renouveau de la prédication dans l'Espagne de la seconde moitié du XVIIIe siècle*. Lyon, 1976, 447 p.
- «Ilustración católica y religiosidad popular: el culto mariano en la España del siglo XVIII». *La época de Fernando VI...* 1980, p. 275-296.
- *Cultures populaires et cultures savantes en Espagne du moyen âge aux Lumières*. Paris, 1982, 182 p.

- SILVA MUÑOZ (Federico). *Evaluación fiscal de la riqueza rústica en los principales países. Estudio crítico comparado*. Madrid, 1958, 272 p.
- SOLÉ TURÁ (Jordi). *Nacionalidades y nacionalismos en España. Autonomías, federalismo, autodeterminación*. Madrid, 1985, 233 p.
- ROMERO DE SOLÍS (P.). *La población española en los siglos XVIII y XIX*. Madrid, 1973, 288 p.
- TERRÓN (E.). *Sociedad e ideología en los orígenes de la España contemporánea*. Barcelona, 196 .
- TILLY (Charles), éd. *Historical Studies in Changing Fertility*. Princeton, 1978, IX-390 p.
- VERNEAU (P.). «Le langage sans paroles», *L'Anthropologie*, 1925, p. 161-168.
- WALLERSTEIN (Immanuel). «Household Structures and Labor-Force Formation in the Capitalist World-Economy», J. Smith, I. Wallerstein, H. D. Evans, éd. *Households and the World Economy*, London, 1984.
- WONG (D.). «The Limits of Using the Household as a Unit of Analysis», J. Smith, I. Wallerstein, H. D. Evans, éd. *Households and the World Economy*. London, 1984.

Travaux généraux sur les Canaries

- ACOSTA GUERRERO (Elena), LOBO CABRERA (Manuel). «El comercio canario-americano. Estado de la cuestión», *V Coloquio de Historia canario-americana, Las Palmas, 1982*.
- ALÓNSO LUENGO (Francisco). *Las Islas Canarias*. Madrid, 1947.
- ALEMÁN (J. A.). *Canarias hoy. Apuntes a un proceso histórico*. Madrid, 1977.
- ÁLVAREZ (Marcelo). *Estructura social de Canarias, I. Desarticulación y dependencia, claves de la formación social canaria. II. La reproducción del subdesarrollo*. Las Palmas, 1980, 2 vol, 429 et 450 p.
- ÁLVAREZ MARTÍNEZ (María del Rosario). «El organo en Tenerife: aportaciones para su catalogación». *V Coloquio de Historia canario-americana, Las Palmas, 1982*.
- BERGASA (Óscar), GONZÁLEZ VIEITEZ (Antonio). *Desarrollo y subdesarrollo de la economía canaria*. Madrid, 1969, 166 p.
- BONNET Y REVERÓN (Buenaventura). *América, espacio vital de nuestro archipiélago*. La Laguna, 1943.
- BORGES (Analola). «Ilustres isleños en el Imperio español de Ultramar», *El Museo Canario*, 1965, n.º 85-88, p. 80-97, et Las Palmas, 1969.

- «Notas para un estudio sobre la proyección de Canarias en la conquista de América» *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1974, n.º 20.
- BORGES MORÁN (Pedro). «Aportación canaria a la evangelización americana», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 267-296.
- BOSCH MILLARES (Juan). *El Hospital de San Martín. Estudio histórico desde su fundación hasta nuestros días*. Las Palmas, 1940, 2 vol.
- *Historia de la medicina en Gran Canaria*. Las Palmas, 1967, 2 vol.
- BRITO GONZÁLEZ (O.). *Historia del movimiento obrero canario*. Madrid, 1980, 345 p.
- BURRIEL DE URUETA (Eugenio L.). *El puerto de La Luz en Las Palmas de Gran Canaria*. Las Palmas, 1974, 302 p.
- CALERO MARTÍN (Carmen G.). *Las comunicaciones marítimas interinsulares (siglos XVI al XIX)*. Las Palmas, 1979.
- CATALÁN (Diego), et al. *La Flor de marañuela. Romancero General de las Islas Canarias*. Madrid, 1969, 2 tomes.
- CAZORLA LEÓN (Santiago). *Agüimes Real señorío de los obispos de Canarias (1486-1837)*. Las Palmas, 1984, 164 p.
- CHIL Y NARANJO (Gregorio). *Estudios históricos, climatológicos y patológicos de las Islas Canarias... Primera parte*. Historia. Las Palmas, 1879-1891, 3 vol.
- CIORANESCU (Alejandro). *La Laguna. Guía histórica y monumental*. La Laguna, 1966, 261 p.
- *Garachico*. Santa Cruz de Tenerife, 1977².
- *Historia de Santa Cruz de Tenerife (1494-1803)*. Santa Cruz de Tenerife, 1977-1979, 4 tomos.
- CLASSE (André). «Phonetics of the Silbo Gomero», *Archivum Linguisticum*, IX, p. 44-61; trad. dans *Revista de Historia canaria*, 1959, n.º 125-126, 127-128.
- CUESTA DOMINGO (Mariano). «La presencia de España en Costa Rica. Aporte canario. Notas para su estudio», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 537-571.
- DARIAS Y PADRÓN (Dacio Victoriano). *Noticias históricas generales sobre la isla del Hierro una de las Canarias*. San cristóbal de La Laguna, 1929, 407 p.
- *Breves nociones sobre la historia general de las Islas Canarias*. La Laguna de Tenerife, 1934, 245-V p.
- et RODRÍGUEZ MOURE (J.), BENÍTEZ INGLOTT (L.) *Historia de la religión en Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1957.
- DA SILVA (José Gentil). «Aux Canarie: monnaie et marginalité». Communication présentée au *VI Coloquio de Historia canario-americana* (1984).

- DÍAZ DORTA (Nicolás). *Apuntes históricos del pueblo de Buenavista*. Santa Cruz de Tenerife, 1908.
- DÍAZ PÉREZ (Ana María). «Venezuela y los Guanches: una conexión a través del arte», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- ESPASA CIVIT (J. M.). *Historia del correo en Canarias*. Las Palmas, 1978.
- FERNÁNDEZ DE BÉTHENCOURT (Francisco). *Nobiliario y Blasón de Canarias. Diccionario histórico, biográfico, genealógico y heráldico de la Provincia*. Santa Cruz de Tenerife-Valencia-Madrid, 1878-1886. Réed., amplifié: La Laguna de Tenerife, 1952, 1954, 1955, 1959, 7 vol.
- FRAGA (Carmen). «La aristocracia y la burguesía canarias ante el arte: importaciones artísticas», *Anuario del Centro Asociado de Las Palmas*, 1979, n.º 5.
- «Arte en Canarias: estado de la cuestión», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- GONZÁLEZ YANEZ (Emma). *Villa de arriba y Villa de Abajo—*, *Revista de Historia* (La Laguna), 1943, n.º 61.
- GUIGOU Y COSTA (Diego M.). *El Puerto de la Cruz y los Iriarte. Datos históricos y biográficos...* Santa Cruz de Tenerife, 1945, XXII-310 p.
- GUIMÉNEZ (Waldo). *Crónicas de las Islas Canarias*. Madrid, 1868.
- GUTIÉRREZ LÓPEZ (Emeterio). *Historia de la ciudad de Icod de los Vinos en la Isla de Tenerife*, La Laguna, 1941.
- HARDISSON PIZARROSO (Emilio). «Santa Cruz de Tenerife y su puerto», *Revista de Historia* (La Laguna), 1946, n.º 76.
- HASLER (Juan A.). «El lenguaje silbado», *La Palabra y el Hombre. Revista de la Universidad veracruzana* (Xalapa, Ver.), 1960, n.º 15, p. 23-36.
- HERNÁNDEZ BENÍTES (D. Pedro). *Telde (sus valores arqueológicos, artísticos y religiosos)* Prés. par Sebastián Jiménez Sánchez. Telde, 1958 (1959), 356 p.
- HERRERA PIQUÉ (Alfredo). *La ciudad de Las Palmas. Noticias históricas de su urbanización*. Las Palmas, 1978, 349 p.
- «Las Palmas de Gran Canaria vista por los viajeros extranjeros», *III Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1980, p. 147-218.
- INCHAURBE (D. de). *Noticias sobre los provinciales franciscanos de Canarias*. La Laguna, 1966, ill.
- JERÓNIMO PÉREZ (Juan). *Tratado técnico de la Lucha Canaria*. Santa Cruz de Tenerife, 1950, 396 p., ill.
- JIMÉNEZ MARRERO (Miguel). *1478-1978. Hacia los 500 años de Las Palmas de Gran Canaria*. Las Palmas, 1974, 71 p.

- LA ROSA OLIVERA (Leopoldo de). *Evolución del Régimen local en las Islas Canarias*. Madrid, 1940, 255 p.
- «Los Béthancourt de las Canarias y en América», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1965, n.º 11.
- *Estudios históricos sobre las Canarias Orientales*. Las Palmas, 1978.
- LORENZO PERERA (Manuel). *El Folklore de la Isla del Hierro*. Santa Cruz de Tenerife, 1981.
- MAFFIOTTE (Luis). *Los periódicos de las Islas Canarias. Apuntes para un catálogo. 1758-1905*. Madrid, 1905-1907, 3 vol.
- MANRIQUE Y SAAVEDRA (A. M.). *Resumen de la historia de Lanzarote y Fuerteventura*. Arrecife de Lanzarote, 1889.
- MARRERO (Manuel-María). *Los Canarios en América*. Santa Cruz de Tenerife, 1936, 1940.
- MARTÍN GALÁN (Fernando). *La formación de Las Palmas: ciudad y puerto. Cinco siglos de evolución*. Las Palmas, 1984, 328 p.
- MARTÍN RODRÍGUEZ (Juan Francisco). *El noroeste de Gran Canaria: un estudio de demografía histórica (1485-1860)*. Las Palmas, 1978, 212 p.
- «Desarrollo demográfico y emigración: el noroeste de Gran Canaria», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1980, n.º 26, p. 251-300.
- et ÁLVAREZ ALONSO (A.). «La pervivencia de un cultivo tradicional: el viñedo canario», *Revista de Historia canaria*, 1978, p. 177-202.
- MARTÍNEZ DE LA FE (Juan A.). *Economía canaria. Una aproximación bibliográfica*. Madrid, 1984, 82 p.
- MARTÍNEZ MILLÁN (José). «La hacienda del Tribunal de la Inquisición de Canarias», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MATZNETTER (Josef). *Die Kanarischen Inseln. Wirtschaftsgeschichte und Agrargeographie*. Gotha, 1958, 192 p., ill.
- MILLARES CARLÓ (Agustín). *Ensayo de una bio-bibliografía de escritores naturales de las Islas Canarias (siglos XVI, XVII y XVIII)*. Madrid, 1932, 716 p.
- MILLARES CUBAS (Agustín). *Hijos ilustres de las Islas Canarias. Biografías de canarios célebres. Segunda edición, refundida, considerablemente aumentada y precedida de un estudio sobre los progresos de la civilización en el Archipiélago, desde su conquista hasta nuestros días*. Las Palmas, 1878-1879, 2 tomes.
- *Léxico de Gran Canaria*. Las Palmas, 1924, XIII-188 p.
- *Como hablan los canarios. Refundición del léxico de Gran Canaria hecho por A. Millares Cubas*. Las Palmas (1933), XI-166 p.

- MILLARES TORRES (Agustín). *Historia de la Gran Canaria*. Las Palmas, 1860-1861, 2 tomos en 1 vol.
- *Historia de la Inquisición en las Islas Canarias*. Las Palmas, 1874, 4 vol.
- *Historia general de las Islas Canarias*, I. Las Palmas, 1881. Las Palmas, 1839-1895, 10 partes en 3 vol. Nouvelle rédaction: Las Palmas, 1977-.
- MIRA IZQUIERDO (L.). «El periodismo en las Islas Canarias», *Gaceta de la Prensa española*, 1958, vol. 12, n.º 118, p. 737-744.
- MORALES LEZCANO (V.). *Síntesis de la historia económica de Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1966.
- MORALES PADRÓN (Francisco). «El desplazamiento a las Indias desde Canarias», *El Museo Canario*, 1950, n.º 33-36, p. 1-24.
- *El comercio canario-americano (siglos XVI, XVII y XVIII)*. Sevilla, XX-425 p.
- «Canarias en el Archivo de Protocolos de Sevilla», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1961, n.º 7, p. 239-430, 1962, n.º 8, p. 355-492.
- «Las Canarias y la política migratoria a Indias», *I Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1977, p. 210-294.
- *Teoría y Leyes de la conquista*. Madrid, 1979.
- MORENO BECERRA (J. L.). *Educación y fuerza de trabajo en Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1981, 178 p.
- MOROTE (Luis). *La tierra de los Guanartemes (Canarias Orientales)*. París (1910), X-432 p.
- MURCIA NAVARRO (E.). *Santa Cruz de Tenerife, un puerto de escala en el Atlántico*. Santa Cruz de Tenerife, 1975.
- NEGRÍN FAJARDO (Olegario). *La Enseñanza en Canarias*. Las Palmas, 1982, 60 p.
- OMAEHEVARRÍA (I.). «En torno a las misiones del archipiélago canario», *Misionaría Hispánica*, 1957, n.º 14, p. 539-560.
- OSSUNA Y VAN DEN HEEDE (Manuel de). *El regionalismo en las Islas Canarias (Estudio histórico, jurídico y psicológico)*, I. Santa Cruz de Tenerife, 1904, VIII-280 p.
- PARSONS (J.). «The Migration of Canary Islanders to the Americas, au Umbroken Current since Columbus», *The Americas*, 1983, fasc. 39, p. 447-481.
- PAZ SÁNCHEZ (Manuel A. de). *La Masonería en Canarias*. Las Palmas, 1979.
- *Historia de la francmasonería en las Islas Canarias (1739-1936)*. Prol. de A. de Bethencourt Massieu. Las Palmas, 1984, XXXIII-922 p.

- PEGOT-OGIER, (E.). «Petit vocabulaire de la langue des guanches». In-*Les Îles Fortunées ou Archipel des Canaries*, Paris, 1869, II, p. 319-324.
- PERAZA DE AYALA (José). *El Régimen comercial de Canarias con las Indias en los siglos XVI, XVII y XVIII*. La Laguna, 1952. Réed.: Sevilla, 1977, 254 p.
- «El contrato agrario y los censos en Canarias. Notas sobre aplicación del Derecho privado en la Edad Moderna», *Anuario de Historia del Derecho Español*, 1955, tome XXV, n.º 82, p. 257-291.
- «Notas para un estudio del cargo de regidor en Tenerife», *Revista de Historia* (La Laguna), 1955, t. 21.
- «Los fieles ejecutores de Canarias», *Anuario de Historia del Derecho Español*, 1957-1958, t. XXVII-XXVIII.
- *El Real Consulado de Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1966, 35 p.
- PERDOMO ALONSO (Manuel), PADRÓN ALBORNOZ (José Antonio). *El Puerto de Santa Cruz de Tenerife a través de su historia*. (Santa Cruz de Tenerife), 1982, 214 p.
- PÉREZ VIDAL (José). «Aportación de Canarias a la población de América. Su influencia en la lengua y en la poesía tradicional», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1955, n.º 1, p. 91-197.
- «La vivienda canaria. Datos para su estudio», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1967, n.º 13, p. 41-116.
- «Arabismos y guanchismos en el español de Canarias», *Revista de dialectología y de tradiciones populares*, 1967, a. 23, n.º 3-4, p. 243-269.
- PINTOR GONZÁLEZ (Miguel). *Los puertos de las Islas Canarias Occidentales*. Madrid, 1945.
- QUEDENFELDT (M.). «Pfeifsprache auf der Insel Gomera», *Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft*, 1887, p. 731-741.
- QUINTANA NAVARRO (Francisco). *Pequeña historia del Puerto de Refugio de La Luz*. Las Palmas, 1985, 72 p.
- RÉGULO PÉREZ (Juan). «Afroamericanismos léxicos en el español de Canarias». *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 763-782.
- REYES MARTÍN (Juan). *Serie de barbarismos, solecismos, aldeanismos y provincialismos (sic por provincialismos) que se refieren especialmente al vulgo tinerfeño, recogidos, coleccionados y traducidos al lenguaje corriente con notas explicativas y comprobativas*. (Santa Cruz de) Tenerife, 1918.
- RODRÍGUEZ DORESTE (J.). *Raíz y estilo del alma canaria (ensayo de un entendimiento)*. Las Palmas, 1960.

- RODRÍGUEZ MOURE (José). *Historia de la devoción del Pueblo Canario a N.ª S.ª de Candelaria Patrona del Archipiélago*. La Laguna, 1911.
- RODRÍGUEZ VICENTE (Encarnación). «Fondos canarios en el Archivo Histórico Nacional de Madrid», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 417-50.
- RUMEU DE ARMAS (Antonio). *Piraterías y ataques navales contra las Islas Canarias*. Madrid 1947, 1948, 1950, 3 tomes en 5 vol.
- SÁNCHEZ FALCÓN (Emilia). «Evolución demográfica de Las Palmas», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1964, n.º 10, p. 299-414.
- SANTOS PERDOMO (Amparo), SOLORZANO SÁNCHEZ (José). *Datos para la historia del abastecimiento de aguas de Santa Cruz de Tenerife*. Santa Cruz de Tenerife, 1982, 200 p.
- SERRA RÁFOLS (Eliás). «El gofio nuestro de cada día. Estudios canarios», *Anuario del Instituto de Estudios Canarios*, 1970, XIV-XV.
- SHALLY (Beth). *Living one's stories of «to be Gomero»: Dynamic process of identification in the Gomeran Fiesta (Canary Islands, Spain)*. Ph. D. Princeton University, 1985, 490.
- SIEMENS HERNÁNDEZ (Lothar). «Algunos datos sobre la música de moriscos en Canarias», *Homenaje a Eliás Serra Ráfols*, IV. La Laguna, 1973, p. 379-390.
- *La música en Canarias*. Las Palmas, 1977.
- STOLS (Eddy). «Les Canaries et l'expansion coloniale des Pays-Bas méridionaux au seizième et de la Belgique vers 1900», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 903-933.
- TARQUIS (P.). *Documentos para la Historia del Arte en Canarias*. La Laguna, 1959.
- TRAPERO (Maximiano) et al., éd. *Romancero de la Isla del Hierro. Romancero general de las Islas Canarias*, III. Madrid, 1985, 214 p., ill.
- et SIEMENS HERNÁNDEZ (L.). *Romancero de Gran Canaria*, I. *Zona del Sureste*. Las Palmas.
- VALBUENA PRATT (Angel). *Historia de la poesía canaria*. Barcelona, 1937.
- VIERA Y CLAVIJO (José de). *Noticias de la historia general de las Islas de Canarias...*, Madrid, 1772-1783, 4 vol. Rééd.: Santa Cruz de Tenerife, 1858-1863. Ed. «Définitive», E. Serra R. et al. 1950-1952, etc.
- *Diccionario de historia natural de las Islas Canarias. Índice alfabético descriptivo de sus tres reinos: animal, vegetal y mineral*. Ed. Manuel Alvar. Las Palmas, 1982, 472 p.
- VIZCAYA CARPENTER (A.). *Tipografía canaria*. Santa Cruz de Tenerife, 1964.

Los orígenes

- ABREU GALINDO (Fr. Juan de). *Historia de la conquista de las siete islas de Gran Canaria*. Escrita por el año de 1632. Santa Cruz de Tenerife, 1848, II-229 p. Rééd.: 1940, 1955, 1977. Trad. en anglais par George Glas: London, 1764.
- ALBERTI (L. de), WALLIS CHAPMAN (A. B.), éd. *English Merchants and the Spanish Inquisition in the Canaries*. Camden Series, XXIII, 1912.
- ALONSO (Maria Rosa) éd. *Comedia de Nuestra Señora de la Candelaria*. Madrid, 1943.
- ÁLVAREZ DELGADO (Juan). «El 'Rubicón de Lanzarote'», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1957, n.º 3, p. 430-523.
- «La conquista de Tenerife. Un reajuste de datos hasta 1496», *Revista de Historia Canaria*, 1959-1960.
- «El episodio de Iballa», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1959, n.º 5, p. 254-374.
- ANCHIETA (Luis), signé Christobal Pérez del Christo. *Excelencias y Antigüedades de las siete Islas de Canarias. Primera parte en que se comprehenden las excelencias de estas islas en los renombres que les dió la antigüedad*. Xerez, 1678.
- AVEZAC (Armand d'). *Note sur la première expédition de Béthencourt aux Canaries*. Notice lue à la Société de Géographie de Paris, le 7 novembre 1845). Paris, 1846.
- AZNAR VALLEJO (Eduardo). *La organización económica de las Islas Canarias después de la conquista (1478-1527)*. Las Palmas, 1979.
- «La Gomera en el tránsito del siglo XV al XVI. Aspectos económicos», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- et LADERO QUESADA (Miguel Angel). «La Hacienda Real en Canarias. Peculiaridades y rasgos comunes con el régimen general de Castilla a comienzos del siglo XVI», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 77-108.
- BERGERON (Pierre), parisien. *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries faite dès l'an 1402, par messire Jean de Béthencourt... écrite... par F.-Pierre Boutie... et Jean Le Verrier... et mise en lumière par M. Galon de Béthencourt (publiée par P. Bergeron) plus un traité de la navigation et des voyages de découverte et conquête modernes et principalement des Français (par P. Bergeron)*. Paris, 1630, 2 tomes.
- *Traicté de la navigation et des voyages de découvertes et conquête moderne, et principalement des Français avec une exacte et particulière description de toutes les Isles Canaries, les preuves du*

- temps de la conquête d'icelles, et la généalogie des Bethencourts et Braquemons. Le tout recueilly de divers auteurs, observations, titres et enseignements* (par P. Bergeron). Paris, 1630, 303 p.
- BERTHELOT (Sabin). *Mémoire sur les Guanches (2ème partie). Histoire naturelle des îles Canaries, I. 1ère partie* (Paris), (1845), 75 p.
- *Etnografía y Anales de la conquista de las Islas Canarias. Escrita en Francés por... y traducida al Castellano por Don Juan Arturo Malibrán*. Santa Cruz de Tenerife, 1849-1850.
- *Antiquités canariennes ou annotations sur l'origine des peuples qui occupèrent les îles Fortunées, depuis les premiers temps jusqu'à l'époque de leur conquête*. Paris, 1879, 251 p., pl.
- BÉTHENCOURT MASSIEU (Antonio de). «Proyecto de incorporación de La Gomera a la Corona de Felipe II (1570-1590)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1968, n.º 14.
- «Canarias, Berbería e Inquisición 1578-1610. Apuntes para un estudio», *Homenaje a Elías Serra Ráfols*, I, La Laguna, 1973, p. 243-248.
- BLANCO MONTESDEOCA (J.), LOBO CABRERA (Manuel), «Documentos acerca de la aportación canaria a la conquista de la Nueva Andalucía», *II Coloquio de Historia canario-americana*, Sevilla, 1979, p. 119-131.
- BLÁZQUEZ (J. M.). «Las Islas Canarias en la antigüedad», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 35-50.
- BONNET (Buenaventura). «Jorge Grimón y la rendición del sur de Tenerife», *Revista de Indias*, 1938-39.
- *Las Canarias y la conquista franco-normanda, I. Juan de Béthencourt. Estudio crítico*. La Laguna, 1944, 164 p.
- «Las expediciones a las Canarias en el siglo XIV», *Revista de Indias*, 1944-45.
- «El problema del 'Canarien' o libro de la conquista de Canarias. Estudio histórico-bibliográfico», *Revista de Indias*, 1949, n.º 37-38, p. 669-729.
- *Las Canarias y la conquista franco-normanda, II. Gadifer de la Salle. Estudio crítico*. La Laguna, 1954, 138 p.
- BONNET SUÁREZ (S.). «La villa de Galdar en 1526», *El Museo Canario*, 1960.
- BORGES (Analola). «La región canaria en los orígenes americanos», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1972, n.º 18, p. 199-270.
- «Aproximación al estudio de la emigración canaria en América en el siglo XVI», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 239-262.
- «Las primeras migraciones a Indias desde las Islas Orientales (Lanzarote, Ferteventura, Gran Canaria)», *II Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1979, p. 23-60.

- «La mujer pobladora en los orígenes americanos», *Anuario de Estudios Americanos*, 1972, vol. XXIX.
- BORGES JACINTO DEL CASTILLO (A.). «Participación de Canarias en el poblamiento Americano (siglos XVI-XVII)», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- BORY DE ST.-VINCENT (J. B. G. M.). *Essais sur le Isles Fortunées et l'antique Atlantide ou précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*. Paris, an XI (1803), 524 p., pl. cartes.
- BOUTIER (Pierre). *Le Canarien*. In-P. Margry, *La conquête et les conquérants des îles Canaries*, etc. 1ère partie, 1896.
- CABALLERO MÚJICA (F.). *Pedro Cerón y el mayorazgo de Arucas*. Las Palmas, 1973.
- CAMACHO Y PÉREZ GALDÓS (G.). «El cultivo de la caña de azúcar y la industria azucarera en Gran Canaria (1510-35)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1961, n.º 7, p. 11-70.
- «Cultivo de cereales, viña y huerta en Gran Canaria (1510-1537)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1966, n.º 12, p. 223-282.
- CIORANESCU (Alejandro). «Torcuato Tasso y las Islas Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1955, n.º 1.
- «El doctor Fiesco, historiador de Canarias», *Revista de Historia canaria*, 1959, n.º 127-128, p. 203-209.
- «Levino Apolonio: un 'historiador de Indias' en Tenerife», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1960, n.º 6.
- «La familia de Anchieta en Tenerife», *Revista de Historia canaria*, 1960, n.º 129-130, p. 1-54.
- *Thomas Nichols, mercader de azúcar, hispanista y hereje. Con la edición y traducción de su Descripción de las Islas Afortunadas*. La Laguna de Tenerife, 1963, 130 p.
- «Melchor Mansilla de Lugo, un licenciado negro», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1963, n.º 9, p. 119-162.
- «La aventura americana de los Silva», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1972, n.º 12, p. 277-308.
- CLAVIJO Y HERNÁNDEZ (Fernando). *Extractos de los protocolos del escribano de la villa de San Cristóbal, Hernán Guerra, 1510-1511*. Santa Cruz de Tenerife, 1980.
- COELLO GÓMEZ (María Isidra), RODRÍGUEZ GONZÁLEZ (Margarita), PARRILLA LÓPEZ (Avelino). *Extractos de los protocolos del escribano Alonso Gutiérrez, de San Cristóbal de La Laguna, 1522-1525*. Madrid, 1979.
- COLLANTES DE TERÁN (F.). *Inventario de los papeles del Mayorazgo del siglo XV (1417-1431)*. Sevilla, 1980.

- CORTES (Vicenta). «La conquista de las Islas Canarias a través de las ventas de esclavos en Valencia», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1955, n.º 1, p. 479-547.
- CORTES ALONSO (V.). «Los cautivos canarios», *Homenaje a Elías Serra Ráfols*, II, La Laguna, 1973, p. 135-148.
- CULLÉN DEL CASTILLO (Pedro), éd. *Libro Rojo de Gran Canaria o Gran libro de Provisiones y Reales Cédulas*. Las Palmas, 1947, LXXIX-194 p.
- *Incorporación de la Isla y fuero y privilegios concedidos a Gran Canaria*. Las Palmas, 1978.
- CUSCOY (Luis Diego), éd. *Trabajos en torno a la cueva sepulcral de Roque B (Isla de Tenerife)*. Santa Cruz de Tenerife, 1960, 108 p., ill.
- *Los Guanches. Vida y cultura del primitivo habitante de Tenerife*. Santa Cruz de Tenerife, 1968.
- DARÍAS Y PADRÓN (Dacio V.). «Sumaria historia orgánica de las Milicias canarias», *El Museo Canario*, 1951, n.º 37-40, 1953, n.º 45-48, 1955, n.º 53-57.
- «La Hidalguía de sangre y su probanza en Canarias», *Hidalguía*, 1955, T. 3, p. 345-60.
- DA SILVA (José Gentil). «échange et troc: l'exemple des Canaries au début du XVII^e siècle» *Annales. E.S.C.*, 1961, n.º 5, p. 1.004-11.
- «Les Canariens, compagnons des Portugais en Amérique. Leur leçon», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 23-34.
- DÍAZ CASTRO (Alejandro). «El trabajo libre y asalariado en Tenerife en el siglo XVI», *Revista de Historia (La Laguna)*, 1953, n.º 101-104, p. 112-126.
- DONNET (Fernand). «Histoire de l'établissement des Anversois aux Canaries au XVII^e siècle». *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Anvers*, 1985.
- ESPINOSA (P. Alonso de). *Del origen y milagros de la santa imagen de Nuestra Señora de Candelaria que apareció en la isla de Tenerife, con la descripción de esta isla...* Sevilla, 1594, VIII-184 p., table. Rééd. A. Cioranescu, Santa Cruz de Tenerife, 1952. Trad. en anglais par Sir Clement Markham, London, 1907.
- FABRELLAS (María Luisa). «La producción de azúcar en Tenerife», *Revista de Historia (La Laguna)*, 1952, n.º 100, p. 455-475.
- «Naves y marinos en los comienzos hispánicos de Tenerife», *Revista de Historia (La Laguna)*, 1954, n.º 105-108, p. 37-46.
- FERNÁNDEZ (P. Luis). «Aspectos económicos, administrativos y humanos de la diócesis de Canarias en la segunda mitad del siglo XVI», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1975, n.º 21, p. 95-130.

- FERNÁNDEZ-ARMESTO (Felipe). *The Canary Islands after the Conquest, The Making of a Colonial Society in the Early 16th Century*. London, 1982, X-244 p.
- FRAGAS GONZÁLEZ (María del C.). *La arquitectura mudéjar en Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1977.
- FRUTUOSO (Gaspar). *Las Islas Canarias, de «Saudades da terra»*. Ed. E. Serra, J. Régulo et S. Pestana. La Laguna de Tenerife, 1964, XX-199 p.
- FUSTÉ (M.). «Algunas aportaciones acerca de la antropología de las poblaciones prehistóricas y actual de Gran Canaria», *El Museo Canario*, 1959, t. 19-20, p. 1-27.
- «Nuevas aportaciones a la antropología de Canarias», *Actas del V Congreso Panafricano de Prehistoria y de Estudios del Cuaternario*. Santa Cruz de Tenerife, II, 1966, p. 81-92.
- GARCÍA ORO (José). «El Obispo de Canarias don Pedro López de Ayala y el Cardenal Cisneros (1507-1513)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1966, n.º 12, p. 117-165.
- GIMÉNEZ FERNÁNDEZ (Manuel). «América, 'Ysla de Canaria por ganar'», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1955, n.º 1, p. 309-336.
- GLAS (George). *The History of the Discovery and Conquest of the Canary Islands, translated from a Spanish manuscript (de Juan Abreu de Galindo) lately found in the Island of Palma. To which is added a description of the Canary Islands...* London, 1764, XVI-368 p., carte.
- GODINHO (Vitorino Magalhães). «A economia das Canárias nos séculos XIV e XV», *Revista de História* (São Paulo, Brésil), 1952, n.º 10, p. 311-348.
- GONZÁLEZ RODRÍGUEZ (Adolfo-Luis). «Los estudiantes canarios en la Universidad de Sevilla (1576-1769)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I, Las Palmas, 1980, p. 315-335.
- GONZÁLEZ YANES (E.). «Importación y exportación en Tenerife durante los primeros años de la conquista (1497-1505)», *Revista de Historia* (La Laguna), 1953, n.º 101-104.
- et MARRERO RODRÍGUEZ (María). *Protocolos del escribano Hernán Guerra*, La Laguna, 1958.
- GRAVIER (Gabriel). *Cavelier de La Salle, de Rouen*. Paris, 1871, 123 p.
- éd. Jean de Béthencourt. *Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canaries (1402-1422)*. Rouen, 1874.
- *Nouvelle étude sur Gavalier de La Salle. Conférence faite à la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*. Rouen, 1885, 61 p. Extrait du *Bulletin de la Soc.* (...)

- GUIMERA RAVINA (Agustín). *La Reformatión del Repartimiento de Tenerife en 1506*. Santa Cruz de Tenerife, 1953.
- «La financiación del comercio de Garachico con las Indias (1566-1612)», *II Coloquio de Historia canario-americana*, I. Sevilla, 1979, p. 261-285.
- «El repartimiento de Daute (Tenerife), 1498-1529», *III Coloquio de Historia canario americana*. Las Palmas, 1980, p. 115-158.
- HERNÁNDEZ PERERA (José). «Precisiones sobre la escultura de la Candelaria venerada por los Guanches de Tenerife», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1975, n.º 21.
- HERNÁNDEZ PÉREZ (Mauro S.). «Excavaciones arqueológicas en Gran Canaria: Guayadeque, Tejeda y Arguineguín», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 575-598.
- «Estado actual de la investigación sobre el archipiélago Canario prehistórico», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- HOOTON (Earnest Albert). *The Ancient Inhabitants of the Canary Islands*. Cambridge (Mass.), 1925, XXV-402 p., pl.
- JIMÉNEZ SÁNCHEZ (Sebastián). *Primeros repartimientos de tierras y aguas en Gran Canaria*. Las Palmas, 1940, 33 p.
- *Presencia de berberes en Canarias y de canarios en Berbería*. Las Palmas, 1948.
- *Principales yacimientos arqueológicos de las islas Gran Canaria y Fuerteventura descubiertos, explorados y estudiados desde 1946 a 1951 inclusive*. Las Palmas, 1952, 21 p., pl.
- «Cerámica gran Canaria prehistórica de factura neolítica», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1958, n.º 4, p. 193-244.
- «Telde, prelatura apostólica más que obispado, en el siglo XIV», *Falange*, 18-19 novembre 1959.
- LADERO QUESADA (Miguel Ángel). «La economía de las Islas Canarias a comienzos del siglo XVI», *Anuario de Estudios Americanos*, Sevilla, 1974, XXXI, p. 725-749.
- «Los señores de Canarias en su contexto sevillano», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 125-164.
- LA ROSA OLIVERA (Leopoldo de). «Un informe sobre el estado sanitario de Gran Canaria en 1575», *El Museo Canario*, 1947, n.º 21-22, p. 97-102.
- «La Real Audiencia de Canarias. Notas para su estudio», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1957, n.º 3.
- «Sobre los orígenes del Puerto de la Luz», *Estudios Canarios*, 1965, X.
- «El Heredamiento de la Punta del Hidalgo», *Estudios Canarios*, 1968, XI-XIII, p. 40-42.

- «Maeso de enseñar moços», *Revista de Historia canaria*, 1968-1969, n.º 157-167.
- «Antecedentes históricos de los heredamientos y comunidades de aguas en Canarias», *Estudios de Derecho Administrativo Especial Canario*. Santa Cruz de Tenerife, III, 1969.
- «Francisco de Riberol y la colonia genovesa en Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1972, n.º 18, p. 61-198.
- «La familia del rey Bentor», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 438-41.
- *El bando de Daute*. Santa Cruz de Tenerife, 1979.
- et SERRA RÁFOLS (Elias), éd. *El adelantado D. Alonso de Lugo y su residencia por Lope de Sosa*. Santa Cruz de Tenerife, 1949.
- LA TORRE Y DEL CERRO (Antonio de). «Los canarios de Gomera vendidos como esclavos en 1489» *Anuario de Estudios Americanos*, 1950, VII, p. 47-72.
- LEA (Henry Charles). *The Inquisition in the Spanish Dependencies...* New York, 1908.
- LECLERCQ (Jules). «Les Guanches. Notice sur les habitants des îles Canaries», *Bulletin de la Société Belge de Géographie*, 1880, IV, p. 420-437.
- LOBO CABRERA (Manuel). «El trabajo asalariado en Gran Canaria (1522-1536)», *El Museo Canario*, 1975-1976, vol. 36-37, p. 37-62.
- *Extractos de los protocolos del escribano de la Villa de San Cristóbal Alonso Gutiérrez (1520-1521)*. Madrid, 1979.
- «Relaciones entre Gran Canaria, África y América a través de la trata de los negros», *II Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1979, p. 75-98.
- *Los grupos humanos en la sociedad canaria del siglo XVI*. Las Palmas, 1979.
- «El mundo del mar en la Gran Canaria del siglo XVI: navíos, marinos, viajes», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1980, n.º 26, p. 303-350.
- «Los vecinos de Las Palmas y los viajes a pesquería en el siglo XVI», *III Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1980.
- *Aspectos artísticos de Gran Canaria en el siglo XVI. Documentos para su estudio*. Las Palmas, 1981.
- *La esclavitud en las Canarias Orientales en el siglo XVI (Negros, moros y moriscos)* Santa Cruz de Tenerife, 1982, 628 p.
- «Gran Canaria e Indias hasta la creación del juez de registros, 1561», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 109-156.

- LÓPEZ GARCÍA (Juan Sebastián). «El puerto de sardina de Galdar en los siglos XV y XVI», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- LORENZO SANS (Eufemio). *Comercio de España con América en la época de Felipe II*. Valladolid, 1980, 2 vol.
- MADURELL MARIMÓN (J. M.). «Los seguros marítimos y el comercio con las Islas de la Madera y Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1959, n.º 5, p. 485-568.
- «El antiguo comercio con las Islas Canarias y las Indias de Nueva España o del Mar Océano (1498-1683)». Más documentos para su historia», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1961, n.º 7, p. 71-132.
- «Miscelnea de documentos históricos atlánticos (1496-1574)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1979, n.º 25, p. 219-235.
- MAGRY (P.). *La conquête et les conquérants des Iles Canaries. Nouvelles recherches sur Jean IV de Béthencourt*. 1896.
- MARCOS MARTÍN (Alberto). La esclavitud en la ciudad de La Laguna durante la segunda mitad del siglo XVI a través de los registros parroquiales», *Investigaciones históricas* (Valladolid), 1980, n.º 2, p. 5-35, graph., tabl.
- MARRERO (Manuela). «Los genoveses en la colonización de Tenerife», *Revista de Historia* (La Laguna), 1952, n.º 100, p. 455-475.
- MARRERO RODRÍGUEZ (Manuela). *La esclavitud en Tenerife a raíz de la conquista*. La Laguna 1966.
- «Los procuradores de los naturales canarios», *Homenaje a Elías Serras Ráfols*, I, La Laguna, 1973, p. 349-368.
- *Protocolos del escribano Juan Ruíz de Berlanga. La Laguna 1507-1508*. La Laguna de Tenerife, 1974, 236 p.
- «Algunas consideraciones sobre Tenerife en el primer tercio del siglo XVI», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 373-382.
- «Algunos viajes atlánticos de los vecinos de Tenerife en el primer tercio del siglo XVI», *II Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1979, I, p. 61-73.
- «Relaciones entre Tenerife y Flandes en la primera mitad del siglo XVI», *Homenaje a Alfonso Trujillo*. Tenerife, 1982, p. 91-105.
- «Mercaderes flamencos en Tenerife durante la primera mitad del siglo XVI», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 599-614.
- «Sociedades para comerciar entre el reino de Castilla y la isla de Tenerife en el siglo XVI», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MARTÍN (Sabas). *Ritos y leyendas guanches*. Madrid, 1985, 164 p.

- MARTÍN DE GURMÁN (Celso). «La arqueología prehistórica de Gran Canaria sometida al análisis estructural», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- MENÉNDEZ CASTRO (J.). *Un esclavo en el Senegal en el siglo XVI*—, *Revista de Historia canaria*, 1952, p. 528-532.
- MERCER (John). *The Canary Islands: their prehistory, conquest and survival*. Totowa, N. J., 1981, XVII-285 p., fig., ill., tabl., cartes.
- MORALES LEZCANO (V.). *Relaciones mercantiles entre Inglaterra y los archipiélagos del Atlántico Ibérico. Su estructura y su historia (1503-1783)*. La Laguna, 1970, 205 p.
- MORALES PADRÓN (Francisco). «El desplazamiento a las Indias desde Canarias», *El Museo Canario*, 1950, n.º 35-36, p. 1-24.
- «Colonos canarios en Indias», *Anuario de Estudios Americanos* 1951, VIII, p. 399-441.
- «Canarias y Sevilla en el comercio con América», *Anuario de Estudios Americanos*, 1952, IX, p. 173-207.
- *Cedulario de Canarias*. Sevilla, 1970, XXVI-415 p., 403 et 421 p., 3 vol.
- *Ordenanzas del Consejo de Gran Canaria (1531)*. Sevilla, 1974.
- *Canarias: crónicas de su conquista*. Las Palmas, 1978.
- MOTA (A. Teixeira da). «Viagens espanholas das Canarias à Guiné no século XVI segundo documentos dos arquivos portugueses», *III Coloquio de Historia canario-americana*, II, Las Palmas, 1980, p. 219-250.
- MUÑOZ Y PÉREZ (José). «Los bienes de los difuntos y los Canarios fallecidos en Indias: una primera aproximación al tema», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II, Las Palmas, 1982, p. 77-132.
- NICOLS (Thomas). *A Pleasant Description of the Fortunate Islands, called the Islands of Canaria, with their straunge Fruits and Commodities. Composed by the poore Pilgrime...* London, 1583. Réed.: London, 1764. Trad. en allemand: J. J. Schwabe, *Allgemeine Historie der Reisen*, II, 1747. Trad. en espagnol, A. Cioranescu, La Laguna, 1963.
- NIETO CUMPLIDO (Manuel). «Aportación a la biografía de Fr. Francisco de Moya, obispo de Rubicón (1436-1441)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I, Las Palmas, 1982, p. 205-225.
- NÚÑEZ DE LA PEÑA (Juan). *Conquista y antigüedades de las Islas de la Gran Canaria... con muchas advertencias de sus privilegios, conquistadores,... y otras prticularidades en la... Isla de Tenerife*. Madrid, 1676. Réed.: Bibliot Islaña, 1847.
- ORTIZ (Fernando). *Contrapunto cubano del tabaco y el azúcar. Advertencias de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación*. La Habana, 1963.

- OSSUNA Y VAN DEN HEEDE (M. de). *La inscripción de Anaga, Tenerife*. Santa Cruz de Tenerife, 1889.
- OTTE (Enrique). «Canarias: plaza bancaria europea en el siglo XVI», *IV Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1982, I, p. 157-173.
- PELLICER Y TOVAR (J.). *Memorial de la calidad y servicios de los señores de Fuerteventura en las Canarias*. Madrid, 1647.
- PERAZA DE AYALA (José). «Los antiguos cabildos de las Islas Canarias», *Anuario de Historia del Derecho Español*, 1928, t. IV, p. 225-297.
- «Juan de las Casas y el señorío de Canarias (s. XIV-XV)», *Revista de Historia canaria*, 1957, t. 23, p. 65-82.
- «Problemas jurídicos internacionales de la conquista de Canarias». Santa Cruz de Tenerife, 1958, 296 p.
- «El obispo López Agurto de la Mata (1572-1637)», *Revista de Historia canaria*, 1959, n.º 127-128, p. 197-202.
- «El Heredamiento de aguas de La Orotava», *Anales de la Universidad de La Laguna*, 1968.
- «Los moriscos de Tenerife y acuerdos sobre su expulsión», *Homenaje a Elías Serra Ráfols*, III. La Laguna, 1973, p. 107-128.
- *Ordenanzas de Tenerife*. Santa Cruz de Tenerife, 1976.
- PÉREZ VIDAL (José). «Aportación portuguesa a la población de Canarias. Datos para su estudio», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1968, n.º 14, p. 41-66.
- «Esbozo de un estudio de la influencia portuguesa en la cultura tradicional canaria», *Homenaje a Elías Serra Ráfols*, I. La Laguna, 1970, p. 371-390.
- PERICOT GARCÍA (Luis). «Algunos nuevos aspectos de los problemas de la prehistoria canaria», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1955, n.º 1, p. 579-619.
- RAMÍREZ (Pedro Mariano), éd. *Historia del primer descubrimiento y conquista de las Canarias... escrita... por Fr. Pedro Bontier (sic)... y Juan Le Verrier... Trad. (...) éd. 1630 (...) Santa Cruz de Tenerife*, 1847.
- RICHARD (Robert). «Notas sobre los moriscos de Canarias en el siglo XVI», *El Museo Canario*, 1934, p. 1-10.
- «Recherches sur les relations des Îles Canaries et de la Berberie au XVII^e siècle», *Hesperis*, 1935, XXI, p. 70-130.
- «Relaciones entre Canarias y las plazas portuguesas de Marruecos en el siglo XVI», *Revista de Historia* (La Laguna), 1949, n.º 85, p. 5-13.
- «Acerca de los rescates canarios en Guinea, 1559», *Revista de Historia* (La Laguna), 1953, n.º 101-04, 171-173.

- RODRÍGUEZ VICENTE (María Encarnación). «Juros consignados sobre las rentas de Canarias» *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- RUMEU DE ARMAS (A.). *Alonso de Lugo en la Corte de los Reyes Católicos*. Madrid (1951).
- *España en el África Atlántica*. Madrid, 1956-1957, 2 vol., XVI-612, XXIV-310 p.
- *Memorial sobre los títulos de dominio que ejercieron en las tierras del África Occidental (Ifni y Sahara) los señores de Canarias y de Fuerteventura, derechos de linaje hoy representados por su sucesor don Luis Benítez de Lugo, Xº marqués de Florida*. Madrid, 1958.
- *El obispo de Telde*. Madrid-Las Palmas, 1960, 188-XX p., ill.
- *La política indigenista de Isabel la Católica*. Valladolid, 1969.
- *La conquista de Tenerife, 1494-1496*. Santa Cruz de Tenerife, 1975.
- «Las pesquerías españolas en la costa de África (siglos XV-XVI)», *Hispania*, 1975, n.º 130 p. 295-320. *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 349-372.
- «Problemática en torno a la concesión de las Canarias Mayores por el rey Enrique IV de Castilla a los condes de Atouguia y Villa Real, vasallos de Portugal», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- RUSSEL (P. E.). «El descubrimiento de Canarias y el debate medieval acerca de los derechos de los príncipes y pueblos paganos», *Revista de Historia canaria*, 1978, n.º 171, p. 9-32.
- SÁNCHEZ HERRERO (J.). «Aspectos de la organización eclesiástica y administración económica de la diócesis de Canarias a finales del siglo XVI (1575-1585)», *Revista de Historia Canaria*, 1973-1976, n.º 170, p. 71-90.
- SÁNCHEZ ORTEGA (María Helena). «La hechicería en Canarias, siglo XVI-XVII. Influencia africana o Peninsular?» *I Coloquio «Las Relaciones Canarias-Africa»*, Las Palmas, 1984.
- SANCHO (Hipólito). *Los conventos franciscanos de la misión de Canarias (1443-1487)*, *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1959, n.º 5.
- SANDOVAL (Fernando B.). *La industria del azúcar en Nueva España*. México, 1951.
- SCHWIDETZKY (I.). *La población prehispánica de las Islas Canarias*. Santa Cruz de Tenerife 1963.
- SERRA RÁFOLS (Elías). «De esclavos canarios», *Revista de Historia (La Laguna)*, 1930, n.º 25, p. 3-10.

- «Los Mallorquines en Canarias», *Revista de Historia* (La Laguna), 1940-1, t. VII.
- *Discurso Inaugural del año Académico 1941-1942. Los portugueses en Canarias*. La Laguna, 1941, 82 p., cartes.
- «La colonización española en Canarias», *Revista de Historia* (La Laguna), 1946, n.º 82-83.
- *Acuerdos del Cabildo de Tenerife, 1497-1507*. La Laguna, 1949.
- «Sobre los medios de navegación en el Atlántico», *Crónicas del V Congreso Arqueológico Nacional*. Zaragoza, 1959, p. 87-90.
- «Los últimos canarios» *Revista de Historia canaria*, 1959, n.º 125-126, p. 5-23.
- «Las Datas de Tenerife (Libros I-IV)», *Revista de Historia canaria*, 1959-1960. Madrid, 1978.
- *Alonso Fernández de Lugo, primer colonizador español*. Tenerife, 1972.
- et CIORANESCU (A.), éd. *Le Canarien, crónicas francesas de la conquista de Canarias...* La Laguna de Tenerife, 1959, 1960, 1965, 3 vol.
- et LA ROSA DE OLIVERA (L. de), éd. *Acuerdos...* La Laguna, 1949-1970, 4 vol.
- *Reformación del Repartimiento de Tenerife en 1506*. La Laguna, 1953.
- SIEMENS HERNÁNDEZ (L.), BARRETO (L.). «Los esclavos aborígenes canarios en la isla de Madeira (1455-1505)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1974, n.º 20.
- SZASZDI (Adam). «Un canario en Esmeraldas (siglo XVI)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 175-204.
- «Origen de la fortuna del primer marqués de Casa Boza», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- TORRES CAMPOS (Rafael). *Carácter de la conquista y colonización de las Islas Canarias. Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública de... Contestación del académico... C. Fernández Duro*. Madrid, 1901, 249 p.
- TORRIANI (Leonardo). *Die Kanarischen Inseln und ihre Urbewohner. Eine unbekannt Bilderhandschrift vom Jahre 1590. Im italienischer Urtext und in deutscher Überstzung sowie mit völkerkundlichen, sprachlichen und archäologischen Beiträgen herausgegeben von Dr. Dominik Josef Wölfel...* Leipzig, 1940, XXIV-323 p. *Trad. del italiano...* A. Cioranescu. Santa Cruz de Tenerife, 1959, XLIV-300 p., ill. Rééd.: 1978, 298 p.

- VAN HOUTTE (J. A.), STOLS (E.). «Les Pays-Bas et la "Méditerranée atlantique" au XVII^e siècle», *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel* Toulouse, I, 1973, p. 645-659.
- VERLINDEN (Charles). «Gli italiani nell'economia delle Canarie all'inizio della colonizzazione spagnola», *Economia e storia*, 1960, p. 149-172.
- «Le rôle des Portugais dans l'économie canarienne au début du XVI^e siècle», *Homenaje a Elías Serra Ráfols*, III, La Laguna, 1970, p. 411-423.
- «La esclavitud en Canarias», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 9-28.
- VERNEAU (R.). *Habitations et sépultures des anciens habitants des Îles Canaries; architecture chez ces populations primitives*. (Paris, 1879). Extrait de la *Revue d'Anthropologie*, 1879.
- *Sur les anciens habitants de la Isleta...* Paris, 1882, 11 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1881.
- *Sur les sémites aux Îles Canaries...* Paris, 1882, 16 p. Extr. *Bulletin Soc d'Anthop.*
- *Rapport sur une mission scientifique dans l'archipel Canarien...* (Rapport sur... par M.A. de Quatrefages). Paris, 1887, 272 p., fig., pl. Extr. *Archives des missions sci. et littéraires*, 3e sér., t. XIII, mai 1885.
- VIANA (Antonio de). *Antigüedades de las Islas Afortunadas de la Gran Canaria, conquista de Tenerife y aparición de la Santa Imagen de Candelaria. En verso suelto y octava rima*. Ed. J. R. Moure. La Laguna, 1905, XXXIX-443 p.
- VILA VILAR (E.). «Canarias como base de aprovisionamiento de navios portugueses», *II Coloquio de Historia canario-americana*, I. Sevilla, 1979, p. 285-301.
- VINCKE (Johannes). «Comienzos de las misiones cristianas en las Islas Canarias», *Hispania Sacra*, 1959, XII, p. 193-207.
- WANGÜEMERT Y POGGIO (José). *Influencia del Evangelio en la conquista de Canarias*. Obra póstuma. Préface de F. Fernández de Béthen-court. Madrid, 1909, XX-380 p.
- WEINER (Jack). «La incorporación del indígena a España según tres dramaturgos del Siglo de Oro», *En busca de la justicia social: Estudios sobre el teatro español del Siglo de Oro*. Potomac, Maryland, 1984, p. 39-67.
- WÖLFEL (D. J.). «La curia romana y la Corona de España en la defensa de los aborígenes canarios», *Anthropos* (Wien), 1930, XXV, p. 1.011-1.083.
- «Los gomeros vendidos por Pedro de Vega y doña Beatriz de Bobadilla», *El Museo Canario*, 1933, I, p. 5-84.

- «El efímero obispado de Fuerteventura», *Investigación y Progreso*, 1934.
- «Don Juan de Frías el gran conquistador de Gran Canaria», *El Museo Canario*, 1953, n.º 45-48, p. 1-64.
- WRIGHT (Irene A.) «El establecimiento de la industria azucarera en Cuba», *La Reforma social* (La Habana), 1916, vol. VII, n.º 1.
- «Documents. The commencement of the cane sugar industry in America, 1519-1538 (1563)» *The American Historical Review*, 1916, vol. 21, n.º 4.
- ZUNZUNEGUI (José). «Los orígenes de las misiones en las Islas Canarias», *Revista Española de Teología*, 1940, I, p. 364-370.

Particularismes et irradiation

- ALEMÁN HERNÁNDEZ (Rosario). «Las Palmas: arquitectura y ciudad, 1780-1852», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- et GONZÁLEZ PADRÓN (Antonio). «Diego Nicolás Eduardo, arquitecto de la iglesia de San Gregorio de Telde», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- ALONSO (María Rosa). *El poema de Viana: estudio histórico-literario del siglo XVII*. Madrid, 1950.
- ÁLVAREZ ALONSO (Antonio). *La organización del espacio cultivado en la comarca de Daute (NW de Tenerife)*, La Laguna, 1976.
- ALZOLA (José Miguel). *Historia del Ilustre Colegio de Abogados de Las Palmas de Gran Canaria*. Las Palmas, 1966, 196 p.
- ANAYA HERNÁNDEZ (Luis Alberto). «Repercusiones del curso berberisco en Canarias durante el siglo XVII: cautivos y renegados canarios», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- et ALEMÁN HERNÁNDEZ (Rosario). *Las casas de la Inquisición de Las Palmas y algunas características del tribunal canario*, *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 487-512.
- ANZOATEGUI (Victor Tan). «La 'Victima Real Legal' de Álvarez de Abreu en el pensamiento indiano», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- ARANDA DONCEL (Juan). «Francisco J. Delgado y Venegas, prelado de la diócesis canaria (1714-1781)», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- ARMAS AYALA (A.). «El neoclasicismo en Canarias. José Viera y Clavijo. Graciliano Afonso Naranjo», *El Museo Canario*, 1945, n.º 15, p. 27-55.

- BÉTHENCOURT MASSIEU (Antonio). «Aproximación a la economía de las Islas Canarias (1770-1800)», *Campus*, 1975, número especial, p. 32-43.
- «Canarias e Inglaterra: el comercio de vinos (1650-1800)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1956, n.º 2, p. 195-308.
- «Colonización interior en el S.W. de Gran Canaria a fines del siglo XVIII», *Boletín Millares Carló*, 1981, II, n.º 1.
- BONNET (Sergio F.). «Familias portuguesas en La Laguna del s. XVII», *Revista de Historia* (La Laguna), 1951, p. 111-118.
- BORGES (Analola). *Isleños en Venezuela. La gobernación de Ponte y Hoyo*. Santa Cruz de Tenerife, 1960.
- «Don Domingo Monteverde y otros insulares oriundos de Canarias en la Revolución Americana», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1967, n.º 13.
- «Nuestra aportación a la cultura virreinal», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 261-266.
- BORGES JACINTO DEL CASTILLO (A.). «Hombres de Las Palmas con cargos en la administración del Nuevo Mundo (siglos XVII y XVIII)», *III Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1978, p. 5-23.
- CALERO RUÍZ (Clementina), HERNÁNDEZ DÍAZ (Patricio). «El convento de N.ª S.ª de Las Nieves, San Juan Bautista y Santo Tomás de Aquino del Puerto de La Cruz (Tenerife)», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- CASTILLO MELÉNDEZ (Francisco). «La emigración de familias canarias a la isla de Cuba en el último cuarto del siglo XVII», *Anuario de Estudios Americanos*, 1983, XL, p. 411-477.
- «La emigración canaria a la isla de Cuba en el último cuarto del siglo XVII y la fundación de Matanzas», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- CASTILLO Y RUÍZ DE VERGARA (Pedro Agustín del). *Descripción histórica y geográfica de las Islas de Canaria*. 1686. Santa Cruz de Tenerife (1847-48), XVII-354 p. (...) *acabada en 1737...* Ed. critique de Miguel Santiago, I. Madrid, 1948-1950, XVI-688 p.
- CIORANESCU (Alejandro). «'El doctor Fiesco', historiador de Gran Canaria», *Revista de Historia Canaria*, 1959, n.º 127-128, p. 203-209.
- *Alejandro de Humboldt en Tenerife*. La Laguna de Tenerife, 1960, 92 p.
- CODERCH FIGUEROA (Mercedes). *Evolución de la población de La Laguna entre 1750 y 1860*. La Laguna, 1975, 128 p.
- DARIAS Y PADRÓN (Dacio V.). «El historiador Núñez de la Peña y su tiempo», *Revista de Historia* (La Laguna), 1945, XI, p. 3-25. 210-222, 287-298, 462-672.

- DÍAZ PADILLA (Gloria). «La familia gomera Cubas-Betancourt: sus relaciones comerciales con América. Siglo XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 141-162.
- DÍAZ PÉREZ (Ana María). «La Capitanía General de Canarias», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 671-707.
- DÍAZ PIMIENTA (Francisco). «Relación del suceso que tuvo Francisco Díaz Pimienta, general de la real armada de las Indias en la Isla de Santa Catalina (éd. Juan Sánchez, Madrid 1642). F. Ramírez de Arellano, Marqués de la Fuentesanta del Valle et J. S. Rayon, éd. *Colección de libros españoles raros y curiosos*, 1879, t. 13, p. 327-359.
- DÍAZ-TRECHUELO (L.). «La despoblación de las Islas Canarias y la emigración a Indias (1621-1625).» *I Coloquio de Historia canario-americana*. Sevilla, 1976, p. 294-316.
- DOMÍNGUEZ ORTIZ (Antonio). «Absentismo eclesiástico en Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1964, n.º 10, p. 235-247.
- ESCOLAR Y SERRANO (Francisco). *Estadística de las Islas Canarias (1793-1806 (1807))*. Ed. G. Hernández Rodríguez, 1983, 3 vol.
- EVERAERT (J.). «La colonia mercantil flamenca en Canarias a los reveses del 'ciclo del vino' (1665-1730)», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- FAJARDO ESPÍNOLA (Francisco). *Reducciones de protestantes al catolicismo en las Canarias durante el siglo XVIII, 1700-1812*. Las Palmas, 1977.
- FARIÑA GONZÁLEZ (Manuel A.). «La aportación canaria al Real Colegio Seminario de San Telmo de Sevilla», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- FERNÁNDEZ (David W.). *José Fernández Romero y la fundación de Montevideo*, *Revista Histórica del Museo Nacional del Uruguay*, 1959, t. XXIX, a. LIII, 2e sér., n.º 85-87.
- FERNÁNDEZ MARTÍN (Luis). «Tensiones y conflictos en la Iglesia canaria en la segunda mitad del siglo XVIII», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1976, n.º 22.
- FERNÁNDEZ SÁNCHEZ (María Cristina). «Marcos Francisco de Béthen-court y Castro en Canarias» *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 75-110.
- FRAGA GONZÁLEZ (Carmen). «Encargos artísticos de las «doce casas» de La Orotava en el siglo XVII», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 353-90.
- . «Nueva relación de pinturas mexicanas en Canarias», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.

- FUENTES PÉREZ (Gerardo). *La advocación del Buen Viaje en Icod Alto Los Realejos (Tenerife), V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- GARCÍA (Joseph) de la Concepción. *Historia Bethlehemica. Vida... del... padre P. de S. J. Betancur, fundador del regular instituto de Bethlehemmen en las Indias Occidentales*. Sevilla, 1723.
- GARCÍA DEL ROSARIO (Cristóbal). *Historia de la Real Sociedad Económica de Amigos del País de Las Palmas de Gran Canaria (1776-1900)*. Las Palmas, 1981, 251 p.
- GLAS (George). *The History of the Discovery and Conquest of the Canary Islands, translated from a Spanish manuscript, lately found in the Island of Palma...* London, 1764, VII-368 p. Réed.: Dublin, 1767. *Descripción de las Islas Canarias, 1764*. Trad. de Constantino Aznar de Acevedo, La Laguna, 1976, 174 p.
- GLICK (Thomas). *The Old World Background of the Irrigation System of San Antonio, Texas*. El Paso, Texas, 1972.
- GONZÁLEZ DE CHÁVES (Jesús). «Notas para la historia de la emigración canaria a América. Cartas de emigrantes canarios. Siglos XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana I*. Las Palmas, 1985, p. 111-139.
- GUERRA Y PEÑA (Lope Antonio de la). «Memorias. Tenerife en la segunda mitad del siglo XVIII», *El Museo Canario*, 1948-1949, n.º 25-52. Réed.: Las Palmas, 1951-59, 4 vol.
- GUIMERA RAVINA (Agustín). *Burguesía extranjera y comercio atlántico: La empresa comercial irlandesa en Canarias (1703-1771)*. Prologue de Mario Hernández Sánchez-Barba, Santa Cruz de Tenerife, 1985, 478 p.
- «Burocracia fiscal y sociedad comerciante. El visitador Pedro Álvarez en Canarias 1752-1755», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- GUTIÉRREZ ESCUDERO (Antonio). *Un canario en la Española: vida, obras y familia de Pedro Lousel Montero, 1724-1801, V Coloquio de Historia canario-americana, I*. Las Palmas, 1985, p. 163-202.
- «Inmigración canaria a Santo-Domingo», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- HERNÁNDEZ ACOSTA (Jesús). *Notas para un estudio de la población canaria en Cuba, Actas y Memorias. XXXVI Congreso internacional de Americanistas*, Sevilla, 1966, vol. I, p. 397-400.
- HERNÁNDEZ RODRÍGUEZ (Germán). «La aportación de la isla de La Gomera al poblamiento de la Luisiana 1777-78», *IV Coloquio de Historia canario-americana, II*. Las Palmas, 1982, p. 225-248.

- HERRERA PIQUÉ (Alfredo). «Estancia en las Islas Canarias de Louis Feuillée, pionero de la explotación científico-natural de este archipiélago (1724)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 741-761.
- INFANTES FLORIDO (José Antonio). *Un seminario de su siglo: entre la Inquisición y las Luces*. Las Palmas, 1977.
- «Canarios en el siglo XVIII: la guerra con Francia», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 531-537.
- *Crisis religiosa e ilustración. Un horizonte desde la biblioteca de Tavira: ventanal sobre la Iglesia del siglo XVIII*. Las Palmas, 1981.
- «'Canarias: retablo de Duelos'. Panorama socio-cultural según documentos diocesanos del siglo XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- JIMÉNEZ DE GREGORIO (Fernando). *La población de las Islas Canarias en la segunda mitad del siglo XVIII*, *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1968, n.º 14, p. 127-301.
- LA BANDA Y VARGAS (Antonio). «Gabriel de la Mata en la Academia de Murillo», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- LA ROSA OLIVERA (Leopoldo de). *La Calle del Agua de La Laguna, por don Fernando de la Guerra*, *El Museo Canario*, 1950, n.º 33-36.
- «Sobre la familia del hermano Pedro», *Revista de Historia Canaria*, 1960, n.º 131-132, p. 377-379.
- «El repoblamiento de los reinos de Icod y Daute», *Estudios Canarios*, 1970, XIV-XV, p. 35-43.
- «La emigración canaria a Venezuela, siglos XVII y XVIII», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1976, n.º 22, p. 617-634.
- *La Orotava hasta 1650*. Santa Cruz de Tenerife, 1977.
- «El lugar donde nació y la familia del Beato Pedro de Betancur», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1980, p. 337-351.
- LEDRU (André Pierre). *Voyage aux Îles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Ste Croix et Puerto Rico, exécuté par ordre du gouvernement françois depuis le 30 septembre 1796 au 7 juin 1798, pour faire des recherches et des collections relatives à l'Histoire Naturelle... Ouvrage accompagné de notes et d'additions par M. Sonnini*. Paris, 1810, carte. Trad. en allemand: Leipzig, 1812, 2 vol. *Viaje a la isla de Tenerife*. Trad., éd. Julio Hernández García. La Orotava, 1982.

- LOHMANN VILLENA (G.). «El capitán Pedro Álvarez de Espinosa regidor del cabildo de Lima (1651-1679)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 363-6.
- LÓPEZ CANTOS (A.). «El tráfico comercial entre Canarias y América durante el siglo XVIII», *II Coloquio de Historia canario-americana*, II. Sevilla, 1979, p. 301-373.
- «La emigración canaria a Puerto-Rico en el siglo XVIII», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- LÓPEZ GARCÍA (Juan Sebastián). *Aproximaciones a la toponimia jacobea canario-americana: Santiago de los Caballeros de Galdar*, *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MACHADO FIESCO (F. J.). *Plan sobre monedas de plata y vellón para provinciales de las Islas Canarias (1759)*, *El Museo Canario*, 1974, p. 136-168.
- MACÍAS HERNÁNDEZ (Antonio M.). «El motín de 1777. Su significación socioeconómica en la comarca del Suroeste de Gran Canaria», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1977, n.º 23, p. 239-263.
- *La transformación de la propiedad agraria concejil en el paso del Antiguo al Nuevo Régimen*. La Laguna, 1978.
- MARCHENA FERNÁNDEZ (Juan). «Oficiales canarios en el ejército de América: 1700-1810», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MELÓN (Amando). *Humboldt en el conocer la España peninsular y canaria*, *Estudios geográficos*, 1957, t. 18, p. 239-259.
- MESA (Carlos). *Pedro Betancur el hombre que fue caridad*. Madrid, 1964.
- MINGUET (Charles). «Documentos inéditos sacados del Archivo Nacional de Francia y relativos al comercio canario-americano (1713-1785)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 661-699.
- MOLINA MARTÍNEZ (Miguel). «En torno al comercio canario-americano. Interpretaciones sobre el artículo 4.º del Reglamento 6 diciembre 1718», *III Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1978, p. 67-83.
- «La participación canaria en la formación y reclutamiento del batallón de Luisiana», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 133-224.
- «Presencia canaria en la minería peruana del XVIII», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- MORALES LEZCANO (Victor). «La Ilustración en Canarias», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1965, n.º 11, p. 103-125.
- MORALES PADRÓN (Francisco). «Méritos, servicios y estado de las Canarias en 1761», *El Museo Canario*, 1960, n.º 75-76.

- MUSSO AMBROSI (Luis Alberto). «Los canarios en el Uruguay, 1724-1756», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 391-485.
- ORTÍZ DE LA TABLA Y DUCASSÉ (J.). «Comercio colonial canario, siglo XVIII. Nuevo índice para su cuantificación. La contabilidad del Colegio San Telmo 1708-76», *II Coloquio de Historia canario-americana*, I. Sevilla, 1979, p. 5-19.
- OSSUNA Y VAN DEN HEEDE (Manuel de). *Cultura social de Canarias en los reinados de Carlos II y Carlos III*. Santa Cruz de Tenerife, 1914.
- PÉREZ CHACÓN ESPINO (Emma), SANTANA SANTANA (Antonio). «Estructura y dinámica de la población en la parroquia de San Lorenzo durante el siglo XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- PÉREZ-MALLAÍNA (Pablo Emilio). *La navegación canaria a Indias y la Junta de Restablecimiento del comercio, 1700-1708*, *II Coloquio de Historia canario-americana*, I. Sevilla, 1979, p. 373-416.
- «El Consulado de Sevilla y el contrabando canario con América en la segunda mitad del siglo XVII», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 615-49.
- RÉGULO PÉREZ (Juan). «Lengua y estilo» (de José de Viera y Clavijo). E. Serra Ráfols, et al., éd. José Viera y Clavijo, *Noticias...* Santa Cruz de Tenerife, 1950-51, p. XCI-XVIII.
- «De los viajes entre las Canarias y Europa, a mediados del siglo XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- RODRÍGUEZ GONZÁLEZ (Margarita). *Nuevos datos artísticos de la parroquia de Puntallana*, *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 539-551, ill.
- «Los maestros retablistas de principios del siglo XVIII en Tenerife», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- RODRÍGUEZ MOURE (José). *Juicio crítico del historiador de Canarias, Don José Viera y Clavijo*. Santa Cruz de Tenerife, 1913.
- RODRÍGUEZ VICENTE (Encarnación). «Un proyecto de participación canaria en el comercio de negros con América española. 1785», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- ROLDÁN (Roberto). *El hambre en Fuerteventura (1600-1800)*. Santa Cruz de Tenerife, 1968, 35 p.
- RUIZ ÁLVAREZ (Antonio). «Matricula de extranjeros en la isla de Tenerife a fines del siglo XVIII», *Revista de Historia* (La Laguna), 1954, n.º 105-108.
- «El cónsul Clerget y el desembarco de Nelson en Tenerife», *Revista de Historia Canaria*, 1959, n.º 125-126, p. 78-86.

- «El Marqués de Valhermoso y los comerciantes ingleses, 1729», *Revista de Historia Canaria*, 1961, n.º 133-134.
- SÁNCHEZ HERRERO (J.). «La población de las Islas Canarias en la segunda mitad del siglo XVII (1676-1688)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1975, n.º 21, p. 237-418.
- SAUGNIEUX (Joël). *Un prélat éclairé: don Antonio Tavira y Almazán (1737-1807). Contribution à l'étude du jansénisme espagnol*. Toulouse, 1970.
- SOSA (Fr. José de). *Topografía de la isla Fortunada de Gran Canaria, cabeza del partido de toda la provincia comprensiva de las siete islas llamadas vulgarmente Afortunadas. Su antigüedad, conquista e invasiones; sus puertos, playas, murallas y castillos; con cierta relación de sus defensas,... por un hijo suyo este año de 1768*. Santa Cruz de Tenerife, 1849, 203 p. Réed.: Santa Cruz de Tenerife, 1943.
- STECKLEY (George F.). «The Wine Economy of Tenerife in the Seventeenth Century: Anglo-Spanish Partnership in a Luxury Trade», *The Economic History Review*, 2e sér., 19, vol. XXXIII, n.º 3, p. 335-390. Trad. en español: *Aguayro*, 1981, n.º 138.
- SUÁREZ GRIMÓN (Vicente). «Contribución al estudio de la propiedad de la tierra en Gran Canaria: fundaciones pías y vinculares de origen indiano en el siglo XVIII», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- TARQUIS RODRÍGUEZ (Pedro). *Diccionario de arquitectos; alarifes y canteros que han trabajado en las Islas Canarias. Siglo XVIII*, *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1966, n.º 1.
- TAVALOSO (Marqués de). «Bando sobre recogida de monedas de plata y vellón (1775)», *El Museo Canario*, n.º 35, p. 169-174.
- TISSEAU DES ESCOTAIS (Josette Chanel). «La problemática del comercio francés en Canarias a principios del XVIII a través de la correspondencia consular francesa», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- TORMO SANZ (Leandro). *El canario José Arce y los orígenes de las misiones de Chiquitos*, *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1980, p. 367-415.
- TORNERO TINAJERO (Pablo). «Emigración canaria a América: la expedición cívico-militar a Luisiana de 1777-1779», *I Coloquio de Historia canario-americana*, Sevilla, 1976, p. 345-354.
- «Inmigrantes canarios en Cuba y cultivo tabacalero. La fundación de Santiago de las Vegas (1745-1771)», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1982, p. 505-529.
- TORRES SANTANA (Elisa). *Relaciones comerciales de Gran Canaria entre 1700-1725. Una aproximación a la burguesía mercantil canaria*. Las Palmas, 1981, 160 p.

- et LOBO CABRERA (Manuel). «La esclavitud en Gran Canaria en el primer cuarto del siglo XVIII», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 5-27.
- TRUJILLO RODRÍGUEZ (Alfonso). *El retablo barroco en Canarias*. Las Palmas, 1977, 2 vol.
- VALBUENA GARCÍA (María Antonia). «El libre comercio hispano-americano en el archipiélago canario 1778-1785», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1982, n.º 28, p. 417-476.
- VILAPLAYA MONTES (Manuel). «Santiago Key y Muñoz (1772-1821), perfil biográfico de un eclesiástico del Antiguo Régimen», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1981, n.º 26.
- WANGÜEMERT Y POGGIO (José). *El Almirante D. Francisco Díaz Pimienta y su época*. Préface de C. Fernández Duro. Madrid, 1905, XVI-306 p.

En attendant la transition

- ÁLAMO (Néstor). «La ca...lada de 'La Mosca'. Una página de la historia de Gran Canaria», *Revista de Historia Canaria*, 1960, n.º 131-132, p. 193-244.
- ALBELO MARTÍN (María Cristina). «Canarias y los Indianos repatriados durante la primera mitad del siglo XIX», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 513-38.
- «Trabajadores canarios en América: algunos ejemplos de contratas», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 341-406.
- ALONSO LUENGO (M.). *Las Islas Canarias. Estudio geográfico económico. Nota sobre la tierra y los hombres*. Madrid, 1947.
- ÁLVAREZ PANTOJA (María José). «Propiedades sevillanas en Canarias en el siglo XIX», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 881-901.
- ARMAS AYALA (A.). «Graciliano Afonso, un prerromántico español», *Revista de Historia Canaria*, 1957, n.º 119-120, p. 1-65; 1958, n.º 121-2, p. 47-114; n.º 123-4, p. 258-92; 1959, n.º 125-6, p. 24-55; 1960, n.º 131-2, p. 298-337; 1961, n.º 133-4, p. 66-124, n.º 135-6, p. 277-327; 1962, n.º 137-140, p. 52-182. Rééd.: La Laguna, 1963.
- ARTILES (Joaquín). «Don Domingo Galdós y Doña María de la Concepción Medina, abuelos de Pérez Galdós. Precisiones biográficas», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1967, n.º 13, p. 157-179.
- BARR (G.). «Galdós, Modern Prophet», *Hispania* (Stanford), 1939, n.º 22.

- BERKOWITZ (H. C.). *B. Pérez Galdós: Spanish Liberal Crusader*. Madison, 1948, XII-499 p., pl.
- BERTHELOT (Sabin). *De la pêche sur la côte occidentale d'Afrique et des établissements les plus utiles aux progrès de cette industrie...* Paris, 1840, 302 p., carte.
- *Etudes sur les pêches maritimes dans la Méditerranée et l'Océan*. Paris, 1868, 487 p.
- BEYRIE (Jacques). *Galdós et son mythe*. Paris, 1980, 3 vol., 402, 386 et 343 p.
- BOGOLIUROV (A.). *Un héroe español del progreso. Agustín de Bethencourt*. Madrid, 1973.
- BONNET (Buenaventura). «Vida del estudiante Benito Pérez Galdós», *Revista de Historia* (La Laguna). 1943, n. 9, p. 154-59.
- *La Junta Suprema de Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1948, CXLIII-799 p., ill.
- BOSCH MILLARES (Juan). *Don Agustín Millares Torres*. Las Palmas, 1959.
- BROWN (D.). «More Light on the Mother of Galdós», *Hispania* (Stanford), 1956, n.º 39, p. 403-408.
- BUCH (Leopold von). *Einige Bemerkungen über das Klima der Canarischen Inseln* (1820), 16 p. repris en *Physikalische Beschreibung der Canarischen Inseln*. Berlin, 1825, 407 p., atlas. Trad. française: *Description physique des îles Canaries, suivie d'une indication des principaux volcans du globe...* par C. Boulanger. Revue et corrigée par l'auteur. Paris, 1836, VIII-527 p., atlas.
- BURRIEL DE ORUETA (E. L.), MARTÍN RUÍZ (J. F.). «Estudio demográfico de la ciudad de Las Palmas (1860-1975), *III Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1980, p. 431-512.
- BUSH (Peter). «Montes de Oca: Galdós' Critique of 1898 *Quijotismo*», *Bulletin of Hispanic Studies*, 1984, vol. LXI, n.º 4, p. 472-482.
- BUSTO Y BLANCO (Fernando del). *Topografía médica de las Islas Canarias*. Sevilla, 1864, XI-528 p., carte.
- CAMACHO Y PÉREZ GALDÓS (G.). «El General don Ignacio Pérez Galdós (notas para contribuir al estudio de su personalidad)», *Apuntes biográficos, ciclo de conferencias 1948-49*. Las Palmas, 1951.
- CARBALLO WANGÜEMERT (Benigno). *Curso de Economía Política*. Madrid, 1855-56. 2 vol.
- *Las Afortunadas. Viaje descriptivo a las Islas Canarias. 1er grupo, Tenerife, Palma, Gomera, Hierro*. Madrid, 1862, 389 p.
- «Principios económico-políticos en que se funda el sistema de la libertad de comercio», L. M. Pastor. *Conferencias libre-cambistas*, etc. (1863).

- CASAS PESTANA (P. de las). *Noticias biográficas de Don Faustino Méndez Cabezola*. Santa Cruz de Tenerife, 1882.
- CIFRE DE LOUBRIEL (Estela). *La inmigración a Puerto Rico durante el siglo XIX*. San Juan de Puerto Rico, 1964.
- CIORANESCU (A.). «Cairasco de Figueroa. Su vida. Su familia. Sus amigos», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1958, n.º 3, p. 275-386.
- . *Agustín de Béthencourt y Molina. Su obra técnica y científica*. La Laguna, 1965.
- CUENCA TORIBIO (José M.). «El Obispo de Canarias Juan José Roma, teorizador del liberalismo español», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 59-75.
- DEBARY (Th.). *Notes of a Residence in the Canary Islands, the South of Spain and Algiers illustrative of the State of Religion in those Countries*. London, 1851.
- DELAUNAY (Jean-Marc). «¿Hacia África? ¿Hacia América? Los franceses y las Islas Canarias 1900-1930», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- DÍAZ HERNÁNDEZ (R.). *Evolución de la población del municipio de Arucas desde 1850 a 1975*. Las Palmas, 1979, 225 p.
- . «La participación de Arucas en la emigración canaria de 1850 a 1920», *III Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1980, p. 43-66.
- et DOMÍNGUEZ MÚJICA (Josefina). «El hambre, el cólera morbo de los años críticos de 1844-1852 en la comarca centro-norte de Gran Canaria», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- DÍAZ PADILLA (Gloria). *La Gomera y Cuba en la segunda mitad del siglo XIX a partir de las cartas de emigrantes*, *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- DÍAZ Y PÉREZ (Nicolás). *Dictamen sobre las causas y origen de la emigración en las provincias Baleares y Canarias...* Madrid, 1882, 99 p.
- DIN (Gilbert C.). «Canarios en la Luisiana en el siglo XIX», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 463-478.
- EMILIANO (Jos). «Denuncias sobre la mala disposición política en Canarias durante la Década absolutista», *Revista de Historia canaria*, 1959, n.º 125-126, p. 87-92.
- ESPINOSA (B.). *Mémoire sur la fièvre jaune qui régna en 1810 dans quelques points des îles Canaries et principalement à Sainte-Croix de Ténériffe*. Paris, 1826, 39 p.
- FERNÁNDEZ (D. W.). «Carballo Wangüemert, arcediano de Caracas», *Revista de Historia Canaria* 1960, n.º 131-132.
- FERRER BENIMELI (José A.). «Militares masones en Canarias», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.

- et ÁLVAREZ LÁZARO (Pedro). *Los congresos librepensadores y los masones de Canarias y Argentina (1889-1910), V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- FRAGA (Carmen). *Arquitectura neoclásica en Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1976.
- GARCÍA PÉREZ (José Luis). «Elisabeth Murray», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 603-648.
- GARCÍA RODRÍGUEZ (José León). «Las consecuencias demográficas de la emigración palmera dirigida a América en el primer tercio del siglo XX», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- GEISENDORF-DES GOUTTES (Théophile). *Les Prisonniers de guerre sous le Premier Empire*. 1. *Geôles et pontons d'Espagne. L'expédition et la captivité d'Andalousie*. 2. *Les Archipels enchanteurs et farouches. Baléares et Canaries*. Genève et Paris, 1932, 1937, 2 vol., 560 et 645 p., ill.
- GONZÁLEZ (Renato). *Biografía del señor Don Antonio López Botas*. Madrid, 1869.
- *Gran Canaria a mediados del siglo XIX. Según un manuscrito contemporáneo*. Las Palmas, 1950.
- GONZÁLEZ LOSCETTALES (V.). «Política del Porfiriato, emigración peninsular canaria a México. Análisis comparativo de la inmigración peninsular y canaria (1882-1911)», *I Coloquio de Historia canario-americana*. Sevilla, 1977, p. 385-403.
- GONZÁLEZ SOSA (Pedro). «Contribución al estudio de 'Emigración canaria en el siglo XIX'. Los que marcharon a América desde Guía, 1849-1857», *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- GUERRA Y PEÑA (Lope Antonio de la). *Memorias (Tenerife en la segunda mitad del siglo XVIII)*. Las Palmas, 1951.
- GUERRERO BALFAGÓN (Enrique). «La emigración de los naturales de las Islas Canarias a las Repúblicas del Río de La Plata en la primera mitad del siglo XIX», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1960, n.º 6.
- GUIMERÁ PERAZA (Marcos). «El pleito de la capitalidad de Canarias (1808-1839)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1967, n.º 13, p. 365-445.
- «El pleito insular. La división de la provincia de Canarias (1840-1873)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1968, n.º 14, p. 535-635.
- *El pleito insular (1808-1936)*. Santa Cruz de Tenerife, 1976, 610 p.
- GUTIÉRREZ LÓPEZ (Emeterio). *Historia de la ciudad de Icod de los Vinos en la Isla de Tenerife*. La Laguna, 1841.

- GUTIÉRREZ SERRANO (F.). *San Antonio María Claret, apóstol de Canarias*. Madrid, 1969.
- HERNÁNDEZ ACOSTA (Jesús). «Notas para un estudio de la población canaria en Cuba», *XXXVI Congreso Internacional de Americanistas, España 1964. Actas y Memorias*. Sevilla, 1966, vol. 4, p. 397-400.
- HERNÁNDEZ GARCÍA (Julio). «Algunos aspectos de la emigración de las Islas Canarias a Hispanoamérica en la segunda mitad del siglo XIX (1840-1895)», *Jahrbuch für Geschichte von Staat, Wirtschaft und Gesellschaft Lateinamerikas*, 1976, vol. 13, p. 132-150.
- «La planificación de la emigración canaria a Cuba y Puerto Rico. Siglo XIX», *II Coloquio de Historia canario-americana*. Sevilla, 1979, p. 201-238.
- *La emigración de las Islas Canarias en el siglo XIX*. Las Palmas de Gran Canaria, 1981, 352 p.
- «La Unión Agrícola Comercial de Gran Canaria (1874): una sociedad para la comercialización de la cochinilla», *VI Congreso de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- HOFFMAN (Paul E.). *Los despachos de los Cónsules Norteamericanos en las Islas Canarias durante la guerra civil de América del Norte, 1861-1865, V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- HOUGHTON (H.). *La cochinilla: memoria demostrativa de las causas que han producido la decadencia de este renglón de comercio en los últimos años*. Las Palmas, 1877.
- KERHALLET (Charles-Philippe de). *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique* Paris, 1851-1852, 3 vol., cartes. Rééd.: 1857-1858.
- *Description de l'archipel des Canaries et de l'archipel des îles de Cap Vert...* Paris, 1851, 96 p. Extrait du précédent. Trad. en espagnol: *Derrotero de las Islas Canarias*. Madrid, 1858, 71 p. *Description nautique de Madère et des Canaries...* extrait du *Manuel de la navigation...* (Paris, 1858², 104 p.).
- *Madère, les îles sauvages et les îles Canaries*. Paris, 1868, VIII-132 p., pl., cartes et plans.
- LA BANDA Y VARGAS (Antonio de). «Noticias sobre el seminario de la Purísima Concepción de Gran Canaria en el Archivo Universitario Hispalense», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1980, p. 227-260.
- LECLERCQ (Jules). *Voyage aux Îles Fortunées, le pic de Ténériffe et les Canaries*. Paris, 1880, 237 p. Rééd.: *Voyage... Lettres des Canaries*. Paris, 1898², III-237 p., pl., cart.

- LEÓN (Francisco María de). *Apuntes para la historia de las Islas Canarias, 1776-1868*. Ed. M. Guimerá Peraza et A. Cioranescu. Santa Cruz de Tenerife, 1966. Rééd.: 1978, 409 p.
- LOHMANN VILLENA (Guillermo). «El ideario legitimista del canario Luis Gonzaga de la Encina, obispo de Arequipa (1810-1816)», *III Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1980.
- LORENZO PERERA (Manuel J.). «Consideraciones sobre la emigración a Cuba. Isla de Hierro. Canarias», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 407-452, pl.
- MANTEGAZZA (Paolo). *Rio de la Plata e Tenerife: Viaggi e studi...* Milano, 1867, 1870, 187.
- MARTÍN RUÍZ (Juan Francisco). *Dinámica y estructura de la población de las Canarias Orientales (siglos XIX y XX)*. Madrid, 1985, 2 tomes.
- «La mortalidad ilegítima en la formación social canaria: les repercusiones de la emigración americana», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 203-218.
- MARTÍNEZ DÍAZ (Nelson). «La emigración clandestina desde las Islas Canarias al Uruguay. Formas de incorporación social. Ensayo de estudio cuantitativo», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 249-313.
- MELÉNDEZ CHÁVARRI (Carlos). «Influencia de don Valeriano Fernández Ferraz en la cultura costarricense. El legado de un gran canario del siglo XIX», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 515-35.
- «Huellas de la inmigración canaria. Costa Rica durante la dominación hispanica (hasta 1821). *VI Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1984.
- MESA (R. de). *Don Benito Pérez Galdós. Su familia. Sus mocedades. Su senectud*. Madrid, 1920.
- MESA Y LÓPEZ (José). *Don Antonio López Botas*. Las Palmas de Gran Canaria, 1948.
- MILLARES CANTERO (Agustín). «Reflexiones acerca del comercio canario y la burguesía mercantil durante la primera mitad del siglo XIX», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MILLARES (Agustín). *Apuntes biográficos de don Emiliano Martínez de Escobar*, *El Museo Canario*, 1882, III, n.º 2.
- MILLARES CUBAS (Luis et Agustín). *De la Tierra Canaria. Escenas y paisajes*. Madrid, 1894, 265 p.
- *De la Tierra Canaria. Pepe Santana. Santiago Bordón*. Santa Cruz de Tenerife, 1898, 291 p.
- «Don Benito Pérez Galdós. Recuerdos de su infancia en Las Palmas», *La Lectura*, 1913, 3.

- MILLARES TORRES (Agustín). *Notas y recuerdos dedicados a mi esposa e hijos: 1826-1896*. Las Palmas, s.d.
- MIRANDA GARCÍA (Soledad). «Galdós y la religiosidad de su época (I)», *Anuario de Estudios Atlánticos*, 1982, n.º 28, p. 549-640.
- MOLINA MARTÍNEZ (Miguel). «Miguel Pereira y Pacheco, entre el fidelismo y la burocracia», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 479-514.
- MONTERO (J.). *Historia militar de Canarias*. Santa Cruz de Tenerife, 1847.
- MORALES (P.). *Hace un siglo: 1808-1809. Recuerdos históricos*. Las Palmas, 1909.
- MORALES LEZCANO (Victor). «Inversiones inglesas en Canarias durante el siglo XIX», *Moneda y crédito*, 1971, n.º 118, p. 101-121.
- «Producción, precios y distribución de la cochinilla», *Revista Canaria de Economía*, 1972, n.º 4, p. 191-215.
- MORENO (Julián Cirilo). *De los puertos de La Luz y de Las Palmas y otras historias*. Ed. Simón Benitez Padilla. Las Palmas, s.d.
- MORENO ALONSO (Manuel). «La renta del excusado en las Islas Canarias a fines del antiguo régimen», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- MORENO FRAGINALS (Manuel). *El Ingenio. El complejo económico social cubano del azúcar*, I. (1760-1860). La Habana, 1964, XIV-207 p.
- NAVARRO (Domingo J.). *Recuerdos de un noventón. Memorias de lo que fue la ciudad de Las Palmas a principios del siglo y de los usos y costumbres de sus habitantes*. Las Palmas, 1931, 249 p.
- NAVARRO NAVARRO (Domingo). *Gabinete Literario icómo te recuerdo!* Madrid, 1962.
- NOREÑA SALTO (María Teresa). *Canarias: Política y sociedad durante la Restauración*. Las Palmas, 1977, 2 vol.
- et PÉREZ GARCÍA (J. M.), MENDOZA TORRES (J. J.). «La Junta Superior de Gobierno de Las Palmas de Gran Canaria, octubre-noviembre de 1868», *Revista de Historia Canaria*, 1978, t. 36, p. 73-94.
- OJEDA QUINTANA (José Juan). *La Desamortización en Canarias (1836-1855)*. Las Palmas, 1977.
- OLIVA NIEBLA (Roberto). «La Escuela de Náutica de Santa Cruz de Tenerife o la alternativa del poder», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 182, p. 345-352.
- OLIVE (Pedro de). *Diccionario Estadístico-Administrativo de las Islas Canarias...* Prol. G. J. Fernández. Barcelona, 1865, XIII-1 264 p.
- PAZ SÁNCHEZ (Manuel de). *La Masonería en La Palma (1875-1936). Contribución a su estudio en el Archipiélago Canario*. La Laguna-Santa Cruz de La Palma, 1980.

- «Hipótesis en torno a un desarrollo paralelo de la masonería canaria y cubana durante el primer tercio del presente siglo. Acotaciones para un estudio», *IV Coloquio de Historia canario-americana*, II. Las Palmas, 1982, p. 567-602.
- PEGOT-OGIER, (Eugène). *Les Îles Fortunées ou Archipel des Canaries*. Paris, 1869, 2 vol. Trad. en anglais par France Locock, London, 1871, 2 vol.
- PERDOMO (Leandro). *El Puerto de La Luz (tipos y estampas)*. Las Palmas, 1955, 122 p.
- PÉREZ VIDAL (J.). *Viento y tormento de una vocación (contribución a una biografía de don Valeriano Fernández Ferraz)*. Santa Cruz de Tenerife, s.d.
- PÉREZ DEL TORO (Felipe). *El tabaco canario y las pesquerías en África. Apuntes acerca de la geografía histórica, agricultura, industria, comercio, estadística y administración de la Provincia de Canarias*. Madrid, 1881, 236 p., carte.
- QUINTANA Y LEÓN (José de). *La capital de la provincia de Canarias. Compilación de todos los derechos de la... ciudad del Real de Las Palmas de Gran Canaria. Contestación del folleto que suscribe... P. M. Ramírez*. Gran Canaria, 1882, 320 p.
- QUINTANA NAVARRO (F.), MORALES LEZCANO (V.). «Los puertos mayores de Canaria. El puerto de La Luz (1850-1903)», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- QUIRÓS LINARES (Francisco). *La población de La Laguna (1837-1860)*. La Laguna, 1971, 126 p.
- RÉGULO PÉREZ (Juan). *La Laguna y la sericultura canaria*. La Laguna, 1976.
- REYES GONZÁLEZ (Nicolás). «Canarias y América en el pensamiento de Nicolás Estévanez», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- RODRÍGUEZ DÍAZ DE QUINTANA (Manuel). *Lo arquitectos del siglo XIX*. Las Palmas, 1978, 149 p.
- RODRÍGUEZ VICENTE (Francisco). «Notas acerca del paso de canarios a América en el primer cuarto del siglo XIX», *III Coloquio de Historia canario-americana*. Las Palmas, 1978, p. 25-41.
- ROIG (A.), GONZÁLEZ DE TORRE (S.), NAVARRO (Domingo J.). *Explicaciones médicas en torno a la epidemia de cólera en Las Palmas*. Las Palmas, 1851, 6 p.
- RUÍZ ÁLVAREZ (Antonio). «La isla de La Palma en 1802. Informe del cónsul francés Augusto Broussonet a Talleyrand», *Revista de Historia canaria*, 1960, n.º 129-130, p. 100-111.
- RUÍZ DE LA SERNA (E.), CRUZ QUINTANA (S.). *Prehistoria y protohistoria de Benito Pérez Galdós, contribución a una biografía*. Las Palmas, 1973.

- RUIZ Y BENÍTEZ DE LUGO (Ricardo). *Estudio sociológico y económico de las Islas Canarias*. Madrid, 1904, 2 vol.
- SALOMÃO (Lilian da Fonseca). «Canariens au Brésil au début du XIXe siècle. Une immigration utile pour un pays neuf», *V Coloquio de Historia canario-americana*, I. Las Palmas, 1985, p. 453-462.
- SÁNCHEZ DE ENCISO Y VALERO (Alberto). *Las Juntas Revolucionarias canarias de octubre 1868*. La Laguna, 1984, 172 p.
- SARMIENTO (M.). *Lo que fui. Recuerdos de mis primeros años*. Las Palmas, 1927.
- SOCIEDAD (La R.). *Económica de Tenerife en Canarias suplica a su Magestad por la restitución de los privilegios que disfrutaron estas islas hasta el año de 1808*. (La Laguna), 1824, 15 p.
- SUÁREZ BOSA (Miguel). «Huelgas campesinas y ocupaciones de tierras en Gran Canaria durante el Frente Popular», *V Coloquio de Historia canario-americana*, Las Palmas, 1982.
- UREY (Diane F.). *Galdós and the Irony of Langage*. Cambridge, 1982, 138 p.
- VERGARA Y DÍAZ (Pedro). *Ensayo histórico sobre la enfermedad que reinó epidémicamente en la ciudad de Santa Cruz de Tenerife, capital de la provincia de Canarias, desde el mes de octubre de 1862 hasta el de marzo de 1863*. Santa Cruz de Tenerife, 1864.
- VERNEAU (Dr. René). *Cinq années de séjour aux Îles Canaries*. Paris, 1891, IX-412 p., pl., carte.
- WANGÜEMERT Y POGGIO (José). *Consideraciones históricas acerca de las Islas Canarias...* Prol. de F. Fernández Bethencourt. Madrid, 1900, XXIV-197 p.
- WEBB (Ph. Barker), BERTHELOT (Sabin). *Historie naturelle des Îles Canaries*. Paris, 1836-1850, 3 tomes en 9 vol.
- YANES Y CARRILLO (Armando). *Cosas viejas de la mar*. Santa Cruz de Tenerife, 1953.